

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

6e LIVRAISON.—PRIX 15 SOUS.

FIN DE LA PREMIERE SERIE.

LA RUCHE LITTÉRAIRE

ILLUSTRÉE,

OU RECUEIL DE ROMANS, POÉSIE CANADIENNE, &c.

La distraction vaut à l'esprit ce que le délassement
vaut au corps : il faut de l'une et de l'autre.

H. EMILE CHEVALIER, *Rédacteur-en-chef.*

G.-H. CHERRIER, *Editeur-gérant.*

← JULLET 1853. →

AVIS.

Nous prions nos agents de vouloir bien nous envoyer les sommes qu'ils ont reçues ainsi que les noms des abonnés réguliers. De leur côté, les abonnés sont priés de nous faire parvenir le montant de leurs souscriptions.

MONTREAL,

DES PRESSES A VAPEUR DE JOHN LOVELL, RUE ST. NICOLAS.

Par permission spéciale du Directeur Général des Postes, *La Ruche Littéraire* est expédiée par la poste à raison de *deux sols* par numéro.

TABLE DES MATIÈRES.

<i>La case du père Tom</i> (suite), par MAD. H. BEECHER STOWE. ..	PAGE	301
<i>Charade</i> ,	329
<i>Les Rêves d'amour</i> , par MALVINA D***,	330
<i>L'orgueil du Village</i> , par R. B. de QUEBEC,	331
<i>Vallon de mon enfance</i> , poésie, par GEORGES de B***,	336
<i>Origine du journalisme</i> , par H. E. CHEVALIER,	337
<i>Projet de retraite du prisonnier</i> , poésie, par V. BARON,	339
<i>La dette du sang</i> , par le DOCTEUR ACHILLE NICOLAS,	341
<i>Bibliographie Canadienne, Histoire du Canada</i> , par H. E. C.,	345
<i>De l'Alimentation des Vaches</i> , par LAURENT,	351
<i>Douleur</i> , poésie, par J. GENTIL,	352
<i>Le Lion Doré</i> , par UN CHRONIQUEUR,	355
<i>Tablettes éditoriales</i> , par X. Y. Z.	357

☞ Toute personne qui procurera HUIT ABONNÉS à la *Ruche Littéraire* en nous envoyant le montant des abonnements, recevra comme PRIME, une copie de CHARLES GUERIN, le plus charmant produit de notre littérature canadienne.



CHARLES GUERIN,

ROMAN DE MEURS CANADIENNES,

PAR

P. J. O. CHAUVEAU,

A VENDRE AU BUREAU DE LA RUCHE LITTÉRAIRE, RUE STE. THÉRÈSE.

Broché en un volume, prix 7s. 6d.
Relié très élégamment do prix 10s. 0d.

Montréal, juillet 1853.



NO. 38 DELAGRAVE ET GIE NO 38.

RUE NOTRE DAME.

Importent en caisses d'une douzaine Chateau Lafitte, Hochimer, St. Julien, Madère et vieux Porte, aussi liqueurs fines et vieux coignac, champagne, &c., ainsi que toutes autres sortes de vins et

DE PLUS,

MM. De L. et Cie avertissent les messieurs du Clergé qu'ils reçoivent les vins purs pour messes et qu'ils font venir comme par le passé des cloches d'églises et tous autres articles que l'on voudra bien leur commander.

DELAGRAVE & CIE.

Montréal, Juillet 1853.

LA RUCHE LITTÉRAIRE.

LA RUCHE LITTÉRAIRE paraîtra désormais régulièrement dans la première huitaine de chaque mois.

Le prix de l'abonnement est fixé :—

Pour le Canada et les États-Unis à.....7s 6d.

Pour l'Angleterre à..... 12s 6d.

Pour la France à..... 12 francs.

Toutes les communications littéraires et toutes les lettres pour abonnement devront être adressées FRANCO, au bureau de la *Ruche Littéraire*, rue Ste. Thérèse, à Montréal.

Les manuscrits ne seront point rendus.

Des annonces seront reçues dans la *Ruche Littéraire*, à des prix très raisonnables. Cette publication est d'un très grand avantage pour ceux qui veulent insérer des annonces-adresses.

CONDITIONS.—5s. par ligne, pour l'année.

On ne prend pas d'abonnement pour moins d'un an, et invariablement **PAYABLE D'AVANCE.**

AGENTS POUR LA RUCHE LITTÉRAIRE.

THOS.-ET. ROY.....	Québec.
J. GASPARD DUMOULIN.....	Trois-Rivières.
CHARLES GIROUX.....	Nicolet.
J. F. G. COUTU, N. P.....	Berthier.
LOUIS G. DE LORIMIER.....	L'Assomption.
ISAIE MELANCON.....	Industrie.
ROMUALD ST. JACQUES.....	St. Denis.
GUILLAUME ST. JACQUES.....	St. Hilaire et Belœil.
E. PAGES.....	Longueuil.
ANTOINE MASSE.....	St. Philippe.
DR. A. DECOUAGNE.....	Lachine.
F. X. GIRARD.....	Varennes et Boucheville.
J. B. E. DORION.....	Durham, E. T.
P. GUITTÉ.....	St. Hyacinthe.
TOUSSAINT LEFEBVRE.....	Laprairie.
L. G. LACASSE.....	St. Jean.
MÉCHIN ET CIE., LIBRAIRES.....	New-York.

CHARLES GUERIN.

ROMAN DE MŒURS CANADIENNES,

PAR

P. J. O. CHAUVEAU.

Prix 7s. 6d. broché.

A vendre à la librairie ecclésiastique de J. M. Lamothe, rue Notre Dame; chez John Armour, Grande rue St. Jacques; D. et J. Sadlier, coin des rues Notre Dame et St. Francois Xavier; B. Dawson, Place d'Armes; E. B. Fabre et Cie., rue St. Vincent; J. B. Rolland, rue St. Vincent; Z. Chapeleau, rue Notre Dame, et Beauchemin et Payette, rue St. Paul, libraires.

On peut également se procurer chez les personnes ci-dessus nommées, *La Ruche Littéraire Illustrée*. Prix 15 sols par livraison, ou 7s. 6d. par année.

LE RÉPUBLICAIN

Journal du Soir,

PUBLIÉ A NEW YORK.

PRIX DE L'ABONNEMENT :

AU CANADA.

Affranchi jusqu'à la frontière.

Un an.....	\$9.50
Six mois.....	4.75
Trois mois.....	2.50

ANNONCES :

Première insertion, 60 cents le carré de 10 lignes.

Insertions suivantes, 35 " " "

	TOUS LES JOURS.	3 FOIS LA SEMAINE.	2 FOIS LA SEMAINE.
Un mois.....	\$ 5.....	\$ 3.....	\$ 2.50
Trois mois.....	12.....	6.....	5
Six mois.....	24.....	12.....	10
Un an.....	36.....	24.....	20

Les abonnements et les insertions sont payables d'avance.

Agence à Montréal : RUCHE LITTÉRAIRE, Rue Sainte-Thérèse.

LITTÉRATURE, SCIENCE, &c., &c.

LIBRAIRIE CLASSIQUE ET D'ÉDUCATION

DE

MM. BEAUCHEMIN ET PAYETTE,

RUE ST. PAUL 81, MONTREAL.

En offrant leurs remerciements à leurs amis et au public en faveur de la bienveillance et des encouragements qui ont accueilli et soutenu la fondation de leur Maison de Librairie, les soussignés se font un plaisir d'annoncer, aujourd'hui, qu'ils peuvent offrir un vaste et bel assortiment de livres de prières, d'Histoire, de Littérature, brochés, cartonnés ou richement reliés. Ces ouvrages, tous du meilleur choix, peuvent être donnés comme prix ou récompenses, à leurs élèves, par les chefs d'établissements d'éducation, les instituteurs des écoles primaires ou par les parents à leurs enfants.

Ils possèdent en outre une grande quantité d'Historiettes ou Contes moraux à l'usage de l'enfance et de la jeunesse ; des Albums illustrés et coloriés avec soin ; des livres de bonne et saine littérature ; des œuvres Ascétiques diverses, de Théologie, de Piété ; des HISTOIRES DE L'ÉGLISE, HISTOIRES DE LA REVOLUTION ET DES EMPIRES, par Gabourd, LES MEMOIRES D'OUTRE TOMBE, par Châteaubriand, HISTOIRES DE FRANCE, DE NAPOLEON, par Gabourd, &c., et une infinité d'ouvrages dont l'énumération serait trop longue dans un simple avertissement.

Les soussignés prient le public de vouloir bien visiter leurs magasins, et ils se flattent que toutes les personnes qui les honoreront de leur confiance seront satisfaits de l'incroyable modicité du prix des livres mis en vente à la LIBRAIRIE CLASSIQUE ET D'ÉDUCATION, et de l'empressement qu'on mettra à exécuter leurs commandes.

BEAUCHEMIN ET PAYETTE.

Montréal, Juin 1853.

LE PERE TOM. ⁽¹⁾

CHAPITRE XXII.

L'HERBE FLETRIE, LA FLEUR FANÉE.

L'existence passe vite ; et en vivant au jour le jour, notre ami Tom compta deux années de plus. Quoique séparé de ceux qui lui étaient chers, et souvent préoccupé de l'avenir, il n'était pas absolument malheureux. La sensibilité humaine est comme une harpe dont l'harmonie n'est complètement détruite que lorsqu'un choc terrible brise à la fois toutes les cordes. Si nous nous reportons aux époques de notre vie où nous avons le plus souffert, nous nous rappelons que chaque heure amenait ses distractions, ses consolations, et que notre misère n'était jamais complète.

Tom avait appris à être content de son sort. Il avait puisé dans ses lectures la doctrine de la résignation, en même temps que des habitudes de réflexion et de régularité.

Comme nous l'avons raconté dans le dernier chapitre, le jeune Georges répondit à la lettre de Tom en belle écriture ronde et moulée, qu'on pouvait lire d'un bout de la chambre à l'autre. Après avoir dit que la mère Chloé était louée comme pâtissière à Louisville, où son talent lui valait des sommes fabuleuses, Georges ajoutait que le prix du rachat ne tarderait pas à se compléter. Moïse et Pierre étaient laborieux. La petite trottait dans toute la maison, sous la surveillance de la famille en général, et de Sally en particulier.

La case de Tom était fermée provisoirement, mais on y devait faire des embellissements extraordinaires lorsque Tom reviendrait. Le reste de la lettre donnait la liste des travaux scolaires de Georges, et la mention de chacune commençait par une magnifique capitale. On y trouvait aussi les noms de quatre nouveaux poulains qui étaient nés dans l'habitation, et Georges disait à ce propos que le père et la mère se portaient bien. Le style était plein d'élégance et de concision ; mais Tom s'en exagéra les beautés, et regarda cette lettre comme le chef-d'œuvre des temps modernes. Il ne se lassait pas de la regarder, et il demanda même à Eva s'il n'était pas possible de la faire encadrer pour la pendre aux murailles de son cabinet. Il ne fut arrêté que par la difficulté d'arranger la page de manière qu'on en vit les deux côtés à la fois. L'amitié de Tom et d'Eva avait grandi avec l'enfant. Le fidèle serviteur éprouvait pour elle un sentiment indéfinissable ; il l'aimait comme une créature frêle et terrestre ; mais en même temps il l'adorait presque comme un être céleste et divin. Il la contemplait avec ce mélange de tendresse et de vénération que les marins italiens ressentent à la vue d'une image de l'enfant Jésus ; son grand plaisir était aussi de satisfaire les gracieuses fantaisies d'Eva, ces mille petits besoins qui assiégent l'enfance et qui varient comme les couleurs de l'arc-en-ciel. Au marché, le matin, il cherchait pour elle sur les étalages les fleurs les plus rares, les pêches ou les oranges les plus belles. Ce qui le charmait le plus au monde, c'était de voir la jeune fille guetter de loin son arrivée et lui adresser cette question enfantine :—Eh bien ! père Tom, qu'est-ce que vous m'apportez aujourd'hui ?

Evangelina, de son côté, n'était pas moins prodigue de bons offices. Malgré son jeune âge, elle lisait d'une manière remarquable ; elle avait l'oreille musicale, le goût de la poésie, et une sympathie instinctive pour tout ce qui était noble et grand. Ces qualités en faisaient la meilleure lectrice de la Bible que Tom eût jamais entendue. D'abord, elle lut pour complaire à

(1) Voir *La Ruche Littéraire* des mois de Mars, d'Avril de Mai, et de Juin.

son humble ami ; mais ses idées s'épanouirent et s'attachèrent au livre sacré, comme les pousses d'une jeune vigne s'enlacent autour d'un arbre puissant. L'Écriture lui procurait de fortes et vagues émotions, lui inspirait des aspirations étranges, que caressait son ardente imagination.

Les parties qui lui plaisaient davantage étaient l'Apocalypse et les Prophéties, dont le langage figuré la charmait d'autant plus qu'elle en cherchait vainement la signification. Elle et son naïf ami, le jeune et le vieil enfant, éprouvaient la même impression. Tout ce qu'ils devinaient, c'était qu'il était question d'une gloire future, d'une région merveilleuse où leurs âmes nageraient dans des délices inconnues. Dans les sciences physiques, il importe qu'un fait soit clairement démontré ; mais en science morale, ce qui est incompréhensible n'est pas toujours inutile. L'âme se réveille tremblante entre deux éternités, celle du passé et celle de l'avenir. La lumière ne brille autour de nous que dans un espace limité ; nous avons besoin de chercher l'inconnu, et les voix mystérieuses qui sortent d'une colonne de nuages trouvent en nous des échos et des voix qui leur répondent. Les images mystiques sont comme des talismans couvert d'hiéroglyphes. Nous les gardons sur notre sein, avec l'espérance de pouvoir les déchiffrer un jour.

A ce moment de notre histoire, Saint-Clare avait transféré ses pénates à sa maison de campagne, sur les bords du lac Pontchartrain. Les chaleurs de l'été avaient chassé de la cité poudreuse tous ceux qui étaient à même de la quitter, et ils étaient allés respirer les fraîches brises du lac.

La villa de Saint-Clare était bâtie à la mode des habitations de l'Inde. Elle était environnée de légères galeries en bambou, et s'ouvrait de tous côtés sur des parcs et des promenades. Le salon donnait sur un grand jardin embelli de toutes les plantes pittoresques des tropiques. Des sentiers sinueux conduisaient au bord du lac, dont la nappe argentée étincelait aux rayons du soleil. Chaque heure prêtait de nouveaux aspects au tableau, mais il était toujours admirable.

Le coucher du soleil illuminait l'horizon de magiques splendeurs, et faisait des eaux un second ciel. Le lac était rayé de pourpre et d'or ; des navires aux ailes blanches le parcouraient, et glissaient sur les vagues comme des fantômes. Ça et là brillaient des étoiles, dont le reflet tremblait dans l'eau.

Tom et Eva étaient assis sur un siège de mousse, au bas du jardin. C'était le dimanche soir ; la bible d'Évangéline était ouverte sur ses genoux. Elle lisait : " Et je vis une mer de verre, mêlée de feu."

— C'est bien cela, dit-elle en s'interrompant tout à coup pour montrer le lac.

— Que voulez-vous dire, miss Eva ?

— Ne voyez-vous pas ? reprit l'enfant en montrant les vagues, où se reflétaient les clartés du ciel ; c'est une mer de verre mêlée de feu. . . .

— C'est assez vrai, miss Eva, dit Tom ; puis il se mit à chanter :

Oh ! si des beaux matins j'avais les ailes d'or,
Je partirais bientôt pour la sphère éternelle,
Et les anges de Dieu guideraient mon essor
Vers la Jérusalem nouvelle.

— Où croyez-vous que soit la Jérusalem nouvelle, père Tom ?

— Au-dessus des nuages, miss Eva.

— Il me semble la voir. Regardez ces nuages ; on dirait de grandes portes de perle ; et au delà, tout est doré. Tom, chantez-moi les bienheureux ? Tom chanta cette hymne méthodiste bien connue

Je vois des bienheureux, au regard surhumain,
Savourant une gloire immense, illimitée ;
Ils sont vêtus de blanc, et tiennent à la main
La palme qu'ils ont méritée.

—Père Tom, je les ai vus, dit Evangéline.

Tom n'en douta pas, et ne fut pas surpris le moins du monde. Si Evangéline lui avait dit qu'elle était allée au ciel, il aurait cru le fait très-probable.

—Ces bienheureux me visitent parfois dans mon sommeil.
Ses yeux prirent une expression rêveuse, et elle murmura :

Ils sont vêtus de blanc, et tiennent à la main
La palme qu'ils ont méritée.

—Père Tom, ajouta Evangéline, c'est là que je vais.

—Où, miss Eva ?

L'enfant se leva et indiqua le ciel, qu'elle regarda fixement. Les clartés du soir entouraient ses joues animées et sa chevelure d'or d'une sorte d'auréole qui n'avait rien de terrestre.

—Je vais là, dit-elle, au séjour des bienheureux.... J'y serai avant peu !.....

Le fidèle serviteur fut frappé d'un coup subit. Il avait remarqué que depuis six mois Evangéline avait les mains plus maigres, la peau plus diaphane, la respiration plus courte. Quand elle courait dans le jardin, elle se fatiguait plus vite qu'autrefois. Miss Ophélie avait parlé d'une toux opiniâtre que ses médicaments ne pouvaient guérir. En ce moment même la fièvre hectique rendait brûlantes les joues et les petites mains de la jeune fille ; et pourtant l'idée qu'elle venait d'exprimer ne s'était jamais offerte à l'esprit du vieil esclave.

A-t-il existé un enfant comme Eva ?.... Sans doute ; mais les noms de pareils êtres sont presque toujours gravés sur des pierres tumulaires ; leurs doux sourires, leurs yeux célestes, leurs paroles singulières, sont des souvenirs enfouis au fond des cœurs comme un trésor. Dans combien de familles n'entendez-vous pas dire que la bonté et les grâces des vivants ne sont rien comparativement aux charmes d'un enfant qui n'est plus ? Il semble que le ciel ait une légion d'anges dont la mission spéciale est de passer un moment sur la terre pour attendrir le cœur humain ? Quand vous remarquez dans les yeux d'un enfant une lumière spirituelle, quand ses paroles révèlent une sagesse et une sensibilité prématurées, on doit, hélas ! s'attendre à le perdre. Il est marqué du sceau du ciel, et la clarté qui luit dans ses regards est celle de l'immortalité. Ainsi douce et bonne Eva, tu allais être bientôt rappelée vers ton séjour natal, mais ceux qui t'aimaient l'ignoraient encore !

La conversation de Tom et d'Eva fut interrompue par la voix de miss Ophélie.

—Mon enfant, la rosée tombe ; vous ne devriez pas être dehors à cette heure.

Les deux amis s'empressèrent de rentrer.

La bonne et vicille indigène de la Nouvelle-Angleterre avait souvent rempli les fonctions de garde-malade. Elle connaissait la marche lente de cette affection, qui emporte tant de charmantes créatures, et les condamne irrévocablement à la mort avant qu'un seul fil de leur existence semble être brisé. Elle avait remarqué l'éclat des joues de la jeune fille, sa toux sèche, et cette

ardeur inusitée que la fièvre lui communiquait. Elle fit part de ses craintes à Saint-Clare ; mais il les repoussa avec un emportement qui n'était pas dans ses habitudes.

— Abstenez-vous de ces sinistres présages, ma cousine, je les déteste. C'est tout simplement une maladie de croissance ; ne savez-vous pas que les enfants perdent leurs forces quand ils grandissent ?

— Mais, cette toux ?

— Ce n'est rien ; elle aura pris froid, peut-être.

— Ce fut ainsi que débuta la maladie d'Elisa Jane, d'Hélène et de Maria Sanders.

— Epargnez-moi ces sinistres légendes !... Les femmes acquièrent tant de prudence en vieillissant, qu'un enfant ne peut tousser ou éternuer sans qu'elles le croient perdu. Tout ce que vous avez à faire, c'est de préserver Eva de l'air du soir, et de ne pas la laisser trop jouer.

Ainsi parla Saint-Clare : mais il conçut des inquiétudes. Il continua à soutenir que sa fille se portait bien, qu'elle avait tout au plus l'estomac dérangé ; mais il la surveilla assidûment, et l'emmena plus souvent à la promenade avec lui. Souvent il apportait à la maison des recettes de médecine ou des mixtures fortifiantes.

— Ce n'est pas, disait-il, que l'enfant en ait besoin, mais cela ne peut pas lui faire de mal.

Il faut le dire, ce qui frappait le plus douloureusement le cœur du père, c'était la maturité toujours croissante de l'enfant. Evangéline avait toutes les grâces de son âge ; mais elle laissait échapper à son insu des réflexions d'une telle profondeur, qu'elle semblait les devoir à l'intuition. Alors Saint-Clare frissonnait. Il serrait sa fille entre ses bras, comme s'il eût pu la sauver par cette étreinte passionnée. Il prenait la résolution de la conserver à tout prix.

Eva semblait se consacrer entièrement à des œuvres d'amour et de charité. Elle avait toujours eu des instincts généreux, mais elle y mêlait depuis quel-que temps une touchante prévoyance et une gravité féminine. Elle aimait encore à jouer avec Topsy et les autres enfants de couleur ; mais elle assistait à leurs ébats sans y prendre part. Après s'être amusée une demi-heure des gambades de Topsy, elle devenait rêveuse ; un nuage passait sur ces yeux, et ses pensées s'égarèrent ailleurs.

— Maman, dit-elle un jour à Marie, pourquoi n'apprenez-vous pas à lire à vos esclaves ?

— Quelle question ! mon enfant, ce n'est pas l'usage.

— Pourquoi ?

— Parce qu'ils n'ont pas besoin d'instruction : ils n'en travailleraient pas mieux, et ils sont faits pour travailler.

— Mais, maman, il faut bien qu'ils lisent la Bible pour apprendre la volonté de Dieu.

— Ils peuvent se la faire lire, répondit Marie.

— Il me semble, maman, que c'est un livre que chacun doit savoir consulter lui-même quand il en a besoin.

— Eva vous êtes bien singulière.

— Miss Ophélie a appris à lire à Topsy, poursuivit Evangéline.

— Oui, et vous voyez comment elle en a profité. Topsy est l'être le plus pervers que j'aie jamais vu.

— Voici la pauvre Mammy : elle aurait bien envie de lire l'Evangile ; et je ne vois pas ce qu'elle perdrait à réaliser ses vœux.

Marie, qui fouillait dans une commode, se retourna pour répondre :—Il faut penser à autre chose qu'à faire lire la Bible aux esclaves ! il est possible que cela leur soit avantageux, et moi-même je leur en faisais autrefois la lecture quand j'étais en bonne santé ; mais vous n'en aurez pas le temps dès que vous entrez dans le monde, et qu'il faudra vous habiller. Regardez les bijoux que je vous donnerai à cette époque. Je les portais à mon premier bal, et je puis vous dire que j'y fis sensation.

Evangéline prit l'écrin, et en tira un collier de diamants sur lequel ses grands yeux s'arrêtèrent sans qu'elle parût en être émerveillée.

—N'admirez-vous pas ce collier ? lui dit Marie.

—Vaut-il beaucoup d'argent, maman ?

—Assurément ; c'est presque une fortune ; mon père l'avait fait venir de France.

—Je voudrais l'avoir pour en disposer à mon gré.

—Qu'en feriez vous ?

—Je le vendrais ; j'achèterais une propriété dans les Etats libres ; j'y emmènerais tous vos gens, et j'y payerais des instituteurs pour leur apprendre à lire et à écrire.

Marie partit d'un éclat de rire.

—Vous voudriez donc fonder pour eux une pension ; vous leur apprendriez peut-être à jouer du piano et à peindre sur velours ?

—Je leur apprendrais à écrire leurs lettres, et à lire celles qui leur sont adressées, repartit Eva d'un ton ferme. Je sais qu'il leur est pénible de ne pas le savoir. Tom, Mammy et beaucoup d'autres en souffrent !

—Vous n'êtes qu'un enfant ! vous n'entendez rien à ces choses-là, et puis votre bavardage augmente mon mal de tête.

Marie mettait toujours en avant son mal de tête à la suite des conversations dont le sujet ne lui convenait pas. Evangéline s'éloigna : et, malgré les remontrances de sa mère, elle donna assidûment des leçons de lecture à Mammy.



CHAPITRE XXIII.

HENRIQUE.

En ce temps là, Alfred et son fils aîné, âgé de douze ans, vinrent passer quelques jours à la villa du lac Pontchartrain.

Rien n'était plus singulier et plus remarquable que le contraste de ces frères jumeaux. Loin d'établir entre eux une ressemblance, la nature les avait complètement opposés l'un à l'autre ; toutefois ils paraissaient unis par les liens d'une étroite amitié. Ils se promenaient bras dessus, bras dessous, dans les allées du jardin. Augustin avait les yeux bleus, les cheveux blonds, la physionomie vive, les formes souples et flexibles. Alfred avait l'air hautain, l'allure décidée, les yeux noirs, les articulations accentuées. Ils se disputaient sans cesse sur la théorie et sur la pratique, sans trouver moins de charme dans la société l'un de l'autre. Leur antagonisme semblait les unir.

Henrique, fils aîné d'Alfred, était plein d'ardeur et de vivacité ; et, dès la première entrevue, il fut fasciné, par la grâce de sa cousine Evangéline.

Eva avait un joli poney blanc, aussi doux qu'elle, et facile à monter. Tom l'amène devant la maison, pendant qu'un jeune mulâtre d'environ treize ans

conduisait un petit cheval arabe qu'on avait importé à grands frais pour Henrique. Celui-ci était fier de sa nouvelle acquisition : en prenant la bride de la main de son groom, il examina avec soin le cheval, et sa figure s'assombrit.

—Qu'est-ce que cela veut dire, Dodo ? vous n'avez pas étrillé mon cheval ce matin.

—Si fait, maître, répondit Dodo d'un ton soumis, je ne sais où il a attrapé de la poussière.

—Taisez-vous, drôle ! dit Henrique en levant sa cravache : comment osez-vous parler ?

Le groom était un beau mulâtre, de la taille d'Henrique. Ses cheveux bouclés encadraient un front noble et élevé. Il avait du sang blanc dans les veines, comme on pouvait en juger par la rougeur de ses joues et les étincelles que lançaient ses yeux.

—Monsieur Henrique, dit-il.

Sans lui laisser le temps de s'expliquer, Henrique le frappa au visage avec sa cravache ; puis, le saisissant par les bras, il le renversa, et le battit tant qu'il eut de force.

—Cela vous apprendra, impudent coquin, à me répondre quand je parle ; remmenez ce cheval, et pansez-le avec soin.

—Mon jeune monsieur, dit Tom, il avait raison, j'ai assisté au pansage ; mais ce cheval plein d'ardeur, s'est roulé sur le sable en sortant de l'écurie.

—Retenez votre langue jusqu'à ce qu'on vous interroge, dit Henrique ; et il s'avança vers sa cousine, qui était près de là en costume d'amazone.

—Je suis fâché, dit-il, que cet imbécile vous ait fait attendre. Asseyons-nous sur ce banc jusqu'à ce qu'il revienne. Mais, qu'avez-vous donc ? vous paraissez triste.

—Comment pouvez-vous être aussi cruel et aussi méchant pour ce pauvre Dodo ?

—Cruel, méchant ! répéta Henrique avec une surprise qui n'était pas affectée : que voulez-vous dire ? ma chère Eva.

—Ma cousine, vous ne connaissez pas Dodo ; c'est le seul moyen de le conduire, et mon père le traite toujours ainsi.

—Le père Tom a expliqué comment le cheval s'était sali ; et il ne ment jamais.

—C'est un nègre extraordinaire, dit Henrique. Dodo ment toutes les fois qu'il ouvre la bouche.

—Vous le rendez fourbe par la terreur, en le malmenant ainsi.

—En vérité, cousine, vous avez pour Dodo une affection dont je serais jaloux.

—Vous le battez, et il ne le mérite pas.

—Il y a des jours où il le mérite et où je ne le bats point, cela fait compensation ; mais je ne le frapperai plus devant vous, si cela vous fait de la peine.

Evangéline était loin d'être satisfaite, mais elle jugea qu'il serait inutile d'essayer de se faire comprendre par son beau cousin.

—Dodo reparut bientôt avec les chevaux.

—Vous avez bien fait votre besogne cette fois, dit son jeune maître d'un air plus gracieux ; allons, tenez le cheval de miss Eva, tandis que je vais la mettre en selle.

Dodo se plaça près du poney. Il avait la figure bouleversée et semblait sur le point de pleurer. Henrique, qui se targuait d'adresse et de galanterie,

donna la main à sa cousine et lui présenta les rênes ; mais Eva, se penchant du côté opposé, dit au mulâtre :—Vous êtes un bon garçon, Dodo ; je vous remercie.

Dodo regarda avec étonnement cette douce physionomie. Le sang lui monta aux joues, et les larmes lui vinrent aux yeux.

—Ici, Dodo ! dit Henrique d'un ton impérieux. Dodo obéit, et tint le cheval pendant que son maître montait dessus.

—Voici, reprit Henrique un picailon pour acheter du sucre candi.

Dodo suivit des yeux les deux enfants qui s'éloignaient. L'un lui avait donné de l'argent, l'autre lui avait fait un présent plus précieux en lui parlant avec bonté. Il n'y avait que quelques mois que Dodo était séparé de sa mère. Son maître l'avait acheté dans un entrepôt d'esclaves, à cause de sa belle figure, et il débuteit sous la direction d'Henrique. La scène précédente avait eu pour témoins les deux frères Saint-Clare, qui se promenaient dans une autre partie du jardin. Augustin fut indigné ; mais il se contenta de dire avec son ironie habituelle :—C'est là sans doute ce qu'on peut appeler une éducation républicaine.

—Henrique est un diable quand il est monté, répondit Alfred.

—Je suppose que vous approuvez sa conduite, dit Augustin.

—Je ne saurais m'y opposer ; il a un caractère irritable que sa mère et moi avons vainement tenté de calmer.

—Et voilà comment il met en pratique le premier article du catéchisme républicain : " Tous les hommes sont libres et égaux."

—Bah ! s'écria Alfred, ce sont de ces sentences ridicules que Jefferson a empruntées aux Français, et qu'on devrait retirer de la circulation. Il est facile de voir, par ce qui se passe, que les hommes ne sont pas nés libres et que l'égalité est une chimère. C'est la classe des gens intelligents, riches et civilisés, qui doit avoir des droits égaux, et ce n'est pas la canaille.

—Fort bien, reprit Augustin, si vous parvenez à maintenir la canaille dans vos idées. Elle a eu son tour en France.

Il faut la tenir sous le jong avec persistance, avec fermeté ! dit Alfred en appuyant le pied sur le sol, comme pour marcher sur quelqu'un.

—Les blancs ou les noirs sont terribles quand ils se soulèvent ! voyez Saint-Domingue.

—Nous saurons prévenir l'insurrection dans notre pays, dit Alfred. Il faut nous élever contre cette monomanie d'éducation générale qu'on cherche à faire prévaloir ; la basse classe ne doit pas être instruite.

—Quoique vous fassiez, dit Augustin, elle recevra toujours une éducation quelconque. Vous avez pour système de l'élever dans la barbarie et la brutalité. Vous faites de vos inférieurs des bêtes brutes ; vous brisez tous les liens qui les rattachent à l'humanité ; et ils se conduiront en bêtes brutes s'ils ont le dessus.

—Ils n'auront jamais le dessus ! dit Alfred.

—Vous avez raison, dit Augustin ; chauffez la machine, fermez la soupape de sûreté, asseyez-vous dessus, et vous verrez où vous irez.

—Eh bien ! nous verrons. Je ne crains pas de m'asseoir sur la soupape tant que la chaudière est solide, et que la chaudière fonctionne bien.

—La noblesse de Louis XVI a pensé comme vous, l'Autriche et Pie IX se croient maîtres de l'Italie ; et, par un beau matin, vous pourrez vous rencontrer tous en l'air quand la chaudière éclatera.

—*Dies declarabit*, dit Alfred en riant.

—Je vous le dis, Alfred, si quelque chose se manifeste de nos jours avec

la force d'une loi divine, c'est la tendance des masses à s'élever. La basse classe deviendra la classe supérieure.

— Quel orateur vous faites, Augustin ! vous êtes de l'école des républicains rouges. Quant à moi, j'espère que je serai mort avant de voir le triomphe de votre populace.

— Elle vous gouvernera un de ces jours, reprit Augustin, et vous aurez des dominateurs tels que vous les aurez faits. L'aristocratie française avait voulu commander à un peuple de sans-culottes, et elle a eu un gouvernement de sans-culottes. Le peuple d'Haïti.....

— Ne me parlez pas de cet abominable Haïti. Les événements auraient pris une autre tournure dans ce pays s'il avait eu affaire à la race anglo-saxonne.

— Savez-vous, reprit Augustin, que le sang anglo-saxon n'est pas mal infusé dans les veines de nos esclaves : il y a parmi eux beaucoup de gens qui ne conservent de leur origine africaine qu'une espèce de chaleur tropicale qu'ils apportent dans les affaires. Si jamais le tocsin d'Haïti sonne parmi nous, ce sera la race anglo-saxonne qui dirigera l'insurrection. Des fils de pères blancs, avec leur fierté native, se laisseront d'être vendus à la criée. Ils se soulèveront et soulèveront la race de leur mère.

— Sottise ! folie !

— Il y a longtemps que l'on a répondu ainsi pour la première fois. Tout se passera comme au siècle de Noé. On mangeait, on buvait, on plantait, on bâtissait, et le déluge arriva.

— Ma foi, Augustin, dit Alfred en riant, vous auriez de grands talents pour la propagande. Mais ne craignez rien pour nous, nous avons le pouvoir ; nous en usons énergiquement ; et la race qui nous est soumise restera soumise. Nous n'aurons pas besoin d'user notre poudre.

— Des fils élevés comme votre Henrique conviendraient bien vraiment pour garder vos magasins à poudre ! Ils ont tant de sang-froid ! Le proverbe dit : Ceux qui ne peuvent se gouverner eux-mêmes sont incapables de gouverner les autres.

— Il y a là une difficulté, dit Alfred d'un air pensif ; certes, notre système abandonne trop les enfants à leurs passions, qui sont assez vives dans notre climat, l'éducation d'Henrique m'embarrasse. Il a bon cœur ; mais lorsqu'il est en colère, il part comme un feu d'artifice. Je crois que je l'enverrai dans le Nord, où il sera plus tenu, où il fréquentera davantage ses égaux et vivra moins avec ses inférieurs.

— Puisque l'éducation est l'œuvre la plus importante de la vie humaine, dit Augustin, de ce que notre système d'éducation est défectueux il faut conclure que notre société est mal ordonnée.

— Il a ses avantages ; dit Alfred ; il rend les enfants plus mâles et plus courageux, les vices mêmes d'une race abjecte tendent à fortifier en eux les vertus contraires. Je pense qu'Henrique a un amour plus vif de la vérité en voyant que le mensonge et la perfidie sont le signe caractéristique de l'esclavage.

— Voilà une manière bien chrétienne d'envisager l'éducation, s'écria Augustin.

— Elle est aussi chrétienne que la plupart des choses de ce monde. Mais à quoi bon discuter ? C'est peut-être la centième fois que nous revenons sur le même sujet. N'aimeriez-vous pas mieux faire une partie de tric-trac ?

Les deux frères s'installèrent sous une des galeries de bambous, devant

une table de trictrac, et Alfred dit, tandis qu'ils plaçaient leurs dames :—Si je pensais comme vous, mon frère, je ferais quelque chose.

—Je vous reconnais à ce conseil : vous êtes de la race des hommes essentiellement actifs. Mais de quoi s'agit-il ?

—De tenter un essai, en donnant à quelques-uns de vos esclaves la possibilité de s'élever.

—Vous pourriez tout aussi bien me conseiller de les mettre sous une montagne, et de leur dire ensuite de marcher. Comment voulez-vous que mes esclaves s'élèvent, écrasés qu'ils sont par toute la masse sociale ? Un homme ne peut rien contre l'action d'une communauté. L'éducation pour qu'il en profite, doit lui être donnée avec l'assentiment ou du moins avec la tolérance de l'Etat.

—A vous à jeter les dés, dit Alfred ; et les deux frères furent absorbés par le jeu jusqu'au retour des enfants.

Voilà nos promeneurs, dit Augustin en se levant ; regardez-les, Alfred ; ne sont-ils pas beaux ?

Cette observation était justifiée, et l'on pouvait y répondre affirmativement.

Henrique, le front hautain, les joues colorées, se penchait en riant vers sa cousine. Celle-ci portait une amazone bleue et un chapeau de même couleur. L'exercice avait donné des teintes brillantes à son visage, et augmenté l'effet de la transparence singulière de sa peau.

—Elle est d'une beauté éblouissante, dit Alfred. Un de ces jours, mon frère, elle causera du tourment à bien des cœurs.

—Ce n'est que trop vrai, j'en ai peur, dit Saint-Clare avec une soudaine amertume ; et il courut auprès de sa fille.

—Ma chère Eva n'êtes-vous pas trop fatiguée ? dit-il en la serrant dans ses bras.

—Non, répondit-elle ; mais sa respiration pénible inquiéta son père.

—Pourquoi galoper, ma chère ? Vous savez que cela vous fait mal.

—Je le sens bien, papa, mais j'y prends tant de plaisir que je l'ai oublié.

Saint-Clare la porta dans le salon et la déposa sur un canapé.

—Henrique, vous auriez dû avoir soin d'Eva, et ne pas la faire courir si vite.

—Je la prends sous ma garde, dit Henrique en s'asseyant auprès d'elle.

Eva se trouva bientôt beaucoup mieux. Son père et son oncle se remirent à jouer, et les enfants restèrent seuls ensemble.

—Je suis fâché, dit Henrique, que mon père parte dans deux jours, car je ne vous reverrai plus de longtemps. Si je demeurais avec vous, je tâcherais de me bien conduire et de ne pas maltraiter Dodo. Je suis vil, mais je n'ai pas de mauvaises intentions à son égard. Je lui donne de temps en temps un picailon, et vous voyez qu'il est bien habillé. En somme, il doit être content de son sort.

—Seriez-vous content de votre sort si vous n'aviez personne auprès de vous pour vous aimer ?

—Moi, non sans doute.

—Vous avez enlevé Dodo à tous ses amis ; il n'a pas un être au monde pour l'aimer ; c'est ce qui fait qu'il a des défauts ; c'est inévitable, à ce qu'il me semble.

—Je ne saurais remplacer sa mère, et il me serait impossible de l'aimer.

—Pourquoi pas ? dit Evangéline.

—Aimer Dodo ! vous ne le voudriez pas. Il me plaît assez ; mais vous n'aimez pas vos esclaves ?

—Si fait.

—C'est bizarre.

—La Bible ne nous recommande-t-elle pas d'aimer tout le monde ?

—Ah ! elle recommande bien d'autres choses encore ; mais personne ne songe à s'y conformer.

Eva ne répondit pas, et réfléchit pendant quelques instants.

—En tout cas, reprit-elle, aimez Dodo, et soyez bon pour lui par égard pour moi.

—J'aimerai n'importe qui par égard pour vous, ma chère cousine ; car vous êtes vraiment la plus aimable enfant que j'aie jamais vue.

—Eva reçut ce compliment avec simplicité, sans changer de visage, et se contenta de dire :—Je suis satisfaite de votre promesse, mon cher Henrique, et j'espère que vous la tiendrez.

La cloche du dîner mit fin à l'entrevue.



CHAPITRE XXIV.

TRISTES PRESAGES.

Deux jours après, Alfred et Augustin se séparèrent ; et Evangéline, qui avait fait avec son jeune cousin des courses au-dessus de ses forces, commença à décliner rapidement. Saint-Clare se décida à réclamer l'assistance d'un médecin, qu'il avait jusqu'alors refusé d'appeler, parce que c'était admettre la funeste vérité.

Marie Saint-Clare ne s'était pas aperçue de l'affaiblissement graduel de l'enfant ; elle était exclusivement occupée d'étudier deux ou trois maladies nouvelles dont elle se croyait elle-même atteinte. Le premier article de foi de Marie, c'était que personne ne pouvait souffrir plus qu'elle ; aussi repoussait-elle avec indignation l'idée que d'autres eussent la moindre indisposition. Elle attribuait leurs plaintes à l'indolence, au manque d'énergie.—S'ils avaient eu, disait-elle, tous les maux qui l'accablaient, ils auraient bien vite senti la différence.

Miss Ophélie tenta vainement, à plusieurs reprises, d'éveiller la sollicitude maternelle.

—Je ne vois pas qu'Eva soit le moins du monde indisposé, répondit Marie ; elle est toujours à courir et à jouer.

—Mais elle tousse.

—Qu'est-ce que cela fait ? J'ai toussé toute ma vie. Quand j'étais à l'âge d'Eva, on me croyait phthisique, et Mammy me veillait toutes les nuits. La toux d'Eva n'a rien d'inquiétant.

—Mais elle s'affaiblit, et respire avec peine.

—Mon Dieu j'ai été comme elle pendant des années entières ; ce n'est qu'une affection nerveuse.

—Mais elle a des sueurs nocturnes.

—J'en ai eu pendant dix ans. Mes vêtements étaient parfois tout mouillés ; il n'y avait pas un fil de sec dans ma toilette de nuit, et Mammy était obligée d'étendre mes draps pour les faire sécher.

Miss Ophélie se résigna au silence ; mais lorsque le mal empira, et que le docteur fut demandé, les idées de Marie prirent un autre biais. Elle dit hautement qu'elle avait toujours pressenti qu'elle était destinée à être la plus malheureuse des mères. Fallait-il qu'avec sa pauvre santé elle fût condamnée à voir sa fille unique descendre au tombeau ?

—Ma chère Marie, lui dit Saint-Clare, tout n'est pas encore désespéré.

—Ah ! Saint-Clare, vous n'avez pas les sentiments d'une mère : vous ne m'en comprendrez jamais !

—Ne parlez pas ainsi ; le mal n'est pas sans remède.

—Je ne saurais partager votre indifférence, Saint-Clare. Vous n'éprouvez rien quand votre fille unique est dans un état aussi alarmant ; mais je ne suis pas comme vous : c'est un coup fatal qui vient augmenter mes misères.

—Il est vrai, répondit Saint-Clare, qu'Eva est très-délicate ; que sa croissance rapide a épuisé ses forces, et que sa situation est critique ; mais elle est surtout accablée par les chaleurs de l'été et par l'exercice qu'elle avait pris pendant la visite de son cousin. Le docteur assure qu'on peut encore la sauver.

—Libre à vous de voir les choses par leur beau côté. On est heureux en ce monde de n'être pas sensible, et je voudrais pouvoir vous imiter. Je voudrais avoir votre tranquillité, à vous tous.

Tous les habitants de la maison avaient des motifs pour former le même vœu, car Marie faisait parade de ce nouveau chagrin, et s'en servait comme d'un prétexte pour tourmenter ceux qui l'entouraient. Dans leurs paroles, dans leurs actions, elle voyait la preuve de leur dureté de cœur ; aucun d'eux ne compatissait à ses peines ! Evangéline entendait parfois ces propos, et pleurait de douleur de causer à sa mère tant d'affliction.

Quinze jours amenèrent dans son état une amélioration notable ; car l'invincible maladie ralentit parfois sa marche, et fait naître de trompeuses illusions au moment même où la tombe va s'ouvrir. Evangéline reparut dans le jardin : elle recommença ses jeux, et son père la crut hors de danger. Seuls, miss Ophélie et le docteur ne s'abusèrent point. Il y avait encore une autre personne qui partageait leur conviction : c'était Evangéline. Quelle voix calme se fait donc parfois entendre pour annoncer à une créature humaine que son séjour sur la terre sera de courte durée ? Est-ce le secret instinct de la nature qui décline, ou l'aspiration de l'âme vers l'immortalité qui s'approche ? Quoi qu'il en soit, Eva prévoyait qu'elle allait mourir ; elle en avait la certitude, et cette conviction, douce comme les derniers rayons du soleil, ne troublait point son jeune cœur. Seulement elle pensait avec amertume à la douleur de ses amis. Elle n'avait point de regrets pour elle, bien qu'elle eût été environnée de soins assidus, et que toutes les jouissances du luxe eussent embelli son existence. Dans le livre qu'elle avait tant de fois parcouru avec son ami Tom, elle avait vu le Christ appeler à lui les petits enfants, et ce récit d'un passé lointain était devenu pour elle une réalité prochaine. Elle répondait à la tendresse divine, et elle était prête à en goûter les douceurs. Toutefois elle ne pensait pas sans tristesse à son père, dans le cœur duquel il lui semblait occuper tant de place. Elle aimait sa mère, parce qu'elle était naturellement aimante ; mais l'égoïsme de Marie l'affligeait. Elle ne savait comment le concilier avec cette conviction d'enfant que sa mère ne pouvait jamais avoir tort. Il y avait là une contradiction qui l'embarrassait : et pour dissiper ses doutes, elle se disait qu'après tout c'était sa mère, et qu'elle l'aimait tendrement.

Evangéline s'apitoyait aussi sur le sort des fidèles serviteurs dont elle faisait la joie. Les enfants ont peu d'idées générales ; mais la fille de Saint-Clare, dont l'intelligence était d'une rare précocité, n'avait pu voir sans en être frappée les inconvénients du régime sous lequel gémissent les esclaves. Elle avait le désir vague de s'employer pour eux, et même pour tous ceux qui se trouvaient dans la même condition.

— Père Tom, dit-elle un jour pendant une de leurs lectures, je comprends enfin pourquoi Jésus-Christ a voulu mourir pour nous.

— Pourquoi, miss Eva ?

— Parce que je l'ai senti.

— Expliquez-vous mieux, miss Eva.

— Je ne puis guère m'expliquer ; mais quand j'ai entendu ces malheureux qui étaient avec nous sur le bateau redemander, les uns leurs mères, les autres leurs enfants, quand on m'a raconté la fin horrible de la mère Prue, j'ai senti que je voudrais mourir pour eux si ma mort pouvait mettre un terme à tant de misère. Oui, Tom, je mourrais pour eux si je le pouvais !

En disant ces mots, elle posa ses petites mains grêles sur celles du nègre. Celui-ci la contempla avec vénération ; et lorsqu'elle sortit en entendant la voix de son père, il s'essuya les yeux plusieurs fois en la suivant du regard.

— Il est inutile de chercher à retenir miss Eva, dit-il à Mammy, qu'il rencontra un moment après, elle a sur le front le sceau du Seigneur.

— Je l'ai toujours dit, s'écria Mammy en levant les mains au ciel ; elle n'a jamais été destinée à vivre ; il y a toujours eu quelque chose de profond dans ses yeux.

Eva retrouva son père sous la galerie de bambous. C'était le soir ; elle avait une robe blanche ; son visage et ses yeux brillaient d'un feu surnaturel, et les rayons du soleil formaient derrière elle une espèce de gloire.

— Saint-Clare l'avait appelée pour lui montrer une statuette qu'il lui avait achetée ; mais, à son aspect, il éprouva une impression soudaine et douloureuse. Il y a une sorte de beauté si complète, en même temps si fragile, que nous ne pouvons en supporter la vue. Saint-Clare serra sa fille dans ses bras, et oublia le sujet dont il voulait l'entretenir.

— Vous êtes mieux aujourd'hui, n'est-ce pas ?

— Mon père, dit Evangéline d'un ton assuré, il y a des choses que je veux vous dire depuis longtemps, et dont je vais vous parler avant de devenir plus malade.

Saint-Clare trembla ; Eva s'assit sur ses genoux, et posa la tête sur son sein.

— Il est inutile, papa, de me donner des soins plus longtemps ; le moment approche où je vais vous quitter pour ne plus revenir . . .

— Chère petite, dit Saint-Clare d'une voix tremblante, mais en affectant un ton enjoué, ne vous abandonnez pas à ces sombres pensées. Voyez la jolie statuette que je vous ai apportée.

— Ne vous abusez pas, reprit Eva sans la regarder, je ne suis pas mieux, je le sais, et je m'en irai avant peu. Je n'en ai pas de chagrin ; et sans vous, sans mes amis, je ne regretterais rien.

— D'où peut venir cette tristesse, ma chère amie ? Vous avez eu tout ce qu'il fallait pour être heureuse.

— Pourtant, j'aimerais mieux être au ciel ; je ne tiens à la vie qu'à cause de vous. Il y a ici beaucoup de choses qui m'affligent ; j'aimerais mieux ne pas les voir ! Mais il m'est pénible de vous quitter.

—Quel est donc le sujet de vos peines ?

C'est ce qui se passe tous les jours. Je suis triste de voir nos pauvres serviteurs qui m'aiment sincèrement, et qui ont tant d'attentions pour moi. Je voudrais qu'il fussent tous libres.

—Pensez-vous, Eva, qu'ils ne soient pas bien traités ?

—Mais que deviendraient-ils, papa, s'il vous arrivait quelque chose ? Il y a peu d'hommes tels que vous ; mon oncle Alfred et ma mère ne vous ressemblent pas, les maîtres de la vieille Prue ne vous ressemblent pas non plus . . . De quelles horreurs les hommes sont capables ! ajouta Eva en frémissant.

—Ma chère enfant, vous êtes trop sensible ; je suis fâché qu'on vous fasse part de semblables histoires.

—Voilà ce qui me tourmente, papa, vous voulez que je vive heureuse, que je ne souffre jamais, que je n'entende jamais d'histoires désagréables, quand tant de pauvres gens passent leur vie dans la douleur : c'est de l'égoïsme. Je dois connaître leur misère et y compatir ; elle m'a toujours pesé sur le cœur, elle a été constamment l'objet de mes réflexions. N'y aurait-il pas moyen d'affranchir tous les esclaves ?

—C'est une question difficile, mon amie. Sans doute notre système est détestable ; c'est l'avis de beaucoup de gens éclairés, et c'est aussi le mien ; je voudrais de tout mon cœur que l'esclavage fût aboli, mais je ne sais comment y parvenir.

—Papa, vous êtes un brave homme, et vous avez toujours une manière agréable de dire les choses. Ne pourriez-vous parcourir les habitations, et tâcher de persuader aux maîtres d'affranchir leur noirs ? Je le ferais si je pouvais ; faites cela pour moi, papa, quand je serai morte.

—Quand vous serez morte, Eva ? Enfant, ne parlez pas ainsi ; vous êtes mon seul bien sur la terre.

—L'enfant était aussi son seul bien, et pourtant elle l'entendit crier sans pouvoir lui porter secours ! Ces pauvres gens aiment leurs enfants presque autant que vous pouvez m'aimer. Ah ! faites quelque chose pour eux ! Mammy aime ses enfants ; je l'ai vu pleurer en en parlant ; Tom aime aussi les siens ; et il est affreux qu'ils en soient séparés.

Allons mon amie, dit Saint-Clare avec tendresse, ne vous désolez pas, ne parlez pas de mourir, et je ferai tout ce que vous voudrez.

—Promettez-moi, mon père, que Tom aura sa liberté aussitôt que . . .

Elle s'interrompit, et ajouta avec hésitation :—Aussitôt que je ne serai plus.

—Oui, ma chère je souscrirai à tous vos désirs.

—Cher papa dit l'enfant appuyant ses joues brûlantes sur celles de son père, je voudrais que nous pussions faire le voyage ensemble.

—Où mon amie ?

—Au séjour du Sauveur, où règnent la paix et l'amour. Est-ce que vous ne voudriez pas y aller ?

L'enfant parlait du ciel comme d'un lieu qu'elle avait souvent visité.

Saint-Clare l'étreignit dans ses bras, mais il garda le silence.

—Vous viendrez avec moi, reprit Evangéline avec l'accent de la conviction.

—Je vous suivrai et je ne vous oublierai pas.

Les ombres solennelles du soir s'épaississaient autour de Saint-Clare ; il voyait à peine la frêle créature qui reposait sur son sein ; mais la voix qui lui parlait était comme celle d'un esprit : elle évoquait le passé ; il eut en

un moment devant les yeux les prières de sa mère, les bonnes résolutions qu'il avait prises dans sa jeunesse, les années de scepticisme et de dissipation qu'il avait passées dans le monde. On peut penser beaucoup en un moment : Saint-Clare fit d'importantes réflexions ; mais il ne parla pas. Comme la nuit était venue, il emporta sa fille dans sa chambre à coucher ; quand elle fut disposée à dormir, il congédia les domestiques la berça dans ses bras, et chanta jusqu'à ce qu'elle eut fermée les yeux.



CHAPITRE XXV.

LA LEÇON.

Un dimanche, après dîner, Saint-Clare était étendu sur une chaise longue de bambou, Marie reposait sur un canapé, environnée d'une tente de gaze pour se garantir des piqûres des moustiques. Elle tenait négligemment un livre relié. Elle l'avait pris parce que c'était dimanche, et s'imaginait l'avoir lu ; mais, en réalité, elle s'était seulement assoupie à plusieurs reprises, en le tenant devant elle. Miss Ophélie, à force de recherches, avait fini par découvrir, à quelque distance de la ville, un meeting de méthodistes. Elle s'y était rendue, conduite par Tom, et accompagnée d'Eva.

— Augustin, dit Marie après avoir un moment rêvé, il faudra que j'envoie chercher mon vieux docteur Posey ; je suis sûre d'avoir une maladie de cœur.

— Pourquoi l'envoyer chercher ? le docteur qui soigne Eva me paraît capable.

— Je ne me fierais pas à lui dans un cas critique, et je crois que le mien est de cette nature. Voilà deux ou trois nuits que j'y songe, et que je souffre horriblement.

— Vous rêvez, Marie ; je ne crois pas à votre maladie de cœur.

— J'étais sûre que vous n'y croiriez pas, dit Marie ; je m'y attendais. La moindre toux d'Eva vous alarme, mais vous ne songez jamais à moi.

— Puisqu'il vous plaît d'avoir une maladie de cœur, j'y consens volontiers.

— Je souhaite que vous ne vous repentiez pas de votre incrédulité quand il sera trop tard ; mais les inquiétudes que j'éprouve pour Eva, les fatigues que j'ai affrontées pour cette chère enfant ont développé le germe d'une dangereuse maladie.

Il aurait été difficile de dire quelles fatigues Marie avait affrontées ; Saint-Clare en fit à part lui l'observation, et se dirigea vers la voiture qui ramenait sa fille et miss Ophélie. Celle-ci marcha droit à sa chambre pour y déposer son chapeau et son chapeau, suivant son usage. Eva vint se placer sur les genoux de son père, et lui raconta ce qui s'était passé dans la congrégation des méthodistes.

On entendit bientôt de violentes exclamations qui partaient de la chambre de miss Ophélie, et de violents reproches adressés à quelqu'un.

— Encore quelque farce de Topsy ! dit Saint-Clare.

Un moment après, miss Ophélie, pleine d'indignation, parut traînant avec elle la coupable.

— De quoi s'agit-il ? dit Augustin.

— Je ne veux plus garder cette peste auprès de moi ! elle dépasse les bor-

nes, et ma patience est à bout. Je l'avais enfermée en lui donnant un hymne à Étudier ; qu'a-t-elle fait ? elle a découvert où je mettais ma clef ; elle a pris dans ma commode une garniture de chapeau, et l'a taillée en pièces pour faire des habits de poupée ! Jamais de ma vie je n'ai rien vu de pareil !

—Je vous en avais avertie, ma cousine : ces êtres-là ne peuvent être réduits que par la sévérité... Si on me laissait faire, ajouta-t-elle en regardant Saint-Clare d'un air de reproche, j'enverrais cette enfant dehors et je la ferais fouetter jusqu'à ce qu'elle tombât.

—Je n'en doute pas, dit Saint-Clare. Parlez-moi de la douceur du beau sexe ! Je n'ai guère vu de femme qui ne fût disposée à tuer un cheval ou un domestique si on l'avait laissée faire.

—Trêve de railleries, Saint-Clare ; ma cousine est une femme de sens, et elle juge la position comme moi.

Miss Ophélie était susceptible de s'indigner comme pourrait l'être une ménagère de mœurs pacifiques et réglées. Elle avait été justement irritée des ruses et des gaspillages de Topsy, et la plupart de nos lectrices auraient, en pareille circonstance, partagé son mécontentement ; mais elle se calma en écoutant Marie, qui avait dépassé le but.

—Pour rien au monde, dit-elle, je ne voudrais traiter ainsi cette enfant ; mais j'en désespère. Je lui ai réitéré les leçons et les remontrances, je lui ai donné le fouet, je l'ai punie de toutes les manières, et elle est aussi vicieuse qu'auparavant.

—Venez ici, petite guenon !

Topsy s'avança ; ses yeux conservaient leur expression de malice, mais l'appréhension les faisait cligner.

—Pourquoi vous comporter ainsi ? dit Saint-Clare, que la figure comique de la négrillonne amusait malgré lui.

—Parce que j'ai mauvais cœur, à ce que prétend miss Phélie, dit Topsy d'un air piteux.

—Ne tenez-vous aucun compte de ce que miss Ophélie a fait pour vous ? Elle assure qu'elle a employé tous les moyens possibles.

—C'était là ce que disait mon ancienne maîtresse. Elle me fouettait plus fort, me tirait les cheveux, et me cognait contre la porte ; mais je n'en profitais pas. Quand même on m'aurait arraché tous les cheveux, je crois que ça n'aurait abouti à rien, je suis si méchante, j'ai tous les défauts d'une négresse.

—Je ne veux plus m'en mêler, dit miss Ophélie.

—Permettez-moi de vous adresser une question, reprit Saint-Clare.

—Laquelle ?

—Si vous n'avez pas la force de convertir une païenne qui est entièrement à votre discrétion, à quoi sert d'envoyer quelques missionnaires au milieu d'un peuple abruti ?

Miss Ophélie ne répondit pas immédiatement, et Evangéline, qui avait assisté à la scène, fit signe à Topsy de la suivre dans un petit cabinet vitré situé au bout de la galerie.

—Quel peut être le projet d'Eva ? se demanda Saint-Clare.

Il s'avança sur la pointe du pied, leva un rideau qui cachait la porte vitrée, et regarda dans l'intérieur du cabinet. Un moment après, posant le doigt sur ses lèvres, il invita du geste miss Ophélie à venir le rejoindre. Les deux enfants étaient assises sur le sol. Topsy avait son air habituel d'insouciance et de malice. Evangéline était en proie à une vive émotion.

—Pourquoi vous conduisez-vous si mal, Topsy ? Est-ce que vous n'aimez personne ?

—Je ne sais trop : j'aime le sucre candi et les confitures, voilà tout.

—Mais vous aimez votre père et votre mère.

—Je n'en ai jamais eu, je vous l'ai déjà dit, miss Eva.

—En effet, reprit Eva tristement ; mais n'avez-vous pas de frère, de sœur, de tante ?

—Rien de tout cela.

—Mais si vous vouliez être bonne, vous le pourriez.

—Je ne pourrais jamais être bonne que comme une négresse. Si l'on pouvait m'écorcher et me rendre blanche, j'essayerais.

—Mais on vous aimerait quoique noire, si vous étiez bonne.

Topsy exprima son incrédulité par un ricanement.

—Vous ne me croyez pas ?

—Non ; miss Ophélie ne peut me souffrir parce que je suis noire : elle a autant d'horreur pour moi que pour un crapaud ; les nègres ne sont aimés de personne, et ne sont capables de rien. Mais je m'en moque.

Topsy se mit à siffler.

—Ah ! Topsy, pauvre enfant ! je vous aime ! dit Eva, dans un transport subit, en posant sa main blanche sur l'épaule de la négresse. Je vous aime parce que vous n'avez eu ni père ni mère, ni amis ; parce que vous êtes une pauvre fille maltraitée. Je vous aime, et je désire que vous soyez bonne. Je suis très malade, Topsy, et je crois que je ne vivrai pas longtemps. Votre conduite me fait de la peine ; je désire que vous en changiez pour moi, qui ai peu de temps à rester avec vous.

Les yeux ronds et perçants de la négresse se remplirent de larmes, qui tombèrent une à une sur la petite main blanche et essilée. Un rayon d'amour céleste, de foi véritable, traversa les ténèbres de son âme ignorante. Elle posa la tête sur ses genoux et se mit à sangloter. Sa belle compagne, penchée sur elle, avait l'air d'un ange qui s'incline pour relever un pécheur.

—Pauvre Topsy ! dit Eva, ne savez-vous pas que Dieu nous aime tous également ? Il est aussi bien disposé pour vous que pour moi. Il vous aime comme je vous aime ; un peu plus seulement, parce qu'il vaut mieux. Il vous secondera dans vos bonnes résolutions, et vous finirez par aller au ciel, et par être un ange tout comme si vous étiez blanche. Réfléchissez-y, Topsy ; vous pouvez être un de ces esprits bienheureux dont il est question dans les chants du père Tom.

—Oh ! chère miss Eva ! chère miss Eva ! dit la négresse, j'essayerai ! j'essayerai ! je ne m'en étais pas occupée jusqu'alors.

En ce moment Saint-Clare baissa le rideau.

Elle me rappelle ma mère, dit-il à miss Ophélie. Ce qu'elle me disait est vrai : si nous voulons rendre la vue aux aveugles, il faut faire comme le Christ, les appeler à nous, et leur imposer les mains.

—J'ai toujours eu un préjugé contre les nègres, dit miss Ophélie, et je ne pouvais souffrir que cette enfant me touchât ; mais je ne croyais pas qu'elle l'eût remarqué.

—C'est que vous ne connaissez pas les enfants. Vous aurez beau les combler de bienfaits, vous n'excitez jamais leur reconnaissance tant que vous manifesterez de la répugnance pour eux.

—Je ne sais comment je parviendrai à surmonter mon dégoût.

—Eva y est bien parvenue.

—Elle est si aimante ! Je voudrais lui ressembler ; elle est capable de me donner des leçons.

—S'il en était ainsi, dit Saint-Clare, ce ne serait pas la première fois qu'un petit enfant aurait instruit un vieil élève.



CHAPITRE XXVI.

LA MORT.

Ne pleurons point celui qui dès l'aube succombe,
Et que cache à nos yeux le voile de la tombe.

La chambre à coucher d'Évangéline était un vaste appartement, qui, comme toutes les autres pièces de la maison, donnait sur la galerie extérieure. Elle communiquait d'un côté avec l'appartement des maîtres du logis, et de l'autre avec la demeure de miss Ophélie. Saint-Clare s'était attaché à mettre le mobilier de la chambre de sa fille en harmonie avec les goûts qu'il lui supposait. Les rideaux des fenêtres étaient de mousseline blanche et rose ; le tapis, qu'on avait exécuté à Paris sur ses dessins, avait pour pièce de milieu des touffes de roses, et pour bordure des boutons et des feuilles. Le bois de lit, les chaises et les fauteuils de bambou avaient des formes élégantes et originales. Au-dessus du chevet, sur une console d'albâtre, était posé un ange admirablement sculpté, les ailes répliquées, et tenant une couronne de feuilles de myrte. De cette couronne partaient des rideaux de gaze rose, rayée d'argent, qui, sans intercepter l'air, opposaient à l'invasion des moustiques une barrière indispensable dans ce climat. Les fauteuils de bambou étaient garnis de coussins de damas, et des figures sculptées planant sur les dossiers laissaient échapper de leurs mains des tentures de gaze pareilles à celles du lit. Au milieu de la chambre, sur une table de bambou, était un vase en marbre de Paros, taillé en forme de lis et toujours rempli de fleurs. Sur cette table étaient les livres et les bijoux d'Eva, avec un pupitre d'albâtre, que son père lui avait donné pour l'encourager à écrire. Le manteau de la cheminée était orné d'un groupe représentant Jésus et les petits enfants. Il y avait de chaque côté des vases de marbre, où tous les matins Tom se plaisait à mettre des bouquets. Quelques tableaux suspendus au mur représentaient des enfants dans diverses attitudes. Bref, les yeux rencontraient partout dans cette retraite l'image de l'enfance, de la grâce et de la paix. Eva ne pouvait se réveiller sans apercevoir, au premiers clartés du jour, quelque chose qui lui inspirât de bonnes et consolantes pensées.

Eva perdit bientôt les forces qu'elle avait semblé reprendre ; elle se montra plus rarement au jardin ; on la vit plus souvent assise dans une chaise longue, auprès de sa fenêtre ouverte, les yeux fixés sur le lac. C'était là qu'elle était installée un soir, quand elle entendit tout à coup la voix de sa mère retentir sous la galerie.

—Encore un de vos tours, petite coquine ! vous avez cueilli mes fleurs !

Eva entendit le bruit d'un vigoureux soufflet.

—Mon Dieu ! Maîtresse, c'est pour miss Eva, dit une voix qu'Eva reconnut pour celle de Topsy.

—La belle excuse ! Croyez-vous qu'elle ait besoin de vos fleurs, vilaine négresse !

Evangéline descendit aussitôt sous la galerie.

—Ne la maltraitez pas, ma mère ! J'aime les fleurs ; donnez-les-moi.

—Mais, Eva, votre chambre en est pleine.

—Je ne saurais trop en avoir. Topsy, apportez-les ici.

Topsy, qui se tenait à l'écart, présenta ses fleurs avec une timidité et une hésitation bien opposées à son audace accoutumée.

—Voilà un bouquet magnifique ! dit Evangéline.

Il était plutôt singulier. On y voyait un géranium d'un rouge vif accouplé avec une rose blanche du Japon. Topsy avait évidemment compté sur l'effet du contraste.

—Vous arrangez les fleurs à merveille, lui dit Evangéline. Je désire que vous me fassiez un bouquet tous les jours ; je conserverai un vase pour le placer.

—Que vous êtes bien bizarre ! dit Marie : est-ce que vous en avez besoin ?

—Peu importe, maman. Aimeriez-vous autant que Topsy ne fit point ce que je lui recommande ?

—Agissez à votre guise, ma chère, Topsy, vous entendez votre jeune maîtresse ; conformez-vous à ses instructions.

Topsy fit la révérence et s'éloigna. Eva remarqua qu'une larme roulait dans son œil noir.

—Vous le voyez, maman, reprit-elle ; je savais que la pauvre Topsy avait envie de faire quelque chose pour moi.

—Quelle erreur ! elle se plaint à mal faire ; elle cueille des fleurs parce qu'on le lui défend, voilà tout ; mais si vous désirez qu'elle en cueille, je ne m'y oppose pas.

—Maman, je crois Topsy bien changée ; elle essaye de se bien conduire.

—Il faudra qu'elle essaye longtemps avant de réussir, dit Marie en riant.

—Elle a eu tout le monde contre elle, vous le savez.

—Pas depuis qu'elle est ici ; assurément on l'a sermonnée, réprimandée, corrigée, et elle aura toujours le caractère aussi mauvais qu'auparavant.

—Mais, maman, il est si différent d'être élevée comme je l'ai été, entourée d'amis, de soins, de conseils, ou délaissée et misérable, comme elle l'était avant de venir ici !

—C'est vrai, dit Marie en bâillant. Mon Dieu ! comme il fait chaud !

—Maman, ne croyez-vous pas que Topsy pût devenir un ange si elle était chrétienne ?

—Quelle idée ridicule ! il faut être vous pour l'avoir.

—Dieu n'est-il pas son père comme le nôtre ?

—C'est possible, dit Marie. Où est mon flacon d'odeurs ?

—Quel dommage ! se dit Eva en jetant les yeux sur le lac.

—De quoi parlez-vous ?

—Je dis qu'il est dommage qu'une personne qui pourrait habiter un jour le ciel se dégradé, tombe, descende, et ne trouve pas une main pour la relever !

—Qu'y faire ? il est inutile de se désoler, Eva. Il nous suffit de rendre grâce au ciel des avantages dont nous jouissons.

—C'est triste de penser aux pauvres gens qui ne les ont point !

—Je ne me préoccupe point de cela, dit Marie.

—Maman, reprit Eva, je voudrais me faire couper les cheveux.

—Pourquoi ?

—Pour en donner à mes amis, pendant que je suis à même de les leur offrir moi-même. Voulez-vous prier ma cousine de me rendre ce service ?

Marie appela miss Ophélie qui se trouvait dans l'autre chambre. A son entrée, l'enfant se souleva sur ses coussins, et secouant les boucles de sa blonde chevelure, elle dit avec enjouement :

—Allons, cousine, tondez la brebis !

—Qu'est-ce ? dit Saint-Clare, qui venait apporter un fruit à sa fille.

—Papa, je prie ma cousine de me couper les cheveux ; j'en ai trop ; ils m'échauffent la tête ; et puis, je désire en donner des mèches à mes amis.

Miss Ophélie s'arma de ses ciseaux.

—Prenez garde ! ne les gêtez pas, s'écria Saint-Clare : coupez en dessous pour que cela ne paraisse pas. Je suis fier des cheveux de ma fille.

—O papa ! dit tristement Evangéline.

—Oui reprit Saint-Clare avec gaieté ; et je veux les conserver beaux pour le jour où je vous mènerai à la plantation de votre oncle rendre visite à votre cousin Henrique.

—Je n'irai jamais là, mon père ; je vais dans un pays meilleur. Oh ! croyez-moi ! ne voyez-vous pas que je m'affaiblis de jour en jour ?

—Pourquoi tenez-vous à ce que je croie à un si cruel avenir ?

—Parce que c'est la vérité. Si vous étiez convaincu, papa, vous éprouveriez les mêmes sentiments que moi.

Saint-Clare se tut, et contempla d'un air sombre les longues boucles qui tombaient une à une de la tête de l'enfant sur ses genoux. Elle les ramassa et les roula autour de ses doigts amaigris, en jetant par intervalles un regard inquiet sur son père.

—Je pressentais la gravité de son mal, dit Marie : c'était là ce qui minait ma santé, ce qui doit bientôt me conduire au tombeau, quoique personne n'y fasse attention. Dans la suite, Saint-Clare, vous verrez que j'avais raison.

—Belle consolation ! repartit sèchement Saint-Clare.

Marie se renversa sur un fauteuil, et se couvrit le visage avec son mouchoir de batiste.

Les yeux bleus d'Evangéline, où se peignait le calme d'une âme à moitié détachée de ses liens terrestres, erraient de son père à sa mère. Elle comprenait la différence qui existait entre eux. Elle fit signe à Saint-Clare d'approcher, et il vint s'asseoir auprès d'elle.

—Papa, mes forces s'en vont ; il y a des choses que je voudrais dire, mais vous me fermez toujours la bouche. Consentez-vous à ce que je parle maintenant ?

—Oui, mon enfant ! répondit Saint-Clare se couvrant les yeux d'une main et tenant de l'autre celle de sa fille.

—Alors, je désire voir tous nos gens ; j'ai à leur parler.

—Soit, dit Saint-Clare d'une voix sourde.

Miss Ophélie dépêcha un messenger, et bientôt tous les domestiques furent réunis dans la chambre. Evangéline était étendue sur ses coussins ; la teinte cramoisie de ses joues formait un douloureux contraste avec la blancheur de son teint. Ses grands yeux, pleins d'une animation spirituelle, se fixèrent tour à tour sur tous les personnages du groupe.

Les esclaves éprouvèrent une vive émotion. Cette figure éthérée, ces longues boucles de cheveux coupées, ce père qui détournait la face, cette mère qui sanglotait, leur offraient un spectacle propre à remuer profondément leur nature impressionnable. A mesure qu'ils entraient, ils échangeaient des regards d'intelligence, et secouaient tristement la tête. Un funèbre silence régnait parmi eux.

Eva se souleva. Tous la contemplaient avec anxiété ; la plupart des femmes se cachaient le visage dans leur tablier.

—Mes chers amis, dit Eva, je vous aime tous, et je vous ai fait demander pour vous parler. Je vais me séparer de vous ; dans quelques semaines, vous ne me verrez plus....

L'enfant fut interrompue par une explosion de lamentations et de gémissements qui étouffèrent entièrement sa voix. Elle attendit un moment, et reprit d'un ton fermé :

—Je désire que vous vous rappeliez toujours mes paroles. Vous négligez vos devoirs, vous ne pensez qu'à ce monde ; je veux vous faire souvenir qu'il en est un autre, où je vais, et où vous pourrez un jour me suivre. Il vous appartient aussi bien qu'à moi ; mais pour mériter d'y entrer, il faut vivre en chrétiens, prier, lire....

L'enfant s'arrêta, regarda tristement l'assemblée, et reprit :

—Hélas ! j'oublie que vous ne savez pas lire !

Elle se cacha le visage dans les coussins ; mais les sanglots étouffés de ceux auxquels elle s'adressait la rappelèrent à la tâche qu'elle avait entreprise.

—Il n'importe, ajouta-elle en souriant au milieu des pleurs : Dieu vous assistera, quand même vous ne sauriez pas lire ! Faites de votre mieux, implorez le secours de votre père, et je pense que je vous verrai tous au ciel.

—Amen ! murmurèrent Tom, Mammy et quelques autres, qui appartenaient à l'église méthodiste. Les plus jeunes et les plus indifférents sanglottaient pour la première fois, la tête inclinée sur les genoux.

—Je sais, reprit Eva, que vous avez tous de l'affection pour moi.

—Oui, oui, que Dieu vous garde ! répondirent les assistants par un mouvement involontaire.

—Il n'y a pas un de vous qui ne m'ait constamment témoigné de l'amitié, et je veux vous donner quelque chose que vous ne pourrez regarder sans vous souvenir de moi. Je vais vous donner à chacun une boucle de mes cheveux, et quand vous la regarderez, pensez que je vous ai aimés, que je suis allée au ciel, et que j'espère vous y voir tous.

Il est impossible de décrire la scène qui suivit. Les esclaves se groupèrent en pleurant autour de la malade, et prirent de ses mains ce qui leur semblait une dernière marque de son affection. Ils tombèrent à genoux, baisèrent le bas de sa robe, et les plus âgés, suivant la coutume des noirs, proférèrent des paroles de tendresse entremêlées de prières et de bénédictions.

A mesure que chacun recevait son présent, miss Ophélie, qui craignait l'effet de tant d'agitations, lui faisait signe de sortir de l'appartement, où il ne resta plus, à la fin, que Tom et Mammy.

—Père Tom, dit Eva, voici une belle boucle pour vous. Oh ! je suis heureuse de penser que nous nous retrouverons un jour, ainsi que ma chère Mammy !

Eva passa les bras autour du cou de sa vieille bonne, qui lui dit en pleurant :

—O miss Eva, je ne sais vraiment comment je ferai pour vivre sans vous ! il me semblera que la maison est déserte.

Miss Ophélie mit doucement Tom et Mammy à la porte. Elle croyait tout le monde parti ; mais en se retournant, elle aperçut Topsy, qui s'essuyait les yeux.

—D'où sortez-vous ? dit-elle brusquement.

—J'étais ici, répondit la négrillonne. O miss Eva, j'ai été méchante ; mais ne me donnez-vous pas aussi une boucle de vos cheveux ?

—En voici une, pauvre Topsy ; qu'elle vous rappelle que je vous ai aimée, et que j'ai cherché à vous rendre bonne.

—O miss Eva, j'essaye ; mais c'est si difficile d'être bonne ! Il me semble que j'aurai de la peine à m'y habituer.

—Dieu vous aidera.

Topsy sortit silencieusement, en cachant la précieuse boucle dans son sein.

Miss Ophélie ferma la porte. Elle avait été pendant cette scène en proie à de vives émotions ; mais elle s'inquiétait surtout des conséquences qui pourraient en résulter pour sa jeune cousine.

Saint-Clare était resté dans la même attitude, la main sur les yeux.

—Papa ! lui dit doucement Evangéline.

Il tressaillit subitement, mais il ne fit aucune réponse.

—Cher papa ! reprit la jeune fille en lui posant la main sur le bras.

Il se leva avec emportement, et s'écria :

—Non je ne saurais supporter cette douleur ! Le Tout-puissant m'accable de sa colère !

—N'est-il pas le maître ? dit miss Ophélie.

—Peut-être ; mais mon malheur n'en est pas moins affreux, reprit Saint-Clare d'un ton sec, avec amertume, et sans verser une seule larme.

—Papa, vous me brisez le cœur ! dit Eva en se jetant dans ses bras ; vous n'avez pas les sentiments qui conviennent à votre position.

La violente émotion de l'enfant changea le cours des idées du père.

—Calmez-vous, Eva, calmez-vous ! dit-il. J'avais tort, je le reconnais. Je me résignerai ; mais ne vous désolez pas.

Eva reposa bientôt, comme une colombe fatiguée, dans les bras de son père, qui employa les expressions les plus tendres pour la consoler.

Marie se leva, et rentra dans son appartement, où elle eut une attaque de nerfs.

—Vous ne m'avez pas donné une mèche de vos cheveux, Eva ! dit Saint-Clare en souriant tristement.

—Ils sont tous à vous, papa, ainsi qu'à ma mère, et vous donnerez à ma chère cousine tous ceux qu'elle voudra. Je ne les ai donnés moi-même à ces pauvres gens que parce qu'on pourrait les oublier quand je ne serai plus là, et aussi parce que j'espère que cela les aidera à se souvenir. Vous êtes chrétien, n'est-ce pas, mon père ? ajouta Eva d'un air d'incertitude.

—Pourquoi me le demandez-vous ?

—Je ne sais ; vous êtes si bon, que je ne vois pas comment vous ne seriez pas chrétien.

—Qu'est-ce que c'est qu'être chrétien ?

—C'est aimer le Christ par-dessus tout.

—Vous l'aimez par-dessus tout, Eva ?

—Certainement.

—Vous ne l'avez jamais vu.

—Qu'importe ! Je crois en lui, et je le verrai dans quelques jours.

La figure de la jeune fille rayonna de joie. Saint-Clare ne dit plus rien ; il avait vu jadis sa mère dans les mêmes dispositions d'esprit, mais aucune corde ne vibrerait en lui pour y répondre.

A partir de ce jour, Evangéline déclina rapidement ; on devait désormais renoncer à tout espoir. La jolie chambre à coucher était, de l'avis de tous,

une chambre mortuaire. Miss Ophélie s'érigea en garde-malade, et mérita l'estime de tous par la manière dont elle remplit ses fonctions.

Elle avait la main exercée ; elle entendait à merveille tout ce qui était relatif à la propreté et au bien-être. Toutes ses démarches étaient réglées, toutes ses idées lucides. Elle ne se troublait jamais, et se rappelait avec une rare exactitude les moindres recommandations du docteur. On avait ri parfois de ses manies, de ses susceptibilités, si contraires au mœurs du Sud ; mais on fut obligé de reconnaître que c'était la personne qu'il fallait dans cette douloureuse circonstance. Le père Tom était souvent auprès d'Eva. Elle était en proie à une irritation nerveuse, et elle éprouvait du soulagement quand on la portait. Le vieux noir se plaisait à la prendre dans ses bras ; il la promenait dans la chambre ou sous la galerie de bambous ; et lorsque soufflaient les brises fraîches de la mer, il allait avec elle sous les orangers du jardin, la déposait sur un banc, et lui chantait ses hymnes favorites. Saint-Clare la portait aussi, mais il se fatiguait vite, et Eva lui disait :

—Laissez faire Tom, il y trouve du plaisir. C'est tout ce qu'il peut faire à présent, et il désire s'utiliser.

—Et moi aussi, répondait son père.

—Oui, papa ; mais vous pouvez me soigner nuit et jour, me faire la lecture, tandis que Tom n'a que ses bras et ses chansons. Et puis, il me porte plus aisément et sans se lasser.

Tom n'éprouvait pas seul le désir de s'utiliser. Tous les domestiques rivalisaient de zèle pour leur jeune maîtresse. Mammy aurait bien voulu lui rendre service, mais elle n'en trouvait pas l'occasion. Marie avait déclaré qu'elle était dans un état d'esprit qui ne lui permettait pas de se reposer, et il était contraire à ses principes de laisser reposer les autres. Mammy était obligée de se lever vingt fois par nuit pour lui frictionner les pieds, pour lui mettre de l'eau fraîche sur le front, pour lui chercher son mouchoir de poche, pour fermer les rideaux parce qu'il faisait trop clair, ou les lever parce qu'il faisait trop sombre. Dans la journée, lorsque la vieille bonne voulait donner des soins à sa chère enfant, Marie trouvait moyen de l'occuper ailleurs.

—Il est de mon devoir, disait Marie, de veiller sur ma santé. Je suis si faible, et la maladie de ma fille me donne tant de tracas !

—En vérité ! répondait Saint-Clare ; je croyais que notre cousine vous dispensait de toute espèce de soins ?

—Vous parlez bien comme un homme, Saint-Clare !..... Est-ce qu'une mère peut se dispenser d'assister son enfant à l'extrémité ?... Mais c'est toujours ainsi ; on ne comprend pas ce que j'éprouve... Je ne saurais être insensible comme vous !

Saint-Clare souriait, car il pouvait encore sourire. Eva faisait ses adieux au monde avec une si douce résignation, qu'il était impossible de s'imaginer qu'elle allait mourir. Elle ne souffrait point, elle n'éprouvait qu'une faiblesse calme et sans secousse, qui augmentait insensiblement. Elle était si affectueuse, si confiante, si heureuse, qu'on ne pouvait résister à l'influence consolatrice de l'innocence et de la paix qu'elle répandait autour d'elle. Saint-Clare sentait un calme étrange s'emparer de lui. Ce n'était ni l'espérance, ni la résignation ; ce calme était basé sur l'état présent d'Eva, et empêchait de songer à l'avenir. Il ressemblait à la mélancolie qu'on éprouve en automne à l'aspect des bois, lorsque les feuilles se teignent d'une rougeur maladive, et que les dernières fleurs naissent au bord des ruisseaux. Nous

jouissons d'autant plus du spectacle de la nature, que nous savons qu'il va bientôt changer.

Tom était l'ami qui connaissait le mieux les rêveries et les pressentiments d'Eva. Elle lui révélait ce qu'elle n'aurait pas osé dire à son père. Elle lui communiquait les mystérieux avertissements qui frappent une âme au moment où les cordes de la vie commencent à se détendre. Au lieu de coucher dans sa chambre, Tom passait la nuit sous la galerie, prêt à se lever au moindre appel,

—Père Tom, lui dit miss Ophélie, quelle lubie vous a pris de coucher à la belle étoile comme un chien ? Je supposais que vous aviez des habitudes régulières.

—Oui, dit Tom d'un ton mystérieux ; mais à présent...

—Eh bien ?

—Ne parlez pas si haut, M. Saint-Clare pourrait nous entendre. Vous savez qu'il faut que quelqu'un veille pour attendre l'époux.

—Que voulez-vous dire ?

—Vous vous rappelez les paroles de l'écriture : " Sur le minuit, on entend un grand cri : Voici l'époux qui vient ! " C'est là ce que j'attends toutes les nuits, miss Phélie, il ne faut pas que je m'éloigne.

—Père Tom, qui vous donne de telles idées ?

—Miss Eva me l'a dit ; le Seigneur lui envoie un message. Il faut que je sois là, miss Phélie, car lorsque cette sainte fille entrera dans le royaume des cieux on ouvrira la porte toute grande, et nous jetterons tous un coup d'œil dans le céleste séjour.

—Père Tom, Miss Eva vous a-t-elle dit ce soir qu'elle était plus mal qu'à l'ordinaire ?

—Non ; elle m'a dit ce matin qu'elle touchait au terme : le son de la trompette résonne à son oreille.

Cette conversation avait lieu entre dix et onze heures du soir. Après avoir fait sa ronde et fermé la grande porte, miss Ophélie retrouva Tom étendu sous la galerie. Elle n'était pas impressionnable, mais elle fut frappée de la gravité du vieux noir.

Cependant Eva avait montré dans la journée plus de gaieté que d'habitude ; elle avait passé en revue ses bijoux et désigné les amis auxquels elle voulait les laisser. Elle parlait distinctement, et elle était d'une vivacité qu'on n'avait pas remarquée en elle depuis plusieurs semaines. Son père lui avait rendu visite, et la trouvant mieux que jamais, il avait dit à miss Ophélie :

—Cousine, nous arriverons peut-être à la sauver.....

Mais l'époux vint à minuit, heure étrange et mystérieuse, où se déchire le voile qui sépare le présent incertain de l'éternel avenir. On entendit d'abord dans la chambre funèbre un bruit de pas précipités. C'étaient ceux de miss Ophélie, qui avait voulu veiller sa jeune malade, et dont l'œil expérimenté venait de reconnaître les symptômes d'une crise. La porte de la maison s'ouvrit et Tom fut debout immédiatement.

—Allez chercher le docteur, Tom ; ne perdez pas un moment !...dit miss Ophélie. Puis elle alla frapper à la porte de Saint-Clare.

—Mon cousin, je vous prie de venir !

Ces mots tombèrent sur le cœur du père comme les pelletées de terre sur un cercueil. Il se leva aussitôt et courut à Eva, qui dormait encore. Que vit-il qui lui glaça tous les sens?... Vous ne sauriez le dire, vous qui avez remarqué la même expression sur le visage d'une personne bien-aimée ?

Vous ne sauriez définir cet aspect indicible, qui vous annonce avec certitude que vous allez la perdre. Toutefois, la figure d'Eva n'avait rien d'effrayant. Elle était empreinte d'une élévation presque sublime, indice d'une transformation spirituelle, aurore de l'immortalité. Saint-Clare et sa cousine contemplèrent l'enfant dans un si profond silence, que le mouvement de la pendule leur semblait trop bruyant. Au bout de quelques instants, Tom revint avec le docteur, qui jeta un coup d'œil sur la mourante, et ne fit d'abord aucune observation.

—Depuis quand est-elle dans cet état ? demanda-t-il à miss Ophélie.

—Un peu après minuit, répondit miss Ophélie.

Réveillée par l'arrivée du docteur, Marie sortit à la hâte de la chambre voisine en criant :—Augustin ! ma cousine ! qu'y a-t-il ?

—Silence ! elle se meurt, dit Saint-Clare.

Mammy entendit ces paroles, et courut réveiller les domestiques. Toute la maison fut bientôt en rumeur ; on vit des lumières, on entendit des pas ; des groupes inquiets se formèrent sous la galerie et regardèrent à travers la porte vitrée. Saint-Clare était étranger à ce qui se passait autour de lui, il ne voyait que sa fille.

—Si seulement elle se réveillait pour nous parler encore une fois ! dit-il ; et se penchant vers elle, il murmura :—Eva ! ma chère Eva !

Les grands yeux bleus de l'enfant s'ouvrirent, un sourire effleura son visage, et elle essaya de se lever.

—Me reconnaissez-vous ?

—Mon père, dit l'enfant ; et par un dernier effort, elle lui passa les bras autour du cou, mais ils retombèrent. Au moment où Saint-Clare releva la tête, il vit un spasme d'agonie passer sur les traits de sa fille. Elle respirait péniblement et agitait ses petites mains.

—Oh ! mon Dieu, c'est affreux ! s'écria-t-il ; et sans savoir ce qu'il faisait, il étreignit convulsivement la main de Tom. Tom la serra, et leva les yeux au ciel pour réclamer l'assistance qu'il avait coutume d'implorer.

—Priez pour que cette épreuve s'abrège ! dit Saint-Clare : elle me déchire le cœur.

—C'est fini, mon cher maître répondit Tom ; regardez-la.

L'enfant gisait haletante sur son lit ; ses grands yeux étaient fixes ; ses douleurs terrestres avaient cessé ; sa figure avait un éclat si mytérieux et si imposant, que les larmes se tarissaient à son aspect.

—Eva ! dit doucement Saint-Clare.

Elle n'entendait pas.

—Eva, dites-nous ce que vous voyez.

Un sourire radieux illumina son visage ; elle murmura :—Oh ! la paix... la joie... l'amour !... puis elle poussa un soupir, et passa de la mort à la vie éternelle.

Adieu, chère enfant. Les portes du ciel se sont fermées sur toi ; nous ne te reverrons plus ! Malheur à ceux qui ont assisté à ton entrée dans un monde meilleur, et qui en reportant leurs regards ici-bas, ne retrouveront plus qu'un jour terne et froid, dans cette vie terrestre que tu as quittée pour jamais !



CHAPITRE XXVII.

REGRETS.

Les statuettes et les tableaux de la chambre d'Eva étaient recouverts de toile blanche ; on n'y entendait que des murmures et des pas surtifs, et la lumière n'y pénétrait qu'à travers des volets. Le lit était entouré de draperies blanches. La jeune fille y reposait, revêtue de la simple robe blanche qu'elle avait coutume de porter pendant sa vie. Les reflets roses des rideaux coloraient d'une teinte chaude son visage glacé. Sa tête était inclinée comme si elle eût dormi ; mais l'air d'extase et de calme répandu sur tous ses traits prouvait que ce n'était pas un sommeil passager, mais qu'elle goûtait le repos long et sacré que Dieu accorde à ses élus.

—Il n'y a pas eu de mort comme la tienné, chère Eva ! elle n'a ni ombre, ni ténèbres ; tu t'es éteinte comme l'étoile du matin devant l'aurore ; tu as triomphé sans avoir combattu !

Telles étaient les pensées de Saint-Clare, qui, les bras croisés, contemplait cette dépouille inaninée. Avait-il toutefois des pensées ? Depuis l'heure où il avait entendu dire : " elle est morte ! " il était comme enveloppé d'un épais brouillard. On lui avait adressé des questions auxquelles il avait machinalement répondu. On lui avait demandé à quelle heure aurait lieu le convoi, et où il voulait qu'elle fut inhumée. Il avait répliqué d'un ton d'impatience que cela lui était indifférent.

Adolphe et Rosa avaient rangé la chambre ; malgré leur légèreté, ils avaient de la sensibilité ; et tandis que miss Ophélie présidait aux mesures générales de propreté, ils prirent soin de donner à la chambre mortuaire un cachet de douce poésie, et de lui enlever le caractère sinistre qu'on remarque trop souvent dans les cérémonies funèbres de la Nouvelle-Angleterre. On mit dans les vases des fleurs fraîches et odorantes ; celui qui ornait la table du milieu reçut une seule rose mousseuse d'une éclatante blancheur. Les deux mulâtres, avec cette justesse de coup d'œil qui distingue leur race, drapèrent les plis des rideaux. Tandis que Saint-Clare méditait, la petite Rosa se glissa doucement dans la chambre, tenant à la main une corbeille de fleurs. Elle recula à l'aspect de son maître ; mais voyant qu'il ne l'observait pas, elle s'approcha du lit. Saint-Clare la vit comme dans un rêve, semer des fleurs autour de la morte et lui mettre entre les mains un jasmin du Cap.

La porte s'ouvrit, et Topsy parut portant quelque chose sous son tablier. Rosa fit un geste brusque pour l'éloigner ; mais la négresse n'en tint pas compte.

—Sortez, lui dit Rosa d'un ton décidé, vous n'avez pas affaire ici !

—Laissez-moi ! j'ai apporté une si jolie fleur ! c'est une rose thé ; laissez-moi la mettre là.

—Sortez, répéta Rosa.

—Qu'elle reste ! dit Saint-Clare en frappant du pied.

Rosa battit en retraite. Topsy déposa son offrande ; puis, tout-à-coup, elle se jeta sur le parquet au pied du lit en poussant des gémissements. Miss Ophélie s'élança dans la chambre, et tâcha vainement d'imposer silence à la négresse.

—Ah ! miss Eva ! je voudrais être morte aussi !

A ce cri sauvage et perçant, le sang monta au visage blême de Saint-Clare, et de ses yeux s'échappèrent les premières larmes qu'il eût versées depuis la mort d'Évangéline.

—Levez-vous, enfant, dit miss Ophélie avec douceur; ne pleurez pas ainsi; miss Eva est au ciel.

—Mais je ne puis la voir, dit Topsy; je ne la reverrai jamais! Et ses sanglots redoublèrent.

Il y eut un moment de silence.

—Elle disait qu'elle m'aimait, reprit Topsy. Oh! mon Dieu! il ne me reste plus personne.

—Hélas! c'est vrai, dit Saint-Clare; tâchez pourtant, cousine, de consoler cette pauvre fille.

—Je voudrais n'être jamais née! s'écria Topsy. Je ne vois pas pourquoi je suis venue au monde.

Miss Ophélie la releva doucement, mais avec fermeté, et l'emmena dans sa chambre.

—Ne vous désespérez pas, lui dit-elle, je puis vous aimer; quoique je ne ressemble pas à cette chère enfant, elle m'a communiqué un peu de ses qualités. Je vous aime, et j'essayerai de vous aider à devenir une bonne fille chrétienne.

Les paroles de miss Ophélie avaient moins d'éloquence que sa voix et moins encore que les larmes d'attendrissement qui tombaient sur ses joues. Dès ce moment elle acquit sur l'esprit de la négresse une influence qui ne se démentit jamais.

—O mon Eva, pensa Saint-Clare, que de bien tu as fait pendant ton court séjour en ce monde! Et moi, comment rendrai-je compte de mes longues années?

Des chuchotements et des bruits de pas se firent entendre de nouveau dans la chambre. Les habitants de la maison vinrent les uns après les autres regarder la morte. Le cercueil arriva, puis le corbillard. Des voitures s'arrêtèrent à la porte, et l'on fit assoir des étrangers qui se présentèrent. Les pleureurs survinrent, vêtus de crêpes noirs; on lut des prières et des passages de l'Écriture; et pendant ce temps Saint-Clare vécut, marcha, se remua comme un homme qui avait versé toutes ses larmes. Il ne voyait que la tête blonde qui reposait dans le cercueil. Lorsqu'elle fut couverte du linceul et que la bière fut refermée, on descendit au jardin, au fond duquel était creusée la tombe, près du siège de gazon où Eva s'était si souvent assise à côté de Tom. Saint-Clare, les yeux hagards, se tenait près de la fosse. Il y vit descendre le cercueil; il entendit vaguement ces mots solennels: "Je suis la résurrection et la vie; celui qui croit en moi, quand même il serait mort, vivra toujours." Quand les fossoyeurs rejetèrent la terre dans la fosse, le père désolé ne put se figurer que c'était Eva qu'on dérobaît à ses regards.

Non! ce n'était pas Eva, c'était le germe périssable de la forme immortelle et pure sous laquelle elle devait paraître au dernier jour!

Les assistants se retirèrent; Marie fit fermer les jalousies de sa chambre, et s'étendit sur son lit, en proie à une insurmontable douleur, et réclamant à tout moment les soins de tous ses domestiques. Elle ne leur laissa pas le temps de pleurer. A quoi bon? cette affliction était la sienne, et elle était pleinement convaincue que personne au monde ne pouvait l'éprouver au même degré.

—Saint-Clare n'a pas versé une larme, dit-elle; il ne sympathisait pas avec sa fille; on ne peut concevoir sa dureté de cœur; il sait pourtant ce qu'elle a souffert!

Tant de gens s'en rapportent à leurs yeux et à leurs oreilles, que la plupart

des serviteurs s'imaginèrent que leur maîtresse était vraiment la plus malheureuse du logis. Pour les confirmer dans leur opinion, Marie eut des attaques de nerfs, envoya chercher le docteur, et déclara qu'elle était mourante. Il y eut force allées et venues ; on apporta des bouteilles d'eau chaude, on fit chanter de la flanelle, et ce remue-ménage fit diversion.

Tom se sentait attiré vers son maître. Il le suivit dans ses promenades, et quand il le vit assis, calme et pâle, dans la chambre d'Eva, fixant des yeux secs sur la petite bible de sa fille, il pensa qu'il y avait plus de douleur véritable dans cette morne attitude que dans les lamentations de Marie. Au bout de quelques jours, la famille Saint-Clare retourna à la Nouvelle-Orléans. Augustin ne pouvait rester en place ; il avait besoin de changer le cours de ses idées, de remplir le vide de son cœur. Il se jeta à corps perdu au milieu du tumulte de la grande ville. Les gens qui le rencontraient dans la rue ou au café n'apprenaient la perte qu'il avait faite que par le crêpe attaché à son chapeau. Il souriait, causait, lisait le journal, se mêlait à des discussions politiques ou s'occupait d'affaires. Qui pouvait deviner que cette gaieté factice cachait les tortures d'un cœur sombre et glacé comme un sépulchre ?

Saint-Clare est bien singulier dit Marie à miss Ophélie ; je croyais que s'il aimait quelque chose au monde, c'était notre chère petite Eva ; mis il a eu peu de peine à l'oublier. Je ne puis même obtenir de lui qu'il en parle. Je l'aurais cru plus sensible.

— Les eaux calmes sont souvent les plus profondes, dit miss Ophélie d'un ton sentencieux.

— C'est un proverbe insignifiant. Quand les gens ont du sentiment, ils le font voir ; ils ne peuvent s'en empêcher ; mais c'est très-malheureux d'avoir du sentiment. Que n'ai-je le caractère de Saint-Clare ! le sentiment me tue !

— Mais, madame, dit Mammy, M. Saint-Clare devient mince comme une latte. On assure qu'il ne mange plus. Je ne crois pas qu'il ait oublié miss Eva ; qui pourrait l'oublier, cette chère et bonne petite ?

— En tout cas, reprit Marie, il n'a pas de considération pour moi ; il ne m'a pas adressé une parole de sympathie, et pourtant il doit savoir qu'une mère a des afflictions inconnues au reste du monde.

— Le cœur apprécie sa propre amertume, dit miss Ophélie.

— C'est ce que j'ai toujours pensé. Personne ne peut deviner ce que j'éprouve ; Eva seule en avait conscience ; mais elle n'est plus !

Marie se remit à gémir ; c'était un de ces êtres malheureusement constitués, qui n'attachent de prix aux choses qu'après les avoir perdues. Elle cherchait des défauts à tout ce qu'elle possédait ; mais ce qu'elle n'avait plus devenait d'une valeur incalculable.

Pendant ces entretiens, une autre conversation avait lieu dans le cabinet de Saint-Clare. Tom, qui suivait toujours son maître avec inquiétude, l'y avait vu entrer quelques heures auparavant ; et après l'avoir vainement attendu, il avait pris la résolution de troubler sa solitude. Saint-Clare reposait sur un canapé, les yeux fixés sur la Bible d'Eva. En les levant il aperçut le nègre, qui s'avancait avec hésitation. Il fut frappé de l'expression de tendresse et de douleur de cette honnête figure. Il mit sa main sur celle de Tom, et y appuya son front.

— O Tom, mon ami, le monde est aussi vide qu'une coquille d'œuf !

— Je le sais, maître, je le sais ; mais pourquoi ne levez-vous pas les yeux vers le séjour qu'habite miss Eva ?

— Ah ! Tom ! je les lève, mais je n'y vois rien ; je voudrais le pouvoir.

Tom poussa un profond soupir.

—Il semble donné aux enfants et aux pauvres gens comme vous de voir ce que nous ne pouvons voir, dit Saint-Clare. Comment cela se fait-il ?

Tom murmura : “ Tu t’es caché aux hommes sages et prudents, et tu t’es révélé aux enfants. ”

—Tom je ne crois pas ; je ne saurais croire. J’ai contracté l’habitude du doute. Je voudrais croire à cette Bible, et je ne le puis.

—Mon cher maître, priez le Seigneur, et il fera cesser votre incrédulité.

—Sait-on rien de rien ? dit Saint-Clare dans une sorte de soliloque ; cette foi pure, cet amour ardent, n’étaient-ils qu’une des phases variables des sentiments humains qui reposent sur des chimères, et qui s’en vont avec le souffle de la vie ? N’y a-t-il plus d’Eva ? N’y a-t-il point de ciel, point de Sauveur ?

—Il en existe un, mon cher maître, je le sais, j’en suis sûr, s’écria Tom en tombant à genoux ; mon cher maître, croyez-le !

—Comment savez-vous qu’il y a un Sauveur, Tom ? Vous ne l’avez jamais vu ?

—Je le sens en mon cœur, maître ; je le sens maintenant. Quand j’ai été séparé de ma femme et de mes enfants, j’ai failli succomber ; il me semblait qu’il ne me restait plus rien ; alors le bon Dieu m’a soutenu et m’a dit : “ Ne crains rien, Tom ! ” Et il a rappelé la lumière et la joie dans l’âme du pauvre homme. Je suis heureux ; j’aime tout le monde ; je me soumetts à la volonté du Seigneur ; je vais où il veut me mener. Je sais que cela ne vient pas de moi, être chétif et disposé à me plaindre ; cela vient du Seigneur, et je sais qu’il daignera agir pour notre salut, mon cher maître.

Tom parlait d’une voix entrecoupée. Saint-Clare lui serra la main, et appuya sa tête sur l’épaule du noir.

—Tom, vous m’aimez ? dit-il.

—Je donnerais ma vie pour vous voir chrétien.

—Pauvre insensé ! je ne suis pas digne de l’affection d’un cœur comme le vôtre.

—Je ne suis pas le seul à vous aimer ; Notre-Seigneur vous aime aussi.

—Comment le savez-vous ?

—Je le sens au fond de mon âme. O maître ! l’amour du Christ ne se comprend pas.

—C’est singulier ! dit Saint-Clare, que l’histoire d’un homme qui a vécu et qui est mort il y a dix-huit cents ans, puisse encore émouvoir les masses. Mais ce n’était pas un homme, ajouta-t-il brusquement, jamais homme n’a eu une autorité si grande et si durable. Oh ! que ne puis-je croire ce que ma mère m’a enseigné, et prier comme dans mon enfance !

—Vous plairait-il, mon maître, de me faire la lecture ? J’en suis privé depuis que miss Eva n’est plus.

Saint-Clare ouvrit le livre au chapitre XI de Saint Jean, qui contient le récit de la résurrection de Lazare. Il lut à haute voix, s’interrompant seulement pour maîtriser les émotious qu’éveillaient en lui le pathétique de cette histoire. Tom l’écouta, les mains jointes, avec une expression de confiance et d’adoration.

—Tom, dit Saint-Clare, tout cela est vrai pour vous ?

—Il me semble que je le vois, répondit l’esclave.

—Je voudrais avoir vos yeux.

—Je prie Dieu de vous les donner.

—Mais, Tom, vous savez que j’ai beaucoup plus d’instruction que vous. Que diriez-vous si je vous avouais que je ne crois pas un mot de ce récit ?

—Ah ! maître ! dit Tom en joignant les mains avec un geste suppliant.

—Votre foi en serait-elle ébranlée ?

—En aucune façon.

—Pourtant je suis plus éclairé que vous.

—N'avez-vous pas lu que Dieu se cache aux hommes sages et se révèle aux enfants ? Mais sans doute vous ne parlez pas sérieusement, dit Tom avec anxiété.

—Non. Je ne suis pas complètement incrédule ; je pense qu'il y a des raisons pour croire, et cependant je ne crois pas.

—Si mon cher maître priait !

—Comment savez-vous que je ne prie pas ?

—Serait-il vrai ?

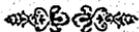
—Je le voudrais ; mais, quand je suis seul, il me semble que mes paroles ne peuvent s'adresser à personne. Allons, Tom, vous qui priez, montrez-moi comment on s'y prend.

Le cœur de Tom était plein ; ses émotions débordèrent en prières comme les eaux longtemps retenues par une digue. On sentait que, dans l'isolement même le plus absolu, il était sûr d'avoir un auditeur. Saint-Clare se laissa emporter par le courant de cette foi sincère, presque aux portes de ce ciel que le noir se représentait avec tant d'ardeur. Il lui semblait qu'il se rapprochait d'Eva.

—Merci, mon garçon, dit Saint-Clare quand Tom se releva, j'aime à vous entendre ; mais laissez-moi seul. Une autre fois nous nous expliquerons plus amplement.

Tom se retira en silence.

(La suite au prochain numéro.)



CHARADE.



A la ville plus d'un tendron
De mon premier va faire emplette
Pour le déjeuner de minette ;
D'un tissu de mon second,
Au village la fillette
Bâtit son humble cornette ;
Et mon tout est bien souvent
Mis en œuvre par le vent,
Ou bien l'eau tourne sa machine ;
Mais c'est assez, lecteur, devine.

365



LES RÊVES D'AMOUR.



“ J'étais un soir assis près d'elle,
 “ Et nous causions tout bas de nos amours ;
 “ Je lui jurais d'être fidèle :
 “ De n'aimer qu'elle et de l'aimer toujours.
 “ Rêves brillants qui berçâtes mon âme
 “ En ce moment d'un si doux avenir,
 “ Rêves, doit-elle un jour être ma femme ?
 “ Rêves, le temps doit-il vous accomplir ? ”



“ Je m'éloignai plein de tristesse,
 “ Quand dans les cieux blanchit l'aube du jour,
 “ Emportant pour toute richesse,
 “ Son seul portrait : gage sacré d'amour.
 “ Depuis, mon cœur ne connut d'autre flamme :
 “ D'un souffle impur j'eus craint de le ternir.
 “ Rêves, doit-elle un jour être ma femme ?
 “ Rêves, le temps doit-il vous accomplir ? ”

.....



Deux ans après, dans son village,
 Revint un soir le pauvre voyageur ;
 Il apprit que, fille volage,
 Sa fiancée avait donné son cœur ;
 Sans murmurer, sans maudire l'infâme,
 Il dit tout bas, mais avec un soupir :
 “ Jamais, jamais tu ne seras ma femme :
 “ Rêves, le temps n'a pu vous accomplir ! ”



Plus tard, du vallon solitaire,
 Le pâtre ouït la cloche du hameau :
 “ C'est quelque mort qu'on porte en terre,
 “ La paix de Dieu, dit-il, soit au tombeau ! ”
 Puis apprenant un jour quelle était l'âme,
 Que l'Eternel venait de nous ravir,
 Il ajouta : “ Rêves d'amour de femme,
 “ Ainsi le temps doit tous vous accomplir ! ”

MALVINA D'...

Québec 12 mai 1853.



L'ORGUEIL DU VILLAGE. (*)

Dans le cours d'une excursion à travers l'un des c. mlés du Canada, je m'étais enfoncé dans un de ces chemins creux qui conduisent au fond des parties les plus reculées d'un pays, et arrêté une après-midi dans un village dont la situation était magnifiquement champêtre et retirée. On respirait au milieu de ses habitants un air de simplicité qu'on ne trouve pas dans les villages qui bordent les grandes routes. Je me déterminai à y passer la nuit ; et, après avoir primitivement dîné, je me pris à rôder au dehors pour jouir de la perspective du voisinage. Ma promenade, comme cela arrive ordinairement aux voyageurs, me conduisit bientôt à l'église qui s'élevait à une petite distance du village. En vérité c'était un objet de quelque curiosité, car sa vieille tour était entièrement drapée de lierre de telle sorte que seulement çà et là un arc-boutant projeté au dehors, un angle de muraille grisâtre ou un ornement fantastiquement sculpté perçaient à travers la verdoyante couverture. La soirée était délicieuse. La première partie du jour avait été sombre et pluvieuse, mais dans l'après-midi le temps s'était éclairci, et malgré les tristes nuages encore pendus sur la tête, il y avait une large étendue de ciel doré dans l'ouest, de laquelle le soleil couchant rayonnait à travers les feuilles perlées de goutelettes d'eau, et éclairait toute la nature d'un mélancolique sourire. C'était comme la dernière heure d'un bon chrétien souriant sur les péchés et les afflictions du monde, et dormant, dans la sérénité de son déclin, l'assurance qu'il s'élèvera de nouveau vers la gloire.

Je m'étais assis sur une tombe à demi enfoncée dans la terre, et je rêvais comme on est capable de le faire à cette heure propre à la réflexion, aux scènes passées et aux amis de mon enfance,—à ceux qui étaient éloignés et à ceux qui étaient morts ; et je me complaisais dans ces mélancoliques visions qui ont en elles quelque chose de plus doux que le plaisir même.

De temps en temps le son d'une cloche de la tour voisine frappait mon oreille ; ses tons étaient à l'unisson de la scène et, au lieu d'être discordants, s'harmoniaient avec mes pensées. Au bout de quelque temps seulement je me rappelai que ce devait être le glas mortuaire de quelque nouveau vassal de la tombe.

Bientôt je vis un funèbre cortège en mouvement au milieu du village verdoyant. Il tournait lentement le long d'un sentier encaissé entre deux haies, se perdait et réapparaissait à travers les éclaircies des buissons, jusqu'à ce qu'il eût dépassé la place où j'étais assis. Le poêle était tenu par quatre vierges vêtues de blanc et une autre, âgée de dix-sept ans, environ, marchait devant en portant une guirlande de fleurs blanches, signe que la défunte était une jeune fille qui n'avait pas encore allumé le flambeau de l'hyménée. Les parents accompagnaient le cercueil : c'était un vénérable couple de la meilleure classe parmi les *habitans*. Le père semblait comprimer ses émotions ; mais son œil fixe, son sourcil contracté et son visage profondément sillonné, montraient la lutte qui se livrait dans son cœur. Sa femme était pendue à son bras, jetant de hauts cris avec tous les éclats convulsifs d'un chagrin maternel.

* Quoique cette légende nous ait été adressée comme originale, nous croyons pouvoir assurer qu'elle est purement et simplement la traduction d'une nouvelle anglaise. Le désir d'encourager le goût littéraire en Canada seul nous invite à la publier ; mais nous engageons en même temps le traducteur à ne plus s'approprier les compositions d'autrui, tout en regrettant de ne pas avoir sous la main le texte de cette plaintive élégie, pour donner à nos lecteurs le nom de l'auteur véritable.

Je suivis le convoi dans l'église. La bière fut placée dans l'aile centrale et la guirlande de fleurs blanches, avec une paire de gants blancs, fut pendue au-dessus du siège que la défunte avait occupé.

Tout le monde connaît le pathos, subjuguant l'âme, d'un service funèbre, car qui est assez fortuné pour n'avoir jamais suivi un objet aimé jusqu'à la tombe? Mais lorsqu'on remplit ce devoir pour les restes de l'innocence et de la beauté, ainsi enlevées à la fleur de l'existence—est-il quelque chose de plus émouvant? A cette simple mais solennelle consignation du corps à la fosse :—“Terre à terre—cendre à cendre—poussière à poussière!” les compagnes de la défunte donnèrent un libre cours à leurs larmes.

Le père semblait encore lutter avec ses impressions et se soulager lui-même par l'assurance, que ceux qui meurent dans le Seigneur sont bénis. Mais la mère ne pensait qu'à son enfant, comme une fleur des champs coupée et fanée au milieu de sa suavité; elle était comme Rachel, “pleurant sur ses enfants, et refusant les consolations.”

De retour à l'auberge j'appris toute l'histoire de la défunte. C'était une histoire naïve et telle qu'on en a souvent raconté. Elle avait été la beauté et l'orgueil du village. Son père, autrefois un opulent fermier, avait été réduit à une condition pauvre. Elle était fille unique, et avait toujours été élevée à la campagne, dans la simplicité de la vie rurale. Elle avait été la pupille du pasteur du village, l'agneau favori de son petit troupeau. L'excellent homme veillait avec un soin paternel sur son éducation qui était limitée et convenable à la sphère dans laquelle elle devait se mouvoir, car il ne cherchait qu'à en faire un ornement à sa position dans la vie, et non à l'élever au-dessus d'elle. La tendresse et la douceur de ses parents ainsi que l'exemption de toute occupation grossière, avaient nourri en elle une grâce naturelle, et une délicatesse de caractère qui s'accordaient avec la fragile beauté de ses formes. Elle apparaissait comme une tendre plante de jardin fleurissant accidentellement, au milieu des sauvages végétaux originaires des champs.

La supériorité de ses charmes était appréciée, et connue de ses compagnes, mais sans envie; car elle était surpassée par la modeste bienveillance et la cordiale bonté de ses manières.

On aurait vraiment pu dire d'elle :—

“C'est la plus belle jeune fille d'obscure naissance, qui ait jamais mis le pied sur la vaste terre. Elle ne fait rien et ne pense rien, mais elle aspire à quelque chose de plus grand qu'elle, trop noble qu'elle est pour cette place.”

Le village était l'un de ces endroits retirés, qui conservent encore quelques vestiges des anciennes coutumes des Anglo-Canadiens. Il avait ses fêtes champêtres, ses passe-temps des jours saints, et il gardait quelques faibles pratiques des rites autrefois populaires du *Mai*. Cet usage avait été mis en vogue par le pasteur alors au village, qui était amateur des vieilles coutumes, et un de ces simples chrétiens qui pensent que leur mission est accomplie en répandant la joie sur la terre et la bienveillance parmi le genre humain. Sous ses auspices, le *Maypole* s'élevait d'années en années au centre du village vert, et le jour de mai il était orné de guirlandes et de banderolles, et une reine ou dame de *Mai* était désignée, comme aux premiers temps, pour présider aux jeux et distribuer les prix et les récompenses. La situation pittoresque du village et la bizarrerie de ses fêtes rustiques, avaient souvent attiré l'attention des voyageurs accidentels. Parmi ceux-ci, un jour de Mai, se trouvait un jeune officier dont le régiment avait récemment pris garnison dans le voisinage. Il fut enchanté du goût naturel qui régnait dans ce respectable village, et surtout de la grâce naissante de la reine de Mai. C'était la favorite du village qui était couronnée de fleurs,

rougissant et souriant avec toute la charmante confusion de la timidité qu'éprouve une jeune fille dans un plaisir innocent. La naïveté des mœurs agrestes de la vierge, le mit à même de faire rapidement sa connaissance, il s'insinua peu à peu dans son estime. Il lui fit sa cour de cette manière imprudente à l'aide de laquelle les jeunes officiers sont trop enclins à se moquer de la simplicité rustique.—Rien dans ces avances ne pouvait effrayer ou alarmer.—Pour elle, elle aimait presque sans conscience. Elle ne s'inquiétait ni de cette passion croissante qui absorbait en elle chaque pensée, chaque sensation, ni des conséquences qui pourraient en résulter. Elle ne jetait vraiment pas ses yeux sur l'avenir. Lorsqu'il était présent, ses regards et ses paroles occupaient toute son attention ; lorsqu'il était absent, elle ne pensait qu'à ce qui s'était passé à leur récente entrevue. Elle aimait à errer avec lui à travers les sentiers bordés de haies verdoyantes, et les scènes romantiques du voisinage. Il lui apprenait à voir de nouvelles beautés dans la nature ; il lui parlait le langage poli et cultivé de la vie, et soufflait dans son oreille les charmes du roman et de la poésie. . . .

Peut-être ne pouvait-il y avoir entre deux sexes différents, une passion plus pure que celle de cette innocente jeune fille pour l'officier. La noble tournure de son jeune admirateur, et la splendeur de son uniforme militaire avaient pu d'abord charmer ses yeux ; mais ce n'était point cela qui avait captivé son cœur. Son attachement avait quelque chose en soi qui tenait de l'idolâtrie. Elle le considérait comme un être d'un ordre supérieur. Elle sentait dans sa société l'enthousiasme d'un esprit naturellement délicat et poétique, et qui maintenant, pour la première fois, s'éveillait à une vraie perception de ce qui est beau, de ce qui est grand. Aux viles distinctions du rang et de la fortune, elle n'y songait pas ; c'était la différence de l'intelligence, du genre, des manières, en comparaison de la rustique société à laquelle elle avait été accoutumée, qui élevait ce jeune officier dans son opinion. Elle l'écoutait avec l'oreille charmée et le regard voilé du plaisir muet, et ses joues seules décelaient son enthousiasme ; ou, si elle hasardait un regard circonspect de timide admiration, elle l'abaissait bientôt ; soupirant et rougissant de son infériorité relative.

Que devait-il faire ? Les éternels obstacles qui entravent sans cesse ces imprudents attachements se dressaient. Son rang dans la société, les préjugés d'une parenté titrée, sa dépendance sous un père orgueilleux et inflexible—tout l'empêchait de songer au mariage. Mais lorsqu'il reportait ses regards sur cette pudique créature si tendre, si confiante, il y avait une pureté dans ses manières, une exemption de reproche dans sa vie, une suppliante modestie dans ses regards qui excluaient toute pensée honteuse. En vain s'efforçait-il de s'appuyer sur mille lâches exemples des hommes du monde, et de glacer la flamme des sentiments généreux, au moyen de cette froide et dérisoire légèreté avec laquelle il avait entendu parler de la vertu des femmes ; toutes les fois qu'il venait en sa présence, elle était encore entourée de ce charme mystérieux de la pureté virginale, dans la sphère de laquelle une pensée coupable ne peut vivre.

L'arrivée soudaine d'ordres pour le régiment de passer sur l'autre continent, compléta la confusion de son esprit. Il resta pendant quelque temps dans l'état de la plus pénible irrésolution et hésita à lui faire part de cette nouvelle jusqu'à la veille du jour du départ. Alors il la lui apprit dans une promenade du soir.

L'idée d'une séparation ne s'était jamais présentée à elle ; elle rompit d'un seul coup son rêve de félicité ; elle considéra cette séparation comme un mal soudain, insurmontable, et pleura avec la naïve candeur d'un enfant. L'assurance du pouvoir qu'il avait sur elle et la crainte de la perdre pour toujours, tout conspirait pour anéantir ses meilleurs sentiments—il s'aventura à lui insinuer qu'elle pourrait quitter sa maison et être la compagne de sa fortune.

Il était tout à fait novice, en séduction, et sa bassesse le fit rougir et hésiter. Mais si grande était la simplesse d'esprit de sa victime proposée, qu'elle ne comprit pas d'abord son intention et pourquoi elle quitterait son village natal et l'humble toit de ses parents.

Lorsqu'enfin la nature de sa proposition brilla dans son esprit virginal, la flétrissure en fut l'effet. Elle ne pleura point, elle ne se confondit pas en reproches, elle ne dit pas un mot,—mais elle recula, effrayée comme à la vue d'une vipère, en lui jetant un regard d'angoisses qui pénétra jusqu'à son âme ; et, frappant dans ses mains avec désespoir, s'enfuit, comme pour chercher un refuge, à la chaumière de son père.

L'officier se retira confondu, humilié et repentant. On ne sait quel aurait été le résultat du conflit de ses sensations, si ses pensées n'avaient pris un autre cours par le désordre du départ. De nouvelles scènes, de nouveaux plaisirs, de nouveaux compagnons dissipèrent bientôt les reproches de sa conscience, et étouffèrent sa tendresse. Cependant, au milieu du tumulte des camps, des fêtes bruyantes des garnisons, des dispositions des armées et même du fracas des batailles, ses pensées s'échappaient quelque fois jusqu'aux scènes de la tranquillité champêtre et de la simplicité du village canadien,—la blanche chaumière—le sentier le long du ruisseau argenté, et en haut la haie d'aupébine, et la jeune villageoise le parcourant lentement, appuyée à son bras, l'écoutant avec des yeux rayonnant d'une affection dont elle n'avait pas la conscience....

Le choc que la pauvre jeune fille avait reçu dans la destruction de tout son monde idéal, certes, avait été cruel. Les faiblesses et les spasmes avaient d'abord affaibli sa frêle constitution : une mélancolie fixe et stable leur succéda.

Elle avait contemplé de sa fenêtre la marche des troupes à leur départ ; elle avait vu son infidèle amant emporté comme dans un triomphe au milieu du son des tambours et des trompettes et de la pompe des armes. Elle lui lança un dernier regard maladif, au moment où le soleil du matin resplendissait autour de son visage, et que son plumet ondoyait sous le souffle de la brise. Il disparut à sa vue comme une brillante vision et la laissa toute entière dans les ténèbres.

Il serait banal de s'appesantir sur les particularités qui suivirent son histoire : comme tous les romans d'amour, elle fut mélancolique. La pauvre enfant évitait la société et errait seule dans les promenades qu'elle avait le plus fréquentées avec son amant. Elle cherchait, comme le daim blessé, le silence et la solitude pour pleurer ; et nourrissait la douleur aiguë qui empoisonnait son âme. Quelquefois on la voyait à une heure avancée du soir, assise sous le portail de l'église du village, et de temps en temps les jeunes laitières revenant des champs, l'entendaient chanter quelque plaintive romance dans la promenade ornée d'aubépine. Elle devint fervente dans ses dévotions à l'église, et quand les vieilles gens la voyaient s'approcher, déjà si flétrie, et cependant avec cette beauté étlique et cet air de sainteté que la mélancolie répand autour d'une personne, ils s'écartaient sur son passage, comme devant quelque chose de spirituel ; et, lui jetant un regard, ils secouaient la tête en signe d'appréhension.

Elle avait la conviction qu'elle descendait rapidement à la tombe, mais elle la considérait comme un lieu de repos. La corde d'argent qui avait lié son existence était détendue, et il lui semblait que pour elle, il n'y avait plus de plaisir sous le soleil. Si jamais elle avait entretenu dans son sein généreux quelque ressentiment contre son amant, il s'était éteint. Elle ne pouvait avoir de passions mauvaises, et dans un moment de morne tendresse, elle lui écrivit une lettre d'adieu. Elle était composée dans le langage le plus simple, mais touchante par sa simplicité même. Elle lui disait qu'elle allait mourir, et ne lui cachait pas que sa conduite en était la cause. Elle lui dépeignait même les souffrances qu'elle

avait endurées ; mais elle concluait en disant, qu'elle n'aurait pu mourir en paix avant de lui avoir envoyé son pardon et sa bénédiction.—Peu à peu ses forces s'affaiblirent tellement que bientôt il lui fut impossible de quitter la chaumière. Elle ne pouvait que se traîner jusqu'à la fenêtre, où affaissée sur une chaise, son plaisir unique consistait à rester assise tout le jour et à contempler le paysage. Elle n'exhalait aucune plainte et ne faisait part à personne de la maladie qui rongeaît son cœur. Elle ne prononça même jamais le nom de son amant, mais elle reposait sa tête sur le sein de sa mère et pleurait en silence. Ses parents, que le dépérissement de la fleur de leurs espérances tenait suspendus dans une muette anxiété, se flattaient encore qu'elle reprendrait sa fraîcheur, et que le brillant et céleste éclat qui parfois colorait ses joues était la promesse de son retour à la santé.

Un dimanche, dans l'après-midi, elle était ainsi assise au milieu d'eux ; ses mains étaient serrées dans les leurs, la croisée était ouverte et le doux zéphyr qui pénétrait apportait sur ses aîles, les parfums des grappes du chèvre-feuille qu'elle avait tressé autour de la fenêtre.

Son père venait de lui lire un chapitre de la Bible, chapitre qui parlait de la vanité des choses mondaines et des joies du ciel. Il semblait avoir répandu dans son sein, la consolation et la sérénité. Son œil était fixé dans le lointain sur l'église du village ; la cloche avait sonné le service du soir : le dernier villageois s'avavançait lentement sous le portail ; et tout était plongé dans cette tranquillité sainte, particulière à un jour de repos. Ses parents la contemplaient le cœur plein d'émotions ; la maladie et le chagrin qui laissent sur quelques visages de si terribles traces de leur passage, avaient donné au sien une expression séréphique. Une larme tremblait dans son œil d'un bleu d'azur.—Pensait-elle à son infidèle amant,—ou ses pensées erraient-elles vers ce cimetière éloigné dans le sein duquel elle serait bientôt ensevelie ?

Soudain le son d'un sabot de cheval se fit entendre !—Un cavalier arriva au galop jusqu'à la chaumière.—Il mit pied à terre devant la fenêtre.—La pauvre jeune fille poussa une faible exclamation, et tomba à la renverse sur sa chaise. C'était son amant plein de repentir : il se précipita dans la maison ; mais les traits étioles de celle qu'il aimait,—son visage que la mort semblait avoir marqué de son sceau,—si pâle et encore si charmant dans sa désolation,—le frappèrent jusqu'à l'âme ; et, désespéré, il se jeta à ses pieds. Elle était trop faible pour se lever—elle fit un effort pour étendre sa tremblante main—ses lèvres s'agitèrent, comme si elle parlait, mais elle n'articula aucun mot.—Elle abaissa son regard sur lui avec un sourire de tendresse indicible, et ferma les yeux pour toujours.

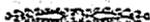
Telles sont les particularités que je recueillis de cette histoire du village. Elles sont médiocres, et n'ont point, je l'avoue, le cachet de la nouveauté pour se recommander. Dans la rage que l'on a aujourd'hui pour les incidents étranges et les récits hauts en assainement, elles pourront paraître triviales et insignifiantes. Mais dans ce moment elles m'intéressèrent fortement, et s'unissant avec la touchante cérémonie dont j'avais été témoin, laissèrent sur mon esprit une plus profonde impression que maintes circonstances d'une nature plus frappante. J'ai depuis passé dans ce lieu, et j'ai visité l'église dans un meilleur but que celui d'une pure curiosité. C'était par une soirée d'hiver, les arbres étaient dépouillés de leur feuillage—le cimetière paraissait nu et lugubre, et le vent gémissait froidement à travers les herbes desséchées. Des cyprès avaient été plantés autour de la tombe de la favorite du village, et un berceau d'osier avait été dressé au-dessus pour conserver intact le gazon. La porte de l'église était ouverte, j'y entrai. La guirlande de fleurs et les gants étaient pendus comme au

jour des funérailles : les fleurs étaient fanées, il est vrai, mais on semblait avoir pris soin que la poussière ne souillât pas leur blancheur. J'ai bien vu des monuments, où l'art a épuisé sa puissance pour éveiller la sympathie du spectateur, mais je n'en ai rencontré aucun qui ait parlé à mon cœur un langage plus touchant que ce simple et délicat memento de la mort de l'innocence.

R. B. de QUÉBEC.



VALLON DE MON ENFANCE.



Après dix ans d'absence,
 Enfin je te revois,
 Vallon de mon enfance
 Regretté tant de fois !
 Là, partout je retrouve
 Quelque doux souvenir :
 C'est du bonheur qu'enfin mon cœur éprouve :
 Salut vallon, où je reviens mourir !



Voici le banc de pierre
 Où bien souvent le soir
 Près de ma bonne mère
 Je suis venu m'asseoir.
 L'herbe est fraîche et nouvelle ;
 Les rosiers vont fleurir ;
 Mais, ô ma mère, en vain je vous appelle :
 Salut vallon, où je reviens mourir !



Non loin de la chapelle
 Voici le vieux noyer.....
 Mais pourquoi parler d'elle ?
 Mieux il vaut l'oublier.
 Là mon âme joyeuse
 Réva doux avenir ;
 Mais puisqu'aux bras d'un autre elle est heureuse,
 Salut vallon où je reviens mourir !

GEORGES de B...

(Montréal, Juillet 1853.)



ORIGINE DU JOURNALISME. (*)

"Yes, love is indeed a light from heaven."
BYRON.

I.

Par une fraîche et balsamique matinée du mois de mai 1612, les bourgeois de Paris que leurs affaires appellent hors de la porte de Nesle pouvaient voir, appuyé contre un arbre, un de ces redoutables écoliers dont l'aspect seul suffisait à leur donner la chair de poule; car, à cette époque encore, les serviteurs de l'Université, vivant sans discipline, souvent sans moyen d'existence et éparpillés sur la rive gauche de la Seine, jouissaient de prérogatives illimitées. Ils étaient la terreur du guet, l'effroi des maris, le désespoir des mères, la panique des hôteliers, et l'autorité royale elle-même n'avait aucun pouvoir sur eux. "Dieu te gard" des escoliers," était devenu un dicton populaire.

Rien cependant, sinon peut-être le préjugé du costume, ne pouvait inspirer de craintes dans l'extérieur du jeune homme que nous avons mis en scène. Son noble visage, où rayonnait une malicieuse intelligence, était encadré d'un collier de barbe brune; ses vêtements, contrairement aux habitudes de ses compains, étaient d'une élégante propreté. Il portait toque de velours vert, pourpoint violet recouvert d'un léger manteau à basques échancrées, braies et chausses de soie et bottines de cuir. Une de ses mains jouait avec la garde d'une petite épée pendue à son côté. Il avait les regards tournés vers la porte de Nesle.

—Par saint Cosmes! grommelait-il, m'est avis que la jouvencelle ne viendra pas.

Puis l'on entendait le froissement d'un pied sur le gazon naissant.

Le soleil montait à l'horizon. Des torrents de lumière pompaient les gouttelettes diamantées appendues aux brins d'herbes du *Pré aux Clercs* et se baignaient mollement dans les ondes limpides de la Seine. L'impatience de l'écolier touchait à son comble; il allait se retirer, quand une jeune fille déboucha tout à coup d'une poterne située dans le mur d'enceinte. Cette jeune fille était attifée, suivant la mode d'alors, d'un corset à manches évasées auquel s'adaptait une jupe de laine retenue à la taille par une cordelière de même tissu. Ses petites mains blanches s'échappaient d'un flot de dentelles bouffant autour du poignet. Un chaperon en soie rose-tendre ornait sa tête.

Vraiment, il eut été difficile de ne pas adorer cette charmante créature dont les traits fins et délicats, la figure enfantine et le galbe exquis évoquaient à l'esprit les plus poétiques créations de Raphaël.

Aussi l'irritation du sire écolier se dissipa-t-elle sur le champ pour faire place à un sentiment d'intime satisfaction qui éclairait sa physionomie, lorsque la nouvelle venue s'approcha de lui.

—Bien sûr, vous êtes marri contre moi, messire Théophraste, dit-elle en tendant son front virginal au baiser de l'étudiant, mais, je vous en prie, ne m'en veuillez pas, car ma mère a voulu ouïr messe à notre église paroissiale de Sainte-Geneviève et il m'a fallu l'accompagner. O Sainte-Vierge, pardonnez-moi; j'ai commis grand péché, car, durant tout l'office, je songeais moins à lire mon missel qu'au doux ami qui m'attendait.

—Vrai Dieu, répondit l'écolier en souriant, j'imagine, ma mie, que ce péché est tout au plus véniel.

—Fi! le mauvais chrétien qui ne peut ouvrir la bouche sans blasphémer le saint nom de Notre-Seigneur.

—Si je suis un mécéant, vous serez dévotieuse pour nous deux, chère Marthe, dit Théophraste en l'embrassant de nouveau.

—Laissez-moi! laissez-moi! fit-elle, cherchant à se débarrasser des bras qui enserraient sa taille svelte et élancée.

(*) Cédant à la demande de plusieurs amis, nous éditons cette nouvelle publiée originairement dans le *Courrier des Etats-Unis* et reproduite après par plusieurs journaux américains.

— Quoi ! Marthe ! ne m'aimez-vous plus ?

— Vous le mériteriez bien, messire, répondit-elle d'un air mutin. Or ça, savez-vous bien que votre conduite, monsieur le docteur, est à grand scandale pour ceux qui vous ont en affection et estime. Depuis tantôt trois ans que vous devriez professer la docte science et étudier aux cours des révérends pères Cordeliers, vous avez eu accoutumé de mener méchante et oiseuse vie d'étudiant, courant taverne et lieux mal famés, vous enivrant à la place Maubert et vous battant au risque de vous faire occire.

En prononçant cette phrase, la tendre bachelette baissa les yeux, et une larme furtive perla au coin de sa paupière.

Théophraste la contemplait avec un air d'attendrissement passionné qui disait assez qu'il comprenait la justesse de ces reproches dictés par l'amour, et qu'il était prêt à promettre de s'amender.

— Marthe, répliqua-t-il en la pressant contre sa poitrine, Marthe, ma reine, fleur de mon âme, je vous jure.....

— Non, non, mon damoiseau, l'interrompit-elle, non, ne jurez pas. Fausser son serment condamne aux peines éternelles, et je craindrais trop que vous ne pussiez tenir le vôtre.

Sans doute le jeune homme sentit tout ce qu'il y avait de délicat dans cette défense, car sa voix fut d'une douceur indicible alors qu'il prononça ces mots :

— Oh ! que vous êtes bonne, Marthe !

— Oui, oui, trop bonne pour un mauvais *capête* comme vous.

Et de sa mignonne main elle lui appliquait un léger soufflet.

— Mais, poursuivit-elle, offrez-moi donc votre bras, chevalier peu courtois. Promenons-nous : n'avons-nous pas choses sérieuses à deviser ?

Malgré cet avertissement, il fit moins question d'affaires graves dans leur causerie que d'amoureux babil. Nous n'essaierons pas de vous rendre ce langage mimique de deux cœurs qui marchent à l'unisson : ce sont des conversations muettes, éloquentes, que la nature seule sait traduire, de ces longues confidences résumées dans un soupir, de ces félicités extatiques qu'un simple monosyllabe fait éclore, mais qui se flétrissent et perdent leur saveur parfumée sous l'empreinte de la plume.

Longtemps, bien longtemps, nos amants errèrent sur la pelouse diaprée de fleurs du Pré-aux-Clercs : les heures suient si vite quand l'on est heureux ! Enfin Marthe rompit le charme.

— Sainte patronne ! il se fait tard, dit-elle, en remarquant que le jour commençait à pencher ses ombres. Je vais retourner au logis. Ma bonne mère, dame Jeanne, pourrait prendre inquiétude de si longue absence.

— Déjà ?

— Hélas ! il le faut, mon ami.

— Ne serez-vous jamais inienne, Marthe ?

— C'est mon souhait le plus cher. Mais vous savez : mon père est riche, syndic des drapiers, et il n'accordera pas sa main à un clerc dont l'escarcelle est aussi vide que l'était celle de son Job. Que ne travaillez-vous, mon maître : que ne gagnez-vous moult sous d'or et réputation en l'art de la médecine, si vous désirez m'avoir pour votre épouse !

— De l'argent ! de l'argent ! dit l'écolier. Eh ! pensez-vous, ma mie, que si j'ai liesse et joie de votre amour, c'est à cause des richesses que vous posséderez. La fortune constitue-t-elle le bonheur ?

— Je ne sais, répondit timidement la jeune fille ; mais j'ai ouï dire à mes parents que, sans écus, le plus beau galant ne valait pas un pois chiche.

Cette naïveté amena un sourire sur les lèvres du pauvre écolier.

— Et si je devenais célèbre, si j'acquerrais copieuse fortune ?

Marthe secoua sa blonde tête d'un air de doute. Son amant ne la regardait plus. Il était absorbé par une profonde préoccupation.

— Adieu ! lui dit d'un ton mélancolique l'aimable enfant.

— Au revoir ! gente demoiselle, répondit Théophraste sans sortir de sa rêverie.

Au moment où Marthe se retournait pour lui envoyer encore un regard d'amour, le capête murmurait avec l'accent d'une conviction vraie :

--Oui, par saint Nicholas ! je serai célèbre, je deviendrai riche.

II.

A partir de ce jour, Théophraste cessa de hanter ses compagnons de plaisir pour se livrer à l'étude. La journée, il assistait aux leçons des professeurs de l'Université, rue de la Bûcherie ; la nuit, il travaillait avec une ardeur infatigable à la science d'Hippocrate. Quelques cures savantes le mirent bientôt en relief ; mais sa bourse n'enflait guère, et il avait besoin de tout le courage qu'on puise dans un amour violent et sincère pour ne pas succomber au désespoir. Marthe le soutenait au milieu de ces rudes épreuves, et lorsque le découragement amoLISSAIT sa résolution, elle savait la relever à l'aide de ce tact infini que la nature a mis dans le cœur des femmes. Deux ans s'étaient écoulés depuis l'entrevue que nous avons esquissée. Un soir, le jeune homme se prit à lire une biographie de Rabelais. Arrivé au passage où l'auteur racontait le motif qui avait poussé son héros à écrire le fameux ouvrage de *Gargantua*, une lueur soudaine resplendit sur le front de Théophraste :

—Sauvé ! s'écria-t-il.

Le lendemain, il recueillait les mille rumeurs de Paris, les rédigeait en un "style plaisant et guilleret," et, le surlendemain, laissait pour prescription une copie de son œuvre à la plupart de ses patients.

C'était le beau temps des petites maîtresses, des migraines et des vapeurs : le remède du docteur parut aussi spirituel qu'efficace. Non seulement on lut ses nouvelles, non seulement on se les arracha, mais on s'ingénia pour être malade afin d'avoir part aux ordonnances quotidiennes de Théophraste. Les dames de la cour le mandèrent à leur ruelle, il fut à la mode, on ne parla que de lui, on ne jura que par lui.

Les grandeurs ne l'éblouirent pas au point de lui faire oublier Marthe : en 1615, le curé de l'église Sainte-Genève bénissait son union avec la fille du syndic des drapiers de Paris, et en 1631, le cardinal de Richelieu octroyait au sieur Théophraste Renaudot, médecin patenté, commissaire général des pauvres du royaume et maître général des bureaux des adresses, le privilège pour l'établissement, l'impression et la publication de la GAZETTE.

Telle fut l'origine et le nom du premier journal qui parut dans le monde.

H. EMILE CHEVALIER.



PROJETS DE RETRAITE DU PRISONNIER.



CHANT DITHYRAMBIQUE.

AIR :—*Chantons le vin et la beauté.* (BERANGER.)

Je vois sur les ailes du temps

S'envoler ma jeunesse :

Malgré moi la tristesse

Vient assombrir mes plus doux chants.

Dans mon délire,

Ma vieille lyre,

Où trouverai-je un sujet qui t'inspire ?

Ce présent, semé de douleurs,

De mon œil fait tomber des pleurs ;

Dans le passé, cherchons des jours meilleurs :

Retournons au village ;

Jadis sous le feuillage,

J'y fus heureux aux jours de mon jeune âge.

Allons, allons, comme autrefois,
 Quand le soleil se lève,
 Nous bercer d'un doux rêve,
 Sur la lisière du vieux bois !
 Chante, fauvette,
 Ta chansonnette !
 Qu'au loin l'écho du vallon la répète !
 Mais quoi ! je n'ai pour horizon
 Que les murs noirs d'une prison !
 Oh ! rendez-moi les fleurs et le gazon !
 Retournons au village ;
 Jadis sous le feuillage,
 J'y fus heureux aux jours de mon jeune âge.

Oh ! oui je veux suivre en rêvant
 Le ruisseau qui murmure ;
 Je veux, sur la verdure,
 M'étendre encor nonchalemment.
 Dans ma jeunesse,
 Folle d'ivresse,
 Là, chaque soir, j'attendais ma maîtresse !
 Jours de bonheur et de plaisir
 Qui ne devez plus revenir,
 Je trouve au moins votre cher souvenir !
 Retournons au village ;
 Jadis sous le feuillage
 J'y fus heureux aux jours de mon jeune âge.

Enfin partons ; je veux revoir,
 Sous de vertes charnelles,
 Danser les jeunes filles,
 Au cœur joyeux et plein d'espoir !
 Voilà Julie,
 Fraîche et jolie ;
 Avec un autre, hélas ! elle m'oublie !
 Mais à mon aspect quel transport ;
 La chère enfant me croyait mort :
 Pauvres absents, nous avons toujours tort !
 Retournons au village ;
 Jadis sous le feuillage,
 J'y fus heureux aux jours de mon jeune âge.

Géôliers, recevez mes adieux !
 Je m'en vais solitaire
 Vers l'obscur coin de terre
 Où dorment mes pauvres aïeux !
 O Renommée,
 Vaine fumée,
 Que j'ai peut-être autrefois trop aimée,
 Je t'abandonne, et pour toujours !
 Au bonheur je lègue mes jours :
 Vive à jamais nos premières amours !
 Retournons au village ;
 Soyons, sous le feuillage,
 Encore heureux comme aux jours du jeune âge !

LA DETTE DU SANG.

I.

En 1793, dans les premiers jours du mois de Novembre, un homme, revêtu d'un habillement grossier, afin de passer partout inaperçu—comme le vulgaire—se dirigeait vers Paris, chargé d'une importante mission, qui devait lui coûter la vie, si elle était découverte. Déjà, il avait parcouru plusieurs villes, jouant son rôle avec tant de bonheur et d'adresse, que pas un regard scrutateur et soupçonneux ne s'était arrêté sur lui. Cet homme était le marquis de L***.

A mesure qu'il approchait de la capitale, de noires pressentiments venaient obséder son âme et le remplir de craintes. Ce n'était pas la mort qu'il redoutait ; depuis longtemps il avait appris à la mépriser ; mais ceux qui l'envoyaient comptaient sur le succès de son entreprise et il avait donné sa parole d'honneur qu'à tel jour fixé il serait rendu auprès d'eux.

Le marquis de L*** était un homme d'environ trente-cinq ans, plein de force et de vigueur, à l'âge de dix-neuf ans il avait combattu avec distinction en Amérique sous le commandement du général Rochambeau et avait mérité un rapide avancement. Il était doué d'une puissante énergie de caractère et d'une générosité de cœur à toute épreuve. Sa grandeur d'âme se peignait dans le feu de son regard et dans la noblesse de ses traits. De retour dans sa patrie en 1791, il épousa une jeune femme belle et vertueuse, auprès de laquelle il passa à peine une année. Il fallait, assurément, de puissants motifs pour déterminer le marquis à quitter une compagne qui faisait le charme de sa vie et qu'il aimait avec passion ; mais le sang de la vieille Chevalerie coulait dans ses veines, et fidèle à la tradition de sa famille : Dieu et le Roi avant tout, il avait voulu prendre une part active aux combats que les royalistes de l'Ouest osèrent livrer aux troupes républicaines.

Après la prise de Saumur, les Vendéens, qui n'avaient pas encore de généralissime, voulurent en choisir un, avant de quitter la ville. Les chefs se réunirent donc en conseil ; ils avaient une haute opinion du talent militaire du marquis de L*** et ils le chérissaient d'autant plus qu'il avait été l'ami et le confident de la Rouarie, qui, le premier, avait conçu le dessein et formé le plan d'une contre-révolution. Ce fut donc sur lui que se portèrent leurs vœux ; mais il résista à leurs pressantes sollicitations... " Mes amis, leur dit-il, " Vendéen par le cœur, je ne le suis pas de naissance : il ne m'appartient " pas de me mettre à la tête d'une entreprise dont vous êtes les auteurs, et dont " l'honneur doit revenir tout entier à votre pays. Laissez-moi combattre dans " vos rangs, et au besoin, vous aider de mes conseils ; c'est tout ce que j'ambitionne."

On se rendit avec peine à ces paroles modestes autant que désintéressées et, le vœu unanime élu général en chef le voiturier Cathelineau. Le conseil délibéra ensuite sur le plan de campagne ; il fut résolu qu'on attaquerait Angers et Nantes et qu'on tenterait de soulever la Bretagne. Mais une grande difficulté embarrassait les chefs. Les provisions et les ressources que l'armée avait trouvées à Saumur ne pouvaient durer longtemps. On ne voulait pas mettre à contribution le pays qu'on allait traverser. Donnissan proposa de créer un fonds de plusieurs millions en effets payables à la paix. La difficulté était de convertir les bons en espèces ou en valeurs commerciales. Le marquis de L*** prétendit qu'il ne serait pas impossible de faire l'échange à Paris et dans d'autres villes de la France. " Notre pays, dit-il, renferme encore

“ des gens dévoués à notre cause, et j'ai la certitude qu'on ne fera pas inutilement appel à leur générosité. Que l'un de nous parte ; la mission est périlleuse, mais elle n'en est que plus digne d'un grand courage.”

—Marquis, s'écrièrent tous les chefs, vous seul êtes capable de rendre ce service à l'armée. Vous connaissez les anciennes familles du pays ; vous en êtes connu, et, puisque vous n'avez pas voulu nous commander, que ce soit là votre tribut à la cause que nous défendons. Après quelques instants de résistance, le marquis se rendit aux nouvelles instances des chefs ; il fut donc résolu qu'il partirait dès le lendemain ; et l'époque de son retour fut fixée au 19 mars ; il fut décidé en même temps, qu'au bout de deux jours l'armée se mettrait en campagne et se porterait sur Angers.

Dès le matin, le marquis de L*** partait déguisé en paysan et monté sur un robuste cheval.

—Dieu vous soit en aide ! dit le jeune Henri de Larochejacquelin, et prenez bien garde aux Bleus !

—Au quinze mars, répondit le marquis.

II.

Pendant que le marquis de L*** poursuivait sa route, son épouse qui ne recevait plus de ses nouvelles, était dans la plus vive inquiétude.

La marquise avait à peine vingt-trois ans ; c'était une de ces créatures chez lesquelles la beauté n'est que l'emblème de rares qualités et dont les traits réfléchissent la vertu ainsi qu'un ruisseau limpide réfléchit les fleurs qui s'épanouissent sur ses bords. Continuellement en proie aux plus cruelles angoisses, cette frêle existence eut succombé à sa douleur, si elle n'eut trouvé dans la prière une force surnaturelle et si l'amour qu'elle épanchait sur son enfant n'eut allégé son cœur du poids de tendresse qui l'oppressait. Elle recevait aussi, par la visite fréquente de quelques amis, un léger soulagement à ses peines.

Parmi les personnes qu'elle voyait avec le plus de plaisir, Georges Duval intendant et ami de M. le marquis, et M. l'abbé de Montjoux, étaient les plus assidus. Ils venaient régulièrement passer tous les jours quelques heures avec elle.

Georges Duval était de l'âge et de la taille du marquis : on voyait, à ses manières polies et distinguées qu'il avait reçu une éducation aussi parfaite que celle qu'on donnait aux enfants des plus nobles familles. Le marquis, à qui il avait été recommandé lui portait un intérêt tout particulier et lui avait donné, avec une entière confiance, l'administration de ses affaires. Georges Duval s'en acquittait avec un soin et une probité rares. Ce qui rendait ce personnage remarquable, c'est qu'au travers des éminentes qualités dont il était doué, il paraissait rongé intérieurement d'une peine cruelle ; sa physionomie portait l'empreinte du malheur, et les soucis avaient, avant l'âge, tracé sur son front, des rides profondes. Une sorte de mystère l'entourait ; on ignorait la cause de ses chagrins. Tout ce qu'on savait de lui, c'est qu'il avait perdu sa femme depuis quelques années et qu'il avait une charmante petite fille nommée Jenny que sa belle-sœur s'était chargée d'élever.

Quant à l'abbé de Montjoux, vieillard presque octogénaire, c'était bien l'opposé de Georges Duval ; il était d'une gaieté amusante et d'une égalité d'humeur imperturbable. On était heureux de se trouver dans la compagnie de ce saint vieillard, et, quoiqu'il lui arrivât souvent de mêler à ses discours divertissants, quelques sentences sérieuses, quelques graves

leçons, il le faisait avec tant de délicatesse que, loin de s'en offenser, on l'en aimait davantage.

Un soir, il y avait plus d'une demi-heure que le petit cercle était réuni autour du foyer ; Georges Duval, selon son habitude, gardait le silence et le vieux prêtre faisait seul les frais de la conversation. C'est à peine si la marquise lui répondait, de loin en loin quelques monosyllabes, elle était tout entière à ses pensées et paraissait encore plus préoccupée qu'à l'ordinaire. Le vieillard, qui n'aimait guère à parler dans le désert, essaya de la tirer de cette sorte de méditation.

—Madame, lui dit-il, vous n'êtes pas à Paris, dans ce moment ; vous voyagez en Bretagne, je crois ; mais est-ce pour exciter l'ardeur des royalistes, est-ce pour vous mettre à la tête des troupes, comme une autre Jeanne d'Arc, ou plutôt pour attirer M. le marquis loin du péril et pour ravir à l'armée un de ses plus vaillants, et plus habiles capitaines ? Allons, madame, patience et courage !

—Avouez, M. l'Abbé, répondit la marquise, que c'est pour moi, une bien cruelle position que de ne point recevoir de nouvelles de mon mari et de le savoir continuellement exposé aux plus grands dangers. Ce n'est pas ma faute à moi, si je n'ai pas la patience et la force que vous voudriez me donner. Mes malheurs sont d'ailleurs si grands ! il y a si longtemps que je souffre !

—Si longtemps ! reprit le prêtre, jusqu'ici je vous avais crue bien jeune ! mais à vous entendre, vous devez être, pour le moins, aussi âgée que moi ?

—Je vois, monsieur, que vous ne croyez pas plus à mes malheurs qu'à ma vieillesse ; mais permettez-moi de vous raconter ma vie ; vous verrez ensuite, si la longueur du temps doit toujours se mesurer sur le nombre des années et s'il est impossible qu'on soit las de vivre, même quand on a à peine vécu vingt ans !

« J'avais six ans lorsque je perdis ma mère : quoique jeune, je sentis vivement le coup qui me frappait. Cette séparation fut, pour moi, si cruelle et si inattendue que je n'y pouvais croire. Je remplissais la maison de mes cris : j'appelais ma mère de tous côtés comme si on avait pu me la rendre. C'est ainsi que commencèrent pour moi, dès la plus tendre enfance, des jours de tristesse. Cependant, j'aurais pu encore, entourée de l'amour de mon frère Alphonse et de l'affliction de mon père, goûter, sinon la joie de ceux qui n'ont pas de peine, du moins, cette sorte de bonheur mélancolique, cette suave consolation de ceux qu'un même malheur afflige et qui peuvent pleurer ensemble ; mais je n'avais fait qu'effleurer des lèvres, la coupe amère que le sort m'avait destinée. Cette affliction n'était que le prélude de celles qui m'attendaient. Mon père, depuis cette fatale époque, voulut se fixer à la campagne, et, pour ne pas se séparer de ses enfants, il résolut de nous faire élever sous ses yeux. Il chargea de mon éducation une vieille gouvernante très instruite et mit un précepteur auprès de mon frère. Afin d'exciter son amour pour l'étude, il se chargea de faire élever avec lui le fils de notre vieux fermier François. . . . Mon père présidait ordinairement à nos récréations. Un jour d'hiver, mon frère et son jeune compagnon, s'amusaient à patiner sur un étang. C'était à qui ferait les évolutions les plus rapides et les plus gracieuses ; mon père et moi, nous étions juges de l'adresse des deux combattants ; et nous les excitions de nos paroles et de nos éloges, lorsque tout à coup, la glace se brisa sous leurs pieds et tous deux s'enfoncent sous les eaux.

« Mon père s'élança au milieu du bassin et disparaît sous les glaçons, il reparait bientôt, traînant par les cheveux un des malheureux enfans. Ce n'était pas Alphonse ! Sans se donner la peine de voir celui des deux qu'il avait

sauvé, il plongea de nouveau. Cette fois, les moments s'écoulèrent plus longs. J'étais dans une horrible anxiété : mon cœur battait avec violence dans ma poitrine ; je tremblais de tous mes membres. Enfin, je vis une main sortir et se cramponner à la glace ; un des domestique de la maison qui était accouru à mes cris, la saisit et retira mon père et son malheureux Alphonse qu'il tenait de la main gauche. On les porta tous trois au château. Un médecin fut mandé. Après quelques heures, mon père et le fils du fermier reprirent l'usage de leurs sens, mais, mon frère Alphonse, qui était resté plus longtemps au fond des eaux et qui avait une complexion très délicate, succomba.

— Ce fut un coup de foudre pour mon pauvre père. Le délire s'empara de lui ; comme il ne prenait aucune nourriture, ses forces s'affaiblirent peu à peu, et, enfin, il mourut de douleur."

Ici, la voix de la marquise fut entrecoupée par ses sanglots : elle s'arrêta, pour donner un libre cours à ses larmes.

— Madame, lui dit le prêtre, après de tels malheurs, il ne resterait plus que le désespoir, s'il n'y avait un Dieu et une autre vie. Il est impossible de trouver un contrepois à d'aussi grandes peines ; mais, regardez la croix. Jésus-Christ y proclame bienheureux ceux qui souffrent. Il vous rendra votre époux pour vous aider à supporter vos peines.

Pendant cet entretien, Georges Duval était resté immobile dans son fauteuil ; de grosses larmes coulaient de ses yeux. Lorsqu'il se leva pour se retirer, ses genoux chancelaient, le vieillard fut obligé de le soutenir et de le conduire.

III.

Il était dix heures, quand la marquise rentra dans sa chambre. Profondément émue du récit qu'elle venait de faire et des paroles de consolation que lui avait adressées le vieux prêtre, elle se prosterna au pied d'un crucifix.

Tout était calme dans l'hôtel ; les domestiques avaient terminé leur service et on n'entendait pas le plus léger bruit. La prière de Gabrielle se prolongeait depuis longtemps, lorsque tout à coup, quelqu'un ouvrit brusquement la porte ; elle se retourna en poussant un cri.... C'était le marquis !

Sa surprise et sa joie furent si grandes qu'elle ne pouvait en croire ses yeux. Quand elle fut un peu revenue de son étonnement, sa première question fut de demander à son mari s'il venait enfin pour ne plus repartir.

— J'espère, lui dit-elle, que tu ne retourneras plus en Vendée.

— Ma chère amie, lui dit le marquis, je ne viens pas de la Vendée ; il y a longtemps que j'ai quitté l'armée des royalistes pour accomplir une importante mission dont elle m'a chargé. Tandis que tu te lamentais sur mon sort et que tu me poursuivais de ton imagination au travers des armées, je voyageais paisiblement loin des balles et de la mitraille. C'est à Paris que je dois terminer mes affaires ; mais si mon devoir m'appelle ailleurs, si je suis encore obligé de te quitter, il faudra bien t'y résigner, ma bonne Gabrielle, et ne pas trop t'affliger ; au lieu de te confondre en lamentations, tu suivras l'exemple des châtelaines du vieux temps en excitant le courage et l'ardeur guerrière de ton chevalier.

Docteur ACHILLE NICOLAS.

(La fin au prochain Numéro.)

BIBLIOGRAPHIE CANADIENNE.



HISTOIRE DU CANADA,

DEPUIS SA DÉCOUVERTE JUSQU'À NOS JOURS.

PAR

M. F. X. GARNEAU.

Je ne fais point de doute qu'il ne m'advienne de parler des choses qui sont mieux traitées chez les maîtres du mestier et plus véritablement. C'est icy purement l'essai de mes facultés naturelles et nullement des acquises : et qui me surprendra d'ignorance, il ne fera rien contre moy ; car à peine répondrois je à aultruy de mes discours, qui ne m'en reponds à moy n'y n'en suis satisfait.

MONTAIGNE.—*Livre II.—Chapitre x.*

Si l'on ne doit accepter qu'avec une extrême réserve les jugments de la critique, lesquels ne sont souvent que l'expression d'une conception individuelle, influencée par des idées préconçues ; si la critique elle-même est aussi sujette à l'erreur que l'objet de ses études, on doit néanmoins, je crois, accorder quelque confiance à l'appréciateur, que des circonstances fortuites ont placé en dehors des intérêts privés qui agitent le centre où il opère. De même que l'on comprend plus sainement les positions en les observant à distance qu'en y jouant un rôle, de même l'homme est plus apte à formuler une opinion sur les événements d'un pays lointain que sur ceux du sien propre.

Rejeton de la vieille Gaule, le Canada tient toujours à la mère-patrie par la sève abondante qu'il y a puisée au temps de son éclosion. Mais l'éloignement, les tempêtes de l'atmosphère politique l'en ont tellement séparé à cette heure que, tout en conservant dans sa floraison l'essence du germe primitif de la grande famille, il forme une race distincte, et regarde la France comme une étrangère indifférente à ses préjugés aussi bien qu'à ses luttes intérieures.

Quoiqu'il nous en coûte de revendiquer une autre nationalité au milieu de frères imbus de nos mœurs, nos usages, notre langue, notre religion, c'est à ce titre surtout que nous allons nous permettre un travail sur le plus bel ouvrage publié ici : *l'Histoire du Canada* par M. F. X. Garneau. Sans prévention pour ou contre cet écrivain, nous dirons froidement notre pensée et nous espérons, par une sévère impartialité, obtenir la faveur publique.

L'Histoire du Canada de M. Garneau est une de ces œuvres rares qu'on ne saurait trop estimer, malgré de légers défauts dus à la timidité de l'auteur, qui parfois hésite à se prononcer contre les abus, dans la crainte de froisser quelque fraction de cette société dont il s'est fait le chroniqueur. Divisée en seize Livres, son histoire n'en sera pas moins un monument durable qui toujours fera la gloire des Canadiens et, disons plus, celle de la France elle-même. Nul en effet, autant que M. Garneau, ne s'est occupé de rappeler que l'honneur de la découverte de l'Amérique Septentrionale revient exclusivement à nos compatriotes. Tandis que l'Espagne proclame hautement Christophe Colomb, que le Portugal, Florence, Venise, &c. citent à l'envi leurs intrépides navigateurs, chez nous, le plus grand nombre semblent oublier la part que nous avons prise dans les mouvements maritimes et civilisateurs des XV^e et XVI^e siècles. Les noms des Jacques Cartier, Roberval, Champlain, &c., sont à peine connus. En perdant sa sœur du Canada, la France a-t-elle donc perdu le souvenir des illustrations qui ont donné le jour à cette opulente contrée ! La poussière de la tombe était-elle destinée à recouvrir éternellement la mémoire des fondateurs de notre ancienne colonie transatlantique ? Non ; il devait surgir un homme, savant, laborieux et modeste qui se chargerait d'exhumer du cercueil où elle gisait cette pléiade de génies auxquels un pays moins frivole que le nôtre aurait partout érigé des statues ! Cet homme, ce savant laborieux, ce fut M. Garneau ! Plein d'un noble désintéressement, insoucieux des difficultés que présentait l'entreprise qu'il projetait, fort de cette force que donne une carrière vouée à l'instruction de l'humanité, il ne s'est point effrayé de l'immensité de la tâche ; mais recueillant ça et là les manuscrits épars, ressautant les dossiers des ministères, des secrétariats, puisant en France, en Angleterre une incroyable quantité de matériaux,

parcourant l'Amérique Septentrionale pour visiter les lieux célèbres, il a, après de longues années, accompli une création littéraire qui restera éternellement dans les archives de la postérité.

Rédigée avec cette libéralité de sentiments qui convient aux natures généreuses, l'histoire de M. Garneau a pour nous le double mérite de poser le Canada, comme puissance sur le grand échiquier de l'univers et de prouver que, si l'heure de la révolution française de 89 eut sonné un demi siècle plus tôt, la consanguinité qui nous unit aux Canadiens serait encore cimentée par les liens d'une politique identique et fraternelle. S'il n'assigne pas un but à ses concitoyens, M. Garneau laisse parfaitement percer la prévision, que longtemps encore ils conserveront leur nationalité morale sinon politique et, pour me servir de ses propres expressions :

" Il (Le peuple Canadien) s'est resserré en lui-même, il a rallié tous ses enfants autour de lui et a toujours craint de perdre un usage, une pensée, un préjugé de ses pères malgré les sarcasmes de ses voisins. Le résultat, c'est que jusqu'à ce jour, il a conservé sa religion, sa langue...." (TOME III, page 400.)

En tête du premier volume de l'*Histoire du Canada*, nous trouvons un *Discours préliminaire* écrit d'un point de vue transcendant. Si le talent de l'auteur pouvait un seul instant être mis en doute, nous recommanderions la lecture de ce simple chapitre, convaincus qu'elle serait suffisante pour ranger M. Garneau parmi les premiers historiens philosophiques de l'époque. Qu'on nous permette quelques citations :

" L'invention de l'imprimerie et la découverte du Nouveau-Monde ébranlèrent, sur sa base vermoulue, cette divinité (l'Alchimie) qui avait couvert le moyen âge de si épaisses ténèbres. Mais Colomb livrant l'Amérique à l'Europe étonnée, et dévoilant tout à coup une si grande portion du domaine de l'inconnu, leur porta peut-être le coup le plus funeste.

" La liberté aussi, quoique perdue dans la barbarie universelle, ne s'était pas tout à fait éteinte dans quelques montagnes isolées ; elle contribua puissamment au mouvement des esprits. En effet, l'on peut dire que c'est elle qui l'inspira d'abord, et qui le soutint ensuite avec une force toujours croissante.

" Depuis ce moment, la grande figure du peuple apparaît dans l'histoire moderne. Jusque-là, elle semble un fond noir sur lequel se dessinent les ombres gigantesques et barbares de ses maîtres, qui le couvrent presque entier. On ne voit agir que des chefs absolus qui viennent à nous armés d'un diplôme divin ; le reste des hommes, plèbe passive, masse inerte et souffrante, semble n'exister que pour obéir. Aussi les historiens courtisans s'occupent-ils fort peu d'eux pendant une longue suite de siècles. Mais à mesure qu'ils rentrent dans leurs droits, l'histoire change, quoique lentement ; elle se modifie, quoique l'influence des préjugés conserve encore les allures du passé à son burin. Ce n'est que de nos jours que les annales des nations ont réfléchi tous leurs traits avec fidélité ; et que chaque partie du vaste tableau a repris les proportions qui lui appartiennent. A-t-il perdu de son intérêt, de sa beauté ? Non. Nous voyons maintenant penser et agir les peuples ; nous voyons leurs besoins et leurs souffrances ; leurs désirs et leurs joies ; ces masses, mers immenses, lorsqu'elles réunissent leurs voix, agitent leurs millions de pensées, marquent leur amour ou leur haine, produisent un effet autrement durable et puissant que la tyrannie même si grandiose et si magnifique de l'Asie. Mais il fallait la révolution batave, la révolution de l'Angleterre, des États-Unis d'Amérique, et surtout celle de la France, pour rétablir solidement le lion populaire sur son piédestal.

" Cette époque célèbre dans la science de l'histoire en Europe, est celle où paraissent les premiers des historiens américains de quelque réputation. On ne doit donc pas s'étonner si l'Amérique, habitée par une seule classe d'hommes, le peuple, dans le sens que l'entendent les vieilles races privilégiées de l'ancien monde, la *canaille*, comme disait Napoléon, adopte dans son entier le principe de l'école historique moderne qui prend la nation pour source et pour but de tout pouvoir.

" Les deux premiers hommes qui aient commencé à miner le piédestal des idoles mythiques, de ces fantômes qui défendaient le sanctuaire inaccessible de l'inviolabilité et de l'autorité absolue contre les attaques sacrilèges du grand nombre, sont un Italien et un Suisse, nés par conséquent dans les deux pays alors les plus libres de l'Europe. Laurent Valla donna le signal au XVe siècle. Clarendon, natif de Glaris, marcha sur ses traces. " La Suisse est un pays de raisonneurs, dit Michelet. Malgré cette gigantesque poésie des Alpes, le vent des glaciers est prosaïque ; il souffle le doute."

" L'histoire des origines de Rome exerça leur esprit de critique. Erasme, Scaliger et d'autres savans hollandais vinrent après eux. Le Français, Louis de Beaufort, acheva l'œuvre de destruction ; il fut le véritable réformateur ; mais s'il démolit, il n'édifia point. Le terrain était déblayé, le célèbre Napolitain Vico parut et donna (1725) son vaste système de la métaphysique de l'histoire, dans lequel existent déjà en germe du moins, tous les travaux de la science moderne. Les Allemands saisirent sa pensée et l'adoptèrent ; Niebuhr est le plus illustre de ses disciples.

" Cependant la voix de tous ces profonds penseurs fut peu à peu entendue des peuples, qui proclamèrent, comme nous venons de le dire, l'un après l'autre, le dogme de la liberté. De cette école de doute, de raisonnement et de progrès intellectuels, sortirent Bacon, la découverte du Nouveau-Monde, la métaphysique de Descartes, l'immortel ouvrage de l'esprit des lois, Guizot, et enfin Sismondi, dont chaque ligne est un plaidoyer éloquent en faveur du pauvre peuple tant foulé par cette féodalité d'acier jadis si puissante, mais dont il ne reste plus que quelques troncs décrépits et chancelans, comme ces arbres frappés de mort par le fer et par le feu qu'on rencontre dans un champ nouvellement défriché.

" Il est une remarque à faire ici, qui semble toujours nouvelle tant elle est vraie. Il est consolant pour le christianisme, malgré les énormes abus qu'on en a faits, de pouvoir dire que les progrès de la civilisation, depuis trois ou quatre siècles, sont dus en partie à l'esprit de ce livre fameux et sublime, la Bible, objet continuél des méditations des scolastiques et des savans qui nous apparaissent au début de cette époque mémorable à travers les dernières ombres du moyen âge. La direction qu'ils ont donnée à l'esprit humain, n'a pas cessé depuis de se faire sentir; ils ont continué l'œuvre de la généralisation du Christ, et leurs paroles, qui s'adressaient à la multitude, ne faisaient que se conformer au système du maître. Le Régénérateur-Dieu est né au sein du peuple, n'a prêché que le peuple, et a choisi, par une préférence trop marquée pour ne pas être significative, les disciples de ses doctrines dans les derniers rangs de ces Hébreux infortunés, gémissants dans l'esclavage des Romains, qui devaient renverser aussi bientôt après leur antique Jérusalem. Ce fait, plus que tout autre, explique les tendances humaines du christianisme et l'empreinte indélébile qu'il a laissée sur la civilisation moderne." (Page x, xi, xii, xiii).

On le voit, la plume de M. Garneau est douée d'une puissante éloquence, et ses accents trouveront un écho dans tous les cœurs magnanimes. Cependant son livre offre des antithèses remarquables qu'on ne saurait passer sous silence. Je signalerai par exemple celles-ci qui m'ont le plus frappé :

" Le Canada, quoique fondé, pour ainsi dire sous les auspices de la religion, est une des colonies qui ont le plus faiblement ressenti cette influence pour des raisons qu'on aura lieu d'apprécier plus d'une fois dans la suite. C'est pourquoi aussi, il y a peu de pays qui, avec une population aussi faible, ait déjà passé par tant de guerres, tant d'orages et tant de révolutions" . . . (DISCOURS PRÉLIMINAIRE, Page xv).

" . . . Que sont devenus les pays théocratiques? Qu'est devenu le gouvernement fondé par les Jésuites au Paraguay? Que sont aujourd'hui les malheureux Romains sous les bayonnettes mercenaires de l'étranger? L'inquisition étouffe tout." Je félicite, dit un voyageur, à l'aspect de la population de Rome; je crois assister à l'agonie d'une société en décadence. . . . (TOME I, Page 35).

Evidemment, il y a dans ces deux opinions contraste notoire.

" Moins maritime que commerçante, la France ne pensait pas que ce fût un avantage pour elle d'avoir des possessions lointaines et cette croyance a toujours plus ou moins subsisté dans la masse de la nation, car elle n'a jeté sur aucun point du globe une population assez forte pour assurer sa nationalité." (TOME I, PAGE 15).

Quant à l'assurance de notre nationalité quelque part, nous avons l'Afrique, M. Garneau; mais omettons cette particularité et examinons si votre assertion est bien explicite. Juste, quant au fait, je la crois fautive; quant à la cause. Le Français est attaché au sol, voilà pourquoi il émigre difficilement. Au reste, vous vous chargez de nous l'apprendre dans votre chapitre III, page 69: TOME I.

" Si l'on ne réussit pas, dit l'Escharbot, en parlant de la colonisation, il faut l'attribuer partie à nous-mêmes qui sommes en trop bonne terre pour nous éloigner et nous donner de la peine pour les commodités de la vie."

De vrai, M. Garneau cherche ensuite à contester cette idée dans un paragraphe fort touchant, mais il en arrive à conclure que :

" Si l'on examine attentivement l'histoire des migrations, . . . l'on trouve qu'elles ont toutes eu pour but une nécessité absolue. . . ou une misère tellement ruineuse que l'abandon de son pays pour s'en racheter n'était qu'un léger sacrifice fait à la faim." (Page 70).

Ces imperfections, sensibles par des comparaisons pointilleuses à l'excès, sont sans-doute le fruit d'une différence de jugement; mais au milieu des qualités qui abondent dans l'ouvrage de M. Garneau, il nous est impossible de ne point nous appesantir sur une erreur politique qui se reproduit à chaque pas dans l'histoire du Canada. L'auteur avance que si les protestants français eussent été poussés vers les rives du St-Laurent, la France se fut assurée en ces lieux une colonie inébranlable. Laissons-le parler :

" Richelieu fit une grande faute lorsqu'il consentit à exclure les protestants des colonies, parce que s'il fallait éliminer une des deux religions pour avoir la paix, l'intérêt de la colonisation demandait que cette élimination tombât plutôt sur les catholiques qui émigraient peu ou point du tout que sur les protestants qui ne demandaient qu'à sortir du Royaume." (TOME I, Page 71).

Toute rivalité de cultes mise de côté, nous pensons que M. Garneau s'est trompé, s'il s'imagina que le Canada peuplé de protestants français aurait longtemps affectionné sa nationalité maternelle. C'est à dire la France catholique romaine, alors que ses habitants gravitaient eux, sectaires de la religion réformée, autour d'un cercle formé par des apôtres de Luther et Calvin. L'antagonisme religieux est plus dissolvant que l'antagonisme gouvernemental. Grossi de protestants, le Canada serait rapidement devenu Anglais, puis Américain; et Richelieu était un diplomate trop consommé pour ne pas sentir que la majorité canadienne n'admettant pas les dogmes consacrés en France, cette colonie passerait bientôt au pouvoir de ses coreligionnaires. Si, d'autre part, M. Garneau, dans ce passage ainsi que dans plusieurs autres, entraîné par une louable philanthropie, a eu l'intention d'insinuer — par :

oser l'avouer ouvertement,—que l'Amérique eût immensément gagné à ce flux du refoulement des Huguenots vers l'Amérique Septentrionale, oh ! alors nous partagerons son avis de bon cœur. Mais qu'il répudie la question de nationalité, et voie simplement la civilisation prenant son essor vers le Nouveau Monde.

En ajoutant que *l'Histoire du Canada est un peu longue à lire*, à cause d'une prodigieuse minutie de détails qui fatiguent le lecteur, nous avons indiqué toutes les déficiences sensibles pour un étranger accoutumé aux larges esquisses sur de vastes théâtres. Maintenant nous appellerons l'attention générale sur les points que M. Garneau a traités de main de maître : les récits de la découverte du Canada, la topographie du pays, et les discussions parlementaires.

Le chapitre 1er du Livre Second, de *l'Histoire du Canada* a surtout captivé notre intérêt : ce chapitre s'occupe des mœurs des indigènes. Il est composé avec une lucidité de style, une finesse d'aperçus et une profondeur de déductions extraordinaires. Nous serions heureux de le reproduire en entier, mais la circonscription de notre cadre ne le souffrirait pas. Quelques extraits serviront comme spécimen :

« La différence entre les Sauvages du Canada et ceux de la Floride était à peine sensible. Leurs personnes, leurs mœurs, leurs usages avaient le même caractère et la même physionomie, et si quelque pratique ou quelque nuance les distinguait les uns des autres, ils le devaient plutôt aux nécessités du climat qu'à aucune autre cause. Machine physique plutôt que mentale, le physique était aussi ce qui avait le moins dégénéré chez eux. Ils étaient en général grands et sveltes, indices de l'agilité plutôt que de la force, et ils portaient cet air farouche que donnent l'habitude de la chasse et les périls de la guerre.

« Le teint bronzé par le soleil, la pluie et les vents, ils avaient le visage plus rond qu'oval, les pommettes des joues élevées et saillantes, les yeux noirs ou châtain, petits et enfoncés, brillants dans leurs orbites, le front étroit, le nez plat, les lèvres épaisses, les cheveux gros et longs, le menton sans barbe se l'arrachant soigneusement à mesure qu'elle paraissait, suivant un usage universel en Amérique. Tel était l'homme du Nouveau-Monde. Il avait la vue, l'ouïe, l'odorat et tous les sens d'une sensibilité exquise.

« L'Indien allait l'été presque nu, l'hiver, ceint d'une peau d'élan ou de quelque autre bête sauvage autour des reins, tandis qu'une autre tombait sur ses épaules. Les griffes d'un ours formaient des agrafes dignes d'un chef de guerre à ces manteaux peints de diverses couleurs, et sur lesquels ils représentaient souvent l'histoire de leurs exploits. Des guêtres de peaux repassées, et ornées de broderies en poils de porc-épic, avec des souliers de peau de chevreuil, composaient leurs chaussures. Les femmes, couvertes jusqu'aux genoux, avaient un costume qui différait peu de celui des hommes, excepté qu'elles avaient la tête et les bras nus. Elles portaient des colliers de coquillages, dont elles distribuaient des branches sur le devant de leurs vêtements resplendissants de couleurs brillantes, où le rouge prédominait.

« Mais c'est dans la manière de se parer que se distinguaient les diverses tribus. Ils se peignaient le visage et le corps, dit Raynal, soit pour se reconnaître de loin, soit pour se rendre plus agréables dans l'amour ou plus terribles dans la guerre. A ce vernis, ils joignaient des frictions de graisse de quadrupède ou d'huile de poisson, usage familial et nécessaire pour se garantir de la piqure insupportable des moucheron et des insectes qui couvrent tous les pays en friche. » Ils se couvraient le corps de figures d'animaux, de poissons, de serpents, etc., avec des couleurs très vives et très variées, selon leurs caprices. Ils aimaient beaucoup le vermillon. Les uns se peignaient le nez en bleu, les sourcils, le tour des yeux et les joues en noir, le reste de la figure en rouge ; les autres se traçaient des bandes rouges, noires et bleues d'une oreille à l'autre. Les hommes s'arrangeaient les cheveux diversement, tantôt relevés ou aplatis sur la tête, tantôt pendans par tresses. Ils y ajoutaient des plumes d'oiseaux coloriés, des touffes de poils, le tout distribué de la manière la plus bizarre. Ils portaient des pendans aux narines et aux oreilles, des bracelets de peaux de serpens aux bras, et des coquillages pour décorations.

« Ils n'avaient pour armes offensives que la flèche, espère de javelot hérissé d'une pointe d'os ou de pierre, et un casse-tête, de bois extrêmement dur, ayant un côté tranchant. Leurs armes défensives consistaient en une espèce de cuirasse de bois léger, dont l'usage fut abandonné lors de l'introduction des armes à feu, et quelquefois en un long bouclier de bois de cèdre qui couvrait tout le corps.

« Le mot seul de guerre excitait surtout chez les jeunes Sauvages une espèce de frémissement plein de délices, fruit d'un profond enthousiasme. Le bruit du combat, la vue d'ennemis palpitans dans le sang, les enivraient de joie. L'imagination sans cesse excitée par le récit des exploits de leurs ancêtres, ils brûlaient de se distinguer comme eux dans les combats.

« Les causes de guerre étaient peu nombreuses, mais fréquentes chez les Sauvages. Le droit de chasser ou de passer dans certaines limites, la défense du territoire, la vengeance d'un compatriote, telles étaient ordinairement les causes de ces luttes destructives qui éclataient sans cesse parmi les barbares. Chaque individu étant pour ainsi dire indépendant de son voisin, pouvait à tout moment, soit par amour des combats ou du pillage, soit par haine ou vengeance, compromettre la paix entre deux nations et les entraîner dans une guerre mortelle : c'était là la cause de presque toutes celles qui se fesaient en Amérique, et qui finissaient souvent par la destruction ou l'expulsion de la tribu vaincue. Ainsi, la paix sans cesse compromise, depuis le Mexique jusqu'à la baie d'Hudson, laissait les peuples en état continu d'hostilité.

« L'Indien capable de porter les armes, était guerrier, avait droit d'assister aux assemblées publiques et

Exprimer son avis sur les matières en délibération. La guerre ne se décidait que par la tribu réunie : toutes les raisons étaient pesées avec maturité. Si la guerre était décidée, les anciens s'adressaient aux jeunes gens pour les exciter à combattre. "Les os de nos frères blanchissent à terre, disaient-ils, ils crient contre nous ; il faut les satisfaire. Peignez-vous de couleurs lugubres, saisissez vos armes qui portent la terreur, que nos chants de guerre et nos cris de vengeance réjouissent les ombres des morts, et fussent trembler les ennemis. Allons faire des prisonniers et combattre tant que l'eau coulera dans les rivières, que l'herbe croîtra dans les champs, que le soleil et la lune restent fixés au firmament."

"Alors le chant de guerre était entonné. Nous avons réuni les principales idées qu'on trouvait dans ces allocutions chaleureuses. "Lieux que le soleil inonde de sa lumière, s'écriait le guerrier, et que la nuit blanchit de son pâle flambeau ; lieux où se balance la verdure, où l'onde coule, où le torrent bondit, vous tous pays de la terre appez que nous marchons aux combats."

"Nous sommes des hommes qui allons trouver nos ennemis, femmes timides, qui craignent nos coups. "Oui, comme une femme craintive recule et tressaille à l'aspect du serpent dont la crête se dresse et l'œil étincelle sous la fougère, l'ennemi palissant, au seul bruit de nos pas, fuira saisi de crainte ; plus rapide que la biche, plus lâche qu'elle, il disparaît dans les forêts, tremblant au bruit de la feuille qui tombe, et laisse derrière lui ses vêtements et ses armes. De retour dans son village, la honte et le mépris l'accablent ; ou perdu au milieu des neiges de l'hiver, les bois stériles et dépourvus de feuillage refuseront à sa faim dévorante jusqu'à leur écorce gelée ; il s'assiéra triste et désolé loin de son pays, loin de ses amis, et maudira le jour funeste qui l'aura vu fuir."

"Les masses de son pays seront les nobles trophées de notre valeur. Les chevelures de ses compatriotes orneront nos cabanes ; et les poteaux seront teints de leur sang. Timides prisonniers périront dans les supplices infligés par nos mains, leur cendre fuira comme eux, emportée par le vent sur le bûcher."

"Mais nous partons ! reviendrons-nous ? Faibles enfans, tendres épouses, adieu ! Pour vous et pour vous seul nous aimons la vie. Ne pleurez pas ; le combat nous appelle ; et peut-être, nous reverrons-nous bientôt. Vous, braves amis, vengez-nous, si nous succombons, apaisez le cri de notre sang ; levez la hache de guerre et teignez de celui de nos meurtriers les bois témoins de leurs victoires, afin qu'ils ne puissent dire : c'est là qu'ils sont tombés !"

"Tous les combattans demandaient alors qu'on les menât à l'ennemi, après s'être choisis un chef qu'ils prenaient toujours parmi ceux que distinguaient d'anciens exploits, une taille imposante, ou une voix forte qui pût se faire entendre dans le tumulte des combats. Le chef élu tâchait de se rendre le dieu du bien et le dieu du mal favorables par de longs jeûnes ; il étudiait ses rêves qui étaient pour lui des oracles. Les guerriers répétaient une prière, puis ils commençaient la danse de guerre, l'image la plus énergique et la plus effrayante de ces luttes mortelles. Tout se terminait par un repas solennel, où l'on ne servait que de la chair de chien. Le chef y racontait ses exploits et ceux de ses ancêtres."

"Au signal donné on se mettait en campagne. Tant qu'on n'était pas sorti de son propre territoire, on marchait sans soin, dispersé pour la commodité de la chasse, et on se réunissait le soir pour camper. Mais dès qu'on mettait le pied dans le pays ennemi, on ne se séparait plus, on n'avancait qu'avec les plus grandes précautions ; on n'allumait plus de feu et l'on se parlait par signes. Les Sauvages étudiaient soigneusement le pays qu'ils traversaient, en quoi ils montraient une sagacité inconcevable. Ils devinaient une habitation de très loin par l'odeur de la fumée ; ils découvraient la trace d'un pas sur l'herbe la plus tendre comme sur la substance la plus dure, et lisaient dans cette trace, le sexe et la stature de la personne qui l'avait faite, et le temps qui s'était écoulé depuis. Pour dissimuler sa route, la petite armée marchait sur une seule file un guerrier devant l'autre, en mettant les pieds dans les mêmes pistes, que le dernier recouvrait de feuilles. Si l'on rencontrait une rivière, on cheminait dedans."

"Lorsqu'on arrivait près de l'ennemi sans être découvert, le conseil s'assemblait et formait le plan d'attaque. Au point du jour, et lorsqu'on supposait l'ennemi encore plongé dans le sommeil, on se glissait dans son camp, on faisait une décharge de flèches en poussant de grands cris, puis on tombait sur lui le casse-tête à la main. Le carnage commençait. Tel était le système de guerre des Indiens. Ils ne s'attaquaient que par surprise, tuaient ceux qu'ils ne pouvaient emmener, et leur enlevaient la chevelure. La retraite se faisait avec précipitation, et on tâchait de la dissimuler. Si l'on était pressé de trop près, les prisonniers étaient égorgés, et chacun se dispersait. Dans le cas contraire, ceux-ci étaient gardés avec soin et attachés la nuit à des piquets de manière qu'ils ne pussent remuer sans réveiller leurs vainqueurs. C'est alors que le prisonnier entonnait le chant de mort, et que sa voix mâle et triste résonnait dans la profondeur des forêts. "Je vais mourir, disait-il, mais je ne crains point les tortures que m'infligeront mes ennemis. Je mourrai en guerrier et j'irai rejoindre dans le pays des ombres les chefs qui ont souffert avant moi."

"La bourgade allait au-devant des vainqueurs, qui annonçaient de loin leur arrivée par des cris. On faisait passer les prisonniers entre deux files d'hommes qui les frappaient avec des bâtons. Ceux qui étaient destinés à la mort étaient livrés au chef de guerre, les autres au chef de la tribu. Les premiers attachés à des poteaux, voyaient commencer leur supplice pour se prolonger quelquefois plusieurs jours. C'est là que l'Indien déployait son héroïsme, et qu'il bravait la cruauté de ses bourreaux. Il se faisait une gloire de ses tourmens, vantait ses victoires, comptait les chevelures qu'il avait enlevées, disait comment il avait traité ses prisonniers, et reprochait à ses bourreaux de ne pas savoir torturer. Il poussait quelquefois le sarcasme si loin, que ceux-ci, perdant patience, terminaient ses jours d'un coup de casse-tête."

"Les plus grands tourmens étaient réservés pour les chefs ; les autres étaient simplement brûlés, ou quelquefois gardés pour servir d'esclaves. Les missionnaires français firent tout ce qu'ils purent pour

faire adopter aux Sauvages un système plus humain, et c'est dans cette vue qu'ils introduisirent l'usage de vendre les prisonniers, afin de les arracher à la mort.

"Ceux qui avaient été livrés au chef de la nation, étaient destinés à remplacer les guerriers tués sur le champ de bataille. Ils étaient adoptés par les familles des défunts, qui leur portaient tous les égards et toute la tendresse qu'elles avaient pour ceux dont ils tenaient la place."... (Tome 1, Pages 91, 95, &c).

"Le grand dogme de l'immortalité de l'âme était répandu chez tous les peuples de l'Amérique. La nature de l'homme se refuse à croire que chez lui tout doit périr; et en effet s'il en devait être ainsi, comment aurait-il pu concevoir une immortalité qu'il ne devait jamais partager. L'Indien, l'homme sauvage, trouvait toute naturelle une vie qui ne finissait point et ne pouvait comprendre comment un esprit pouvait mourir. Sa foi était bien contraire en cela à celle du matérialiste civilisé, qui ne peut comprendre, lui, comment il peut toujours exister.

"Mais si les Sauvages croyaient à l'immortalité de l'âme, ils ne pouvaient la concevoir séparée d'un corps; parceque dans leur esprit tout prenait des formes sensibles; c'est pourquoi ils allaient déposer religieusement des vivres sur la tombe d'un parent ou d'un ami chéri; ils croyaient qu'il fallait plusieurs mois pour se rendre dans le pays des âmes vers l'Occident, et que le chemin était semé d'obstacles et de dangers.

"Les funérailles étaient accompagnées de cérémonies touchantes. Ils faisaient entendre des cris et des gémissemens pendant des mois entiers. Ils couvraient le défunt de ses plus beaux habits, lui peignaient le visage et l'exposaient à la porte de sa hutte avec ses armes à ses côtés. Un guerrier de la famille célébrait ses exploits à la chasse et à la guerre. Dans quelques tribus les femmes pleuraient, dansaient et chantaient incessamment. Lorsque le temps de l'enterrement était arrivé, le corps était placé, assis, dans une fosse profonde tapissée de fourrures, une pipe à la bouche, un casse-tête, un dieu pénate et un arc bandé devant lui. On le recouvrait ensuite de manière à ne pas le toucher. Une petite colonne était élevée sur son tombeau, à laquelle on suspendait divers objets en signe de l'estime que l'on avait eue pour le défunt. Quelquefois on y mettait son portrait taillé en bois, avec des signes indicatifs de ses hauts faits. D'autres fois il y avait deux sépultures comme chez les Hurons. La première se faisait immédiatement après la mort. Le cadavre replié sur lui-même et chargé de ses ornemens les plus précieux, était enveloppé avec soin dans de riches pelleteries. On l'enfermait ensuite dans une caisse d'écorce avec de la nourriture et les objets qui avaient servi au défunt, on l'on suspendait ces objets auprès de son tombeau. Le cercueil était alors porté dans un champ consacré à cet usage. Là, au milieu des pleurs et des lamentations des femmes, on déposait le mort sur quatre pieux plantés en terre et hauts de huit à dix pieds, pour y rester jusqu'à la fête des morts, qui avait lieu tout les huit ou dix ans. La seconde sépulture demandait des honneurs publics et solennels au nom de la nation entière. C'était la cérémonie la plus célèbre chez les Indiens.

"Lorsqu'arrivait l'époque de cette fête lugubre on se réunissait pour nommer un chef. Le chef élu faisait inviter les nations voisines ou alliées. Au jour fixé, l'on se rendait avec tous les signes de la plus profonde tristesse en procession au cimetière, où les tombes étaient livrées de nouveau à la lumière du jour et aux regards des vivans. Là, la foule contemplant pendant longtemps dans un morne silence ce spectacle si bien fait pour inspirer les réflexions les plus sérieuses, tandis qu'une femme poussait des cris plaintifs. Ensuite les os des morts, après avoir été dépouillés de leurs chairs, étaient recouverts avec soin de peaux de castor et chargés sur les épaules des assistans, qui regagnaient le village en procession aux accords des voix et des instrumens, pour les déposer dans leurs cabanes, devoirs sacrés qu'ils terminaient par un festin en mémoire des défunts de la famille. Les jours suivans étaient remplis par des fêtes, des danses funèbres et des combats, espèces de tournois où se donnaient des prix.

"Pour assister à cette grande solennité, les Sauvages venient d'une très grande distance, et étaient reçus avec toute l'hospitalité qui les distinguait; on faisait des présens; on en recevait à son tour.

"Vers la fin de la cérémonie lorsque les ossemens étaient portés dans la salle du Grand-Conseil, pour être suspendus aux parois, un chef entonnait le beau chant des funérailles: "Os de mes ancêtres, qui êtes suspendus au-dessus des vivans, apprenez-nous à mourir et à vivre! Vous avez été braves, vous n'avez pas craint de piquer vos veines; le maître de la vie vous a ouvert ses bras, et vous a donné une heureuse chasse dans l'autre monde."

"La vie est cette couleur brillante du serpent, qui paraît et disparaît plus vite que la flèche ne vole; elle est cet arc-en-ciel que l'on voit à midi sur les flots du torrent; elle est l'ombre d'un nuage qui passe.

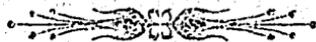
"Os de mes ancêtres apprenez au guerrier à ouvrir ses veines, et à boire le sang de la vengeance."

"Dans bien des contrées on portait ces restes en procession de village en village, et à la fin de la solennité, on allait les déposer dans une grande tombe tapissée de pelleteries, où on les plaçait en rang à la suite les uns des autres. Les Sauvages y déposaient tout ce qu'ils possédaient de plus précieux. Tandis qu'ils descendaient ainsi, dans leur demeure commune, les restes de leurs familles, les femmes se répandaient en gémissemens et en lamentations, puis chacun prenait un peu de terre dans la fosse, et la gardait soigneusement prétendant qu'elle lui porterait chance au jeu.

Qui donc n'éprouverait de l'émotion en parcourant cette galerie de tableaux où la richesse descriptive s'allie à la verdure du coloris et à la vraisemblance des innages! M. Carneau n'est pas seulement un historiographe éminent, mais chez lui les fleurs de la poésie exhalent leurs parfums. L'âme soupire ses douces mélodies tout aussi bien que l'esprit lance ses brûlantes appréciations politiques. S'il n'avait eu que des peintures de mœurs ou biographi-

ques à faire, je dirais de M. Garneau : *minus illi ingenio laborandum fuit in cujus locum materia successerat* (*), mais il a visé un but plus élevé, celui de doter le monde d'une colonne impérissable où sont gravés tous les événements accomplis en Canada depuis la découverte de cette admirable colonie jusqu'à nos jours. Comment il a atteint ce but, c'est ce que nous verrons dans un prochain article.

D. E. C.



DE L'ÉLEVAGE DES BESTIAUX.

ALIMENTATION DES VACHES.

L'alimentation de l'espèce bovine, soit comme vache laitière, soit comme bête de boucherie, demande une attention toute particulière. La nourriture verte de l'été, soit au ratelier, soit au pâturage, est celle qui convient le mieux. Elle fait produire à la vache laitière une quantité considérable de lait et de qualité supérieure, et procure à la bête à l'engrais, une chair savoureuse et nourrissante. Par pâturage, nous n'entendons pas parler de pâturages communaux, où les bestiaux vont user en pure perte les alimens qu'ils ont reçu à l'étable, et disséminer les fumiers dont les cultivateurs ont si grand besoin. L'hiver, la betterave, la carotte, le chou et les navets remplaceront avantageusement le vert ; et des *buveries* composées de ces légumes, et assaisonnées d'un peu de tourteau, entretiendront chez les vaches à lait, surtout pendant les grands froids, une production considérable.

Pour les bêtes à l'engrais, nous pensons que l'absorption de cette grande quantité de liquides leur serait préjudiciable, et que la betterave et la carotte, données crues et roulées dans du tourteau en poudre, leur conviendraient mieux et leur feraient atteindre plus rapidement l'état de graisse auquel les cultivateurs les destinent.

Ces repas de légumes seront alternés avec des repas de fourrages de bonne qualité, et la paille des céréales, qui forme souvent le seul approvisionnement d'hiver de nos bestiaux, servira à leur faire une litière abondante, et à former, mélangée avec leurs déjections, un fumier gras et onctueux.

Le veau d'éleve recevra pendant la première quinzaine qui suivra le vêlage tout le lait de sa mère sans aucun mélange ; à partir de cette époque, le lait pur sera supprimé petit à petit par un mélange d'une certaine quantité de petit lait, dont on augmentera la dose au fur et à mesure que la bête se fortifiera. On ajoutera alors dans sa boisson quelques tranches de pain, ou une poignée de farine d'orge, afin d'arriver insensiblement à le mettre à la ration commune.

Le veau destiné à la boucherie recevra au contraire jusqu'à sa vente, tout le lait de sa mère, dont la totalité sera même quelquefois insuffisante, et que l'on rendra le plus nourrissant possible, en y ajoutant des jaunes d'œufs battus, afin de procurer au veau un engraissement rapide qui permette de donner le plus tôt possible un autre emploi au lait de la mère.

Chaque contrée a ses usages pour l'élevage et l'engraissement des bestiaux ; et nous ne pourrions jamais parvenir à donner ici tous les détails nécessaires, pour servir de guide dans des opérations aussi variées : seulement ce que nous désirions, c'est de pouvoir aider à la suppression de quelques abus, et à l'adoption de quelques moyens plus efficaces, qui puissent contribuer à l'amélioration de l'espèce bovine, et assurer au cultivateur la réussite dans ses élèves et dans l'engraissement de son bétail.

LAURENT.

(*) La richesse de son sujet lui a épargné de grands efforts d'esprit. — MARRIAT, *In préface*, 1. 3.

DOULEUR.

À Monsieur H. É. Chevalier.

Mon Dieu ! L'homme après tout est-il né pour souffrir
 Tantôt par la douleur ou par le repentir,
 Tantôt par la vertu, tantôt par l'espérance ?
 Le bonheur d'un moment n'est qu'une âpre souffrance ;
 Et l'espoir, vain rayon qui colore un instant
 Les murs du noir cachot où l'homme est languissant,
 Ressemble au vase d'or qu'on approche à sa lèvre
 Et dont l'âcre liqueur inocule la fièvre,
 Ou bien aux visions d'un pauvre enfant vermeil,
 Qui s'endort sur des fleurs et voit à son réveil
 Un immonde serpent qui se glisse, s'enlace,
 L'étouffe en lui bavant son venin à la face.
 A quoi sert d'espérer, de rêver à l'amour,
 De s'endormir la nuit pour s'éveiller au jour ?
 — Le jour c'est le néant, sans soleil, sans croyance,
 C'est la lutte sans fin avec notre existence,
 Et le rêve des nuits n'est qu'un éclair trompeur
 Qui fascine les yeux, et dessèche le cœur.
 Qu'avons-nous fait, mon Dieu, pour qu'un brillant mirage
 Apparaisse au poète à l'aurore de l'âge,
 Lui montre l'oasis, les palmiers, la forêt,
 La ville aux flèches d'or, le haut du minaret,
 Et soudain disparaisse au souffle de l'orage ?
 Pourquoi donc argenter les contours d'un nuage,
 Faire flotter autour nos rêves, nos pensers,
 Si le vent les disperse en des flocons légers
 Et les chasse du ciel ainsi qu'une fumée ?
 Pourquoi donc s'enivrer à l'odeur parfumée
 Des arbres du printemps et des roses en fleurs ?
 Pourquoi de l'arc-en-ciel admirer les couleurs ?...
 Enfants, sur notre front dessèche la couronne ;
 Notre vie est pareille à ces feuilles d'automne
 Qu'un air glacé flétrit, qu'emporte un tourbillon.
 Hélas ! que sommes-nous ? Au pauvre le haillon ;
 Au puissant le simoun qui dévore au passage ;
 Au poète la faim, à la femme l'outrage,
 A tous, à tous, la Mort !... Naître pour les douleurs,
 Vivre le dos courbé, l'œil injecté de pleurs,
 Souffrir, partout souffrir, même de l'espérance,
 Même du rêve bleu qui suit et recommence,
 Mon Dieu ! c'est notre sort !... Ne valait-il pas mieux
 Nous laisser au néant où dorment nos aïeux !
 Souffrir, dites-vous, ah ! c'est apprendre et connaître
 C'est dans le roc durci tailler un nouvel être ;
 Oh ! je ne vous crois pas : Le regard du penseur
 S'éclaire-t-il parfois d'un rayon de bonheur ?
 La pauvre fleur des champs en est-elle plus fraîche,
 Quand le soleil ardent qui flétrit et dessèche,
 Dépose des baisers sur son front parfumé ?
 La jeune fille, hélas ! Pour avoir trop aimé,
 A-t-elle conservé la pudeur de la femme,
 Et ces yeux d'un bleu ciel qui vous font croire à l'âme ?...
 Le savoir est l'écueil où, dans leur pur essor,
 Les blonds anges des cieus brisent leurs ailes d'or ;

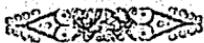
Où l'artiste s'arrête, à son front une ride,
 Plus de pleurs en ses yeux, d'amour en son cœur vide.
 Il effeuille en passant notre âme, notre foi,
 Et sur de froids débris il veut nous sacrer roi.
 L'horizon entrevu fantastique à l'aurore,
 Semé de diamants qu'un rêve fait éclore,
 Splendide comme un prisme où l'Eve d'Orient
 Qui voile son beau corps sous l'écharpe en riant,
 Suave du parfum des fleurs de la prairie
 Disparaît sous un soufle et nous laisse sans vie,
 Aux murs du monastère humide et sans clarté.
 Le *savoir*, croyez-moi : c'est la réalité,
 Ce squelette fangeux aux formes anguleuses
 Tout sinistre et pâli sous des lucurs douteuses,
 Que le Trappiste adore en pensant à mourir !
 Où le rêve finit, là finit l'avenir.
 Et votre haut *savoir*, parti du sacrifice,
 Conduit l'humanité vers un nouveau supplice.
 Qu'un poète est heureux quand il s'endort rêveur,
 Aperçoit dans son ciel un profil enchanteur
 Et qu'il voit au réveil à la place de l'ange,
 Une femme difforme accroupie en la fange !.....
 — O penseurs, disséquez la blonde créature,
 Otez lui sa couronne et sa blanche parure,
 Fouillez avec amour les replis de son cœur,
 Regardez votre ouvrage et n'en ayez pas peur !
 Grâce à votre scalpel, ô médecins de l'âme,
 Nous pouvons adorer la créature infâme,
 Lui dresser un autel dans l'ombre, n'est-ce pas ?
 La science au bonheur fait faire un si grand pas !
 Et couverts des lauriers qu'un siècle nous donne
 Nous sommes si brillants avec notre couronne !...
 O mes rêves d'azur, qu'êtes-vous devenus ?
 Fraîche illusion je ne te verrai plus.....
 Le *savoir* a détruit ma croyance d'une heure
 Et maintenant, hélas ! je suis triste et je pleure,
 Sans l'espoir de trouver mon beau ciel étoilé,
 Ma chaste Béatrix au long regard voilé,
 Et le séjour divin où, puisant la souffrance,
 Dans l'oubli du passé, dans la douce ignorance,
 Le rêve de vos jours est un rêve éternel.
 Rends-moi tes ailes d'or, Ariel, Ariel !
 C'était bien beau pourtant d'aimer et de sourire,
 D'éveiller l'harmonie aux cordes d'une lyre,
 De passer sa main blanche aux boucles de cheveux
 D'une femme adorée et qui vous dit : *Je veux !.....*
 Mot si pur que l'on croit murmuré par Dieu-même
 Qui débordé d'extase et d'ivresse—*je t'aime !*
 Combien de fois pourtant, as-tu mêlé de cœurs,
 Confondu de soupirs, penché de fronts rêveurs ?
 Combien de fois, mon Dieu, religieux, prophète,
 Vers toi, l'homme a lancé son regard de poète,
 Contemplé tes grandeurs, trouvé de volupté
 A regarder le ciel par une nuit d'été ?
 Combien de fois, brisant l'enveloppe mortelle,
 Inspiré, rayonnant, l'œil clair sous l'étincelle,
 Le philosophe a-t-il cherché pour l'avenir,

Les sublimes clartés qui doivent resplendir,
 Comme ce phare ardent, cette céleste nue,
 Qui guidait les Hébreux vers la terre inconnue ?
 Combien de fois le pauvre, ébloui par l'éclair,
 A vu le firmament sur sa tête entrouvert ?
 Qui de nous épuisé, tordu par la souffrance,
 N'a vu naître et briller le jour de délivrance ?... ..
 Nous avons tous rêvé parfums, rayons, amour ;
 Le nuage des cieux au lumineux contour ;
 Cependant bien des fois notre âme dans l'espace
 Volant légèrement comme une ombre qui passe,
 Fuyant, apparaissant, puis fuyant de nouveau,
 Se taillant dans l'opale un magique manteau,
 Miroitant dans l'azur, cherchant une autre sphère,
 Du haut de ses désirs dominant notre terre,
 Et... tombant des splendeurs dans l'abîme sans fond.
 De la *réalité*, que le gouffre est profond !
 — Boue au front, lépre au cœur, misère sur misère,
 Voilà l'humanité parée et tout entière !
 Essayez, s'il se peut, d'extraire du néant
 Ou la grande épopée, ou le dogme puissant ;
 Découvrez au bourbier la pure gouttelette
 Qui d'un rayon doré, suave se reflète,
 Et se cristallisant devient un lapis bleu ;
 Trouvez un peu d'amour sous le regard de Dieu ;
 Alors, quittant le doute et l'amère ironie,
 M'agenouillant pieux, croyant à l'harmonie,
 Heureux d'avoir saisi dans le culte du mal
 Une adoration, un culte virginal,
 Je recommencerai mon hymne d'espérance,
 Ma prière au Seigneur, mon appel à la France,
 Au monde, à l'univers, aux peuples en courroux,
 Aux maudits, aux lépreux, aux pauvres à genoux.
 Alors, ô Dieu puissant ! absorbé dans ta gloire,
 Oubliant dans un jour mes longs jours de déboire,
 Fier de t'avoir connu, rejetant le passé
 Comme un manteau d'hiver, comme un linceul usé,
 Je m'en irai content de cette froide terre
 Pour ton beau paradis où je verrai ma mère.
 Mais c'est un vain espoir.... Pourtant, cherchons encor
 Si dans ce monde impur il est une âme d'or.
 Le Christ est bien venu, messager d'espérance,
 Aux peuples affamés apporter la semence,
 La parole de vie ? Entendez-vous parfois,
 De la foule à genoux s'élançant quelques voix
 Lentes ainsi qu'un chant, une douce harmonie
 Qui se prolonge et... meurt dans un cri d'agonie ?—
 Oh ! je crois à ces voix pures comme l'encens :
 On dirait un concert tantôt de blonds enfants,
 Tantôt d'anges penchés veillant notre planète ;
 Mais le révélateur, dans la foule muette,
 Ne trouve pas d'écho qui réponde à sa voix
 Et Christ abandonné succomba sur la croix.
 Pauvre Nazaréen, crois-moi : la multitude
 Avec ses bruits lointains, n'est qu'une solitude.
 Prêcher la vérité, c'est prêcher au désert,
 La parole du sage, en s'égrenant, se perd,

L'amour fut la doctrine et l'amour : *c'est le beau* ;
 C'est le rayonnement d'un éternel flambeau—
 Où donc est-il l'amour, dans quel point de la sphère ?
 Quel front d'homme ou d'enfant s'en pare et s'en éclaire ?
 Quelle Eve vous aima plus d'une heure ici bas ?
 L'un meurt de voluptés, l'autre ne mange pas !

— O toi, l'homme au bâton, philosophe d'Athènes,
 Que les enfants rieurs surnommaient Diogène,
 Qui cherchais en plein jour au sein de la cité
Un homme, ce reflet de la divinité,
 Et n'as trouvé partout que mensonge, infamie,
 Tu fis bien de cacher dans un tonneau ta vie.

J. GENTIL.



LE LION D'OR.

Légende. *

Au commencement du XVIII^e siècle, Québec était loin d'être une métropole peuplée et commerçante, comme elle l'est actuellement. Quoique déjà son extension prit des bornes plus larges, quoique ses transactions mercantiles avec le vieux monde en fissent un comptoir estimé et jaloué en Europe, le nombre de ses habitants était bien peu considérable et à peine quelques navires d'un faible tonnage venaient-ils chaque année jeter l'ancre dans sa baie. Le village de la *Pointe Lévi*, qui promet maintenant d'embrasser bientôt les proportions d'une cité, naissait alors. Une petite quantité de cabanes en bois, résidences de pêcheurs, étaient tout ce qui le composait. Cette aggrégation de magasins, stores, manufactures, quais, &c., qu'on aperçoit à présent dans ce que nous appelons la Ville basse, n'existait point. Une vingtaine de pieux fichés dans le fleuve avec des planches de sapin pour contreforts ; deux ou trois jetées au milieu du St. Laurent, voilà pour nos *charvres* et notre port.

Seule la partie élevée de Québec renfermait des habitations ou édifices d'une importance réelle. Confinée, à cette époque, dans les étroites limites du *Cap Diamant*, notre majestueuse citadelle n'était guère qu'un fort de modeste apparence redoutable uniquement par sa situation naturelle. Pour parvenir à la Ville haute, il fallait gravir un sentier sinueux, abrupte, grossièrement taillé dans le roc et presque inaccessible aux voitures.

Vers 1712, débarqua à Québec un émigrant français du nom de Philibert. Il arrivait de Bordeaux. Des contrariétés intérieures l'avaient engagé à chercher un refuge en Canada. C'était un homme de moyenne taille, à la figure intelligente et hardie. Son front était large et découvert ; ses traits anguleux et saillants. Il avait le nez long, busqué, les lèvres fines, et aux commissures un léger pli indice d'un esprit ironique et railleur.

Le fameux François Bigot, ce rat qui rongea les Canadiens jusqu'aux haillons, avait alors la surintendance de la Colonie. Il était, on le conçoit, peu populaire, et sa rapacité était devenue proverbiale, à tel point qu'on rapporte qu'une princesse de la maison de France disait : "Quand je songe à la fortune de ce Bigot, je me demande si les murailles de Québec sont d'or?"

Frondeur comme tout bon Gascon, Philibert trouva promptement le moyen de décocher quelques brocards contre l'avidé intendant. Celui-ci, d'abord, parut ne pas trop se soucier des pointes que lui lançait l'ex-négociant ; mais à la fin, il s'en émut et tracassa

(*) C'est ainsi que la tradition populaire raconte la mort de Nicholas Jacquin Philibert ; mais la tradition populaire est parfois mensonge. Pour la vérité historique de ce fait, nous renvoyons nos lecteurs à un excellent article du M. Jacques Viger, intitulé *Le Lion d'Or* et publié dans le *Revueirois National* de M. Huston.—Tome 11. Pages 130-31 32-33. (*Note Editoriale*).

son subordonné. Le Bordelais néanmoins faisait d'excellentes affaires. Au talent industriel, il joignait les capacités du spéculateur, et, insensiblement il devint l'un des plus opulents citoyens de Québec. Généreux et indigné des exactions de Bigot, il s'était décidé à se rendre à Paris pour y déposer ses plaintes et celles des malheureux colons pressurés par la cupidité du commissaire royal. En attendant, il se bâtit sur le flanc de la montagne près la porte de *Prescott*, dans la rue Buade, un superbe hôtel. Mais incapable de résister au penchant de son caractère mordant et caustique, il voulut frapper d'un stigmate indélébile la mémoire de Bigot. En conséquence sur la façade de sa maison, au-dessus de la porte d'entrée, il fit sculpter en relief un chien rongeur un os. Au bas se lisait l'épigramme suivante :

" Je suis un chien qui ronge l'os,
 " En le rongeur je prends mon repos,
 " Un temps viendra, qui n'est pas venu,
 " Que je mordrai qui m'aura mordu."

Je vous laisse à penser quelle fut la rage de Bigot, en constatant le tour infernal du maudit Gascon. Il jura de se venger et malheureusement tint sa parole. Soudoyant un spadassin de la garnison, et lui promettant un grade dans l'armée, il le détermina à tuer l'imprudent marchand. C'était difficile, car Philibert était sur ses gardes et son nom jouissait d'une haute faveur parmi les Québécois dont il soutenait sans-cesse les intérêts. Le soudard se résolut à attirer sa victime dans un piège. Sachant l'amour de l'émigré pour les pauvres, un soir il lui envoya un mendiant qui réclamait, à grands cris, quelque assistance pour sa famille. "Mes pauvres enfants n'ont pas mangé depuis ce matin, lui dit cet homme, oh ! monsieur, pour l'amour de Dieu ! venez-nous en aide !"

Philibert aimait à s'assurer par lui-même des besoins de ses protégés.

— Où demeurez-vous ? demanda-t-il au mendiant.

— En bas du Cap, répondit celui-ci.

— C'est bien ; dans un quart d'heure, je serai chez vous.

Cinq minutes après, il sortait seul et sans armes.

Les ténèbres étaient profondes ; de gros nuages noirs roulaient péniblement dans le ciel et le vent soufflait avec violence. Au pied de la montagne, le St. Laurent grondait, en brisant ses ondes contre la grève solitaire. Une sorte de tristesse lugubre flottait dans l'air, mais la crainte était inconnue au Bordelais, et d'ailleurs n'allait-il pas faire une bonne œuvre !

Il chemina sans obstacle jusqu'au mur d'enceinte, mais au moment où il en franchissait la poterne, il reçut par derrière un coup d'épée qui lui traversa la poitrine de part en part.

— Mon Dieu ! râla l'infortuné.

Cette exclamation fut perdue dans les mugissements de la tempête.

Philibert tomba à la renverse. Il était mort !

Le lendemain, la rumeur publique accusa hautement Bigot et son complice de ce meurtre abominable. Mais l'intendant était le Maître et la légalité n'avait aucune prise sur lui. Il fit échapper l'instrument de son forfait et continua paisiblement à s'engraisser des sueurs du peuple Canadien jusqu'à son retour en France en 1761. Là il fut accusé de prévarication, disgracié, jeté à la Bastille où il resta onze mois, et finalement exilé.

On rapporte qu'un frère de Philibert poursuivit l'assassin aux Indes Orientales où il s'était réfugié, et qu'il le tua sur une place de Pondicherry ; pourtant ce récit peut être contourné.

Quoiqu'il en soit, la maison qu'avait construite Philibert, dans la rue Buade, fut à tout jamais célèbre. On s'occupa de la conserver intacte et à cette heure on peut encore y voir l'emblème et l'inscription dont nous avons parlé.

L'édifice a simplement changé de destination : d'habitation privée il est devenu monument public. C'est aujourd'hui le Bureau de Posts de Québec.

UN CHRONIQUEUR.

TABLETTES EDITORIALES.

SOMMAIRE. — *Etymologie du nom Juillet.* — *Dicton populaire.* — *Cause de notre luconisme.* — *Nos progrès.* — *Remerciements à nos abonnés et collaborateurs.* — *Fin de la première série de La Ruche.* — *Promesses.* — *Réponses aux Correspondants.* — *Mots de la dernière énigme.* — *Spirituelle explication.*

JUILLET : — Ce nom fut donné au septième mois de l'année grégorienne, par Marc Antoine en l'honneur de Jules César (Julius Cæsar), né le 4, suivant les uns, le 12, suivant les autres, de ce mois. Juillet était auparavant nommé *quintilis*, parcequ'il était le cinquième mois de l'année romulienne.

On connaît le vieil adage populaire : **A JUILLET FAUCILLE AU POIGNET**, qui signifie que c'est généralement en Juillet que se font les moissons.

Nous aurions beaucoup de choses à dire à nos aimables lecteurs ; mais l'espace nous manque ; force nous est en conséquence de nous en tenir aux matières les plus pressées. La circulation vraiment fabuleuse que prend la *Ruche* est la garantie de l'approbation qu'elle a obtenue parmi les amis de notre langue nationale. Du Canada, des États-Unis, et de la France, nous recevons des communications qui nous certifient que nous ne nous sommes pas trompés en foudant une Revue Littéraire, où chacun de nos compatriotes peut apporter son tribut intellectuel. Merci donc bien sincèrement à tous ceux qui nous encouragent de leur bourse ou de leur plume ! Rien ne nous coûtera pour justifier leur bienveillance, et les améliorations sensibles qu'a déjà subies ce recueil en sont la preuve.

Avec ce numéro, la première série de la *Ruche Littéraire* est terminée. Les six livraisons pourront former un beau volume de 358 pages. En achevant nous annonçons au public que désormais, nous publierons, sous le titre d'*Excursions en Canada*, une suite d'aperçus sur la topographie, l'histoire et les mœurs de ce pays. De plus, chaque mois, nous donnerons une lettre politique, une lettre sur les modes françaises, et une correspondance de Québec. Avec cette addition d'éléments divers, nous osons espérer gagner définitivement la faveur générale, et, ma foi, disons-le, naïvement, doubler le nombre de nos abonnés.

— **REPONSES AUX CORRESPONDANTS** :

UN QUART D'HEURE DE RABELAIS. — L'abondance des manuscrits étrangers nous impose la douce obligation de renvoyer la suite de ce roman à un prochain numéro.

LA CLEF (poésie), par A. P. B. (New-York) : —

"Heureux si ses discours, craints du chaste lecteur,
Ne se sentaient des lieux que fréquentait l'auteur.
Et si du son hardi de ses rimes cyniques,
Il n'alarmait souvent les oreilles pudiques."

LA DETTE DE SANG par le docteur NICHOLAS ACHILLE. — Nous recommandons la lecture de cette nouvelle historique, qui, malgré quelques longueurs de mise en scène, ne manque ni d'intérêt, ni de mérite littéraire. (Ce morceau, ainsi que tous ceux que renferme le sixième numéro de la *Ruche*, à l'exception du *Père Tom*, nous a été adressé comme inédit).

GEORGES DE B. Vallons de mon enfance. — Si la publication de votre jolie poésie peut vous inviter à nous en fournir d'autres, soyez satisfait, nous le serons aussi.

V. BARON. — Lectrices et lecteurs, vos actions de grâce à l'ami de la *Ruche Littéraire*, M. V. Baron. Il vous promet un Vaudeville : *Le Cadran Solaire*.

M. L. A. DESSAULLES. — M. Dessaulles s'est engagé à nous donner une opuscule sur l'industrie canadienne. Nous comptons guères sur cette bonne fortune qui prouvera à tous nos compatriotes que les écrivains les plus éminents du Canada sont disposés à soutenir la *Ruche* de leur zèle et de leurs talents.

MORÈS, par Mlle ROSALIE M^{me}. (Paris). — Malheureusement votre lettre arrive trop tard pour que nous puissions l'insérer.

J. GENTIL, *Douleur* (poésie).—Les poèmes byronniens de M. Gentil (Nouvelle-Orléans) sont remarquables par la hauteur des idées et le nerf de l'expression, mais nous regrettons que l'infortune ait jeté sur la grande âme de leur auteur un voile de tristesse qui s'étend sur la plupart de ses compositions. Néanmoins, on nous félicitera d'avoir su nous attacher un littérateur aussi distingué que M. Gentil.

M. BERGER.—Au prochain numéro.

LE PHILOSOPHE (poésie).—Sous considération.

LE CHIEN DORÉ, par un CHRONIQUEUR (Québec).—Toutes les fois qu'il vous plaira de nous envoyer des légendes, anedoctes, chroniques, &c., elles seront reçues avec empressement.

AGRONOMIE.—De nombreux travaux ont empêché notre collaborateur M. Ossaye de nous livrer la continuation de ses excellents articles horticoles.

AUX ABEILLES DE LA RUCHE LITTÉRAIRE (Poésie), par UN AMATEUR DE MIEL.—Vos éloges nous flattent; mais vous comprendrez facilement que nous nous abstenions de les publier. Louanges exagérées asservissent trop ceux qui s'enivrent à leur encens.

TROIS PAR TROIS, par Madame OCTAVIE (Nouvelle Orléans).—Si vous nous permettez quelques corrections grammaticales, nous imprimerons votre nouvelle.

LA COUR IMPÉRIALE, par UN RÉPUBLICAIN (Albany).—La *Ruche Littéraire* n'est pas une arène politique.

UN PROVERBE, par C. D ***. (Montréal).—Accepté.

SOIE ET VELOURS, par GUSTAVE EWAN, de Dijon (France).—Nous n'avons pas encore eu le temps de lire votre volumineux manuscrit.

NOTRE ENIGME : *Les trois voyageurs*.—Les mots de cette Enigme sont l'*Eau*, le *Vent*, l'*Honneur*; mais nous avons reçu une explication, aussi gracieuse que spirituelle. En présentant nos compliments à l'*OEdipe*, nous nous faisons un plaisir de reproduire le billet qu'il nous adressa à ce propos. L'ingéniosité gauloise ne s'est pas altérée en Canada, comme on peut le voir par ce billet.

" Montréal, 24 juin 1853.

" M. le rédacteur en chef de la *Ruche Littéraire*.

" Monsieur,

" L'enigme que vous mettez en problème dans la cinquième livraison de la *Ruche Littéraire* ne fait-elle pas allusion aux trois meilleurs écrivains du dix-septième siècle; d'abord :

" RACINE, que l'on trouve également au pied d'un jonc ou d'un chêne ;

" CORNEILLE (allégorie), parce que les corneilles se perchent plus généralement au sommet des arbres élevés, et enfin, l'immortel

" LA FONTAINE qui, certes, était bien une fontaine que nous n'avons jamais retrouvée !

" Monsieur,

" Permettez, je vous prie, que je décline mon nom en y substituant celui d'ATHOS,
" et me croire votre très obéissant serviteur."

Une foule de communications que nous ne pouvons mentionner sont irrévocablement rejetées.

X. Y. Z.



LA RUCHE LITTÉRAIRE.

TABLE DES MATIÈRES DE LA PREMIÈRE SÉRIE.

	PAGE.
INTRODUCTION.....	3
LE FAUX DÉVOT, par E. L'Écuyer.....	5
AU TEXAS (Poésie), par J. Lenoir.....	43
PRÉFACE DU PÈRE TOM, par E. de Labédollière.....	47
LE PÈRE TOM, par Mme H. Beecher Stowe.....	49
DEUX MÈRES, par ***.....	94
UN QUART D'HEURE DE RABELAIS, par H. E. Chevalier.....	96
BIBLIOGRAPHIE CANADIENNE.—CHARLES GUÉRIN, par H. E. C.....	106
LA JEUNE MÈRE AU CHEVET DE SON FILS, (Poésie), par F. G. Marchand.....	103
LE PÈRE TOM (Suite).....	109
LE SAVANT DU VILLAGE, par ***.....	137
LE MOIS D'AVRIL, (poésie), par V. Baron.....	153
UN QUART D'HEURE DE RABELAIS (Suite).....	159
BULLETIN PYTHÉESQUE. Sommaire.— <i>Un extrait du Moniteur de la Ruche Littéraire.—Assemblée des veilles.—Discours de la présidente.—Effet de cette allocution.—La secrétaire Imagination.—Projet de constitution présenté par la présidente.—Capricieuse Fantaisie.—Débats abrégés à cause du défaut d'espace.—Résolutions.....</i>	163
BIBLIOGRAPHIE.— <i>Veillées Canadiennes.—Lifa Boal.—Snow-Drop.....</i>	171
PENSÉES.....	172
LE BONHEUR, (Poésie), par Lachambeaudie.....	172
LE PÈRE TOM, (Suite).....	173
LES DEUX PROSCRITS AU NIAGARA (Poésie), par J. Gentil,	206
UN QUART D'HEURE DE RABELAIS (Suite).....	208
DEVINEZ-VOUS (Poésie), par V. Baron.....	209
AGRONOMIE, par Ossaye.....	210
PENSÉES.....	211
LES BRIGANDS ZERBINOS, par Ponson du Terrail.....	212
COMMENT PARIS S'HAMILLE, par Louis Jourdan.....	227
PENSÉES.....	229
TABLETTES ÉDITORIALES.—Sommaire.— <i>Où l'on voit que les Editeurs de la Ruche Littéraire ne sont pas la modestie incarnée.—Où les sus-dits Editeurs se donnent un doigt de faux col.—Piège à Dames.—Pérfide apologie du beau sexe.—Traquenard à Messieurs.—Conseil fallacieux aux jeunes gens.—Nous nous brûlons quatre grains d'encens.—Longues et surprenantes aventures d'un parapluie Ste. Beuve et de son propriétaire : Moralité de la chose.—Le supplément au Directory du Canada.—Le Mûle Leaf, Post-Scriptum qu'il est inutile de lire.....</i>	230
PENSÉES D'UN EMBALLEUR.....	236
LE PÈRE TOM (Suite).....	237
AMERTUME (poésie), par Victor.....	271
UN QUART D'HEURE DE RABELAIS (Suite).....	272
LE PRINTEMPS (Poésie), par F. G. Marchand.....	278
REVERS DE FORTUNE, par E. L'Écuyer.....	279

À L'OMBRE DE L'ORMEAU (poésie), par V. Baron,	284
AGRONOMIE (Suite),	286
LA CARAVANE, (Poésie), par Mme Eugénie Chervet,	289
TABLETTES ÉDITORIALES.—Sommaire, <i>Un pénible exorde.—Dame Plume et Messire Cer- veau.—Echantillon du style et des idées du XIV^e siècle.—Moyen de transition assez usité quand on n'en a pas d'autre.—Préparatifs de gastronomie littéraire qui pourront bien encore nous attirer le reproche d'immoralité: il y a des libertins si susceptibles! Carte d'un diner qui, pour n'être pas neuve, n'en est pas moins appétissante.—A l'œu- vre on connaît l'artisan.—Des merveilles, encore des merveilles, toujours et toujours des merveilles! Trop de mots pour dire peu de choses.—Anecdote vraie.—Où nous sommes la cause innocente de maints scandales; nos correspondants se rendent coupables du péché d'orgueil ou de blasphème.—Bizarre escroquerie.—Travail d'un critique pares- seux: Les Veillées Canadiennes, l'Illustrated News, The New-York Pick.—Lettre parisienne qui ne promet guère et donnera probablement beaucoup,</i>	291
ÉNIGME	299
FANATISME RELIGIEUX,	300
LE PÈRE TOM (Suite),	301
CHARADE,	329
LES REVES D'AMOUR, par MALVINA D***,	330
L'ORGUEIL DU VILLAGE, par R. B. de Québec,	331
VALLON DE MON ENFANCE (Poésie), par Georges de B***,	336
ORIGINE DU JOURNALISME, par H. E. Chevalier,	337
PROJET DE RETRAITE DU PRISONNIER (poésie), par V. Baron,	339
LA DETTE DU SANG, par le Docteur Achille Nicolas,	341
BIBLIOGRAPHIE CANADIENNE.—HISTOIRE DU CANADA, par H. E. C.,	345
DE L'ALIMENTATION DES VACHES, par Laurent,	351
DOULEUR (poésie), par J. Gentil,	352
LE LION DORÉ, par Un Chroniqueur,	355
TABLETTES ÉDITORIALES.—Sommaire, <i>Étymologie du nom juillet.—Dicton populaire. Cause de notre laconisme.—Nos progrès.—Remerciements à nos abonnés et collab- orateurs.—Fin de la première série de La Ruche.—Promesses.—Réponses aux correspon- dants.—Mots de la dernière énigme.—Spirituelle explication,</i>	357

FIN.



LE SEMEUR CANADIEN,

Journal consacré aux vrais intérêts des canadiens-français,

NARCISSE CYR, EDITEUR,

Ce Journal se publie à Montréal, à l'ancien bureau du "Canada Gazette," Rue Ste. Thérèse, et paraît tous les vendredis.

Le prix de l'abonnement est de 5 chelins (\$1) par année.

On trouvera dans le *Semeur* des articles d'histoire, de littérature et de philosophie qui ne sont publiés par aucun autre journal canadien.—Un correspondant de Paris tiendra ses lecteurs au courant de tout ce qui se passe d'intéressant en Europe, et fournira des études sur la Révolution Française et des essais sur l'application du christianisme aux questions sociales.

Montréal, Juillet 1853.

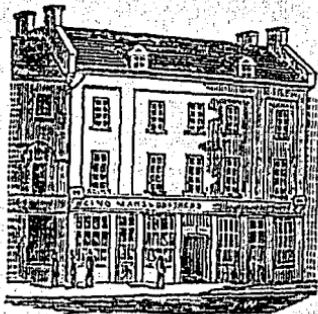
GALIBERT ET FRÈRE.

156. RUE ST. PAUL, 156.

Importateurs de PEUX de VEAU FRANÇAIS de leur fabrique de Bordeaux, VEAU VERNIS et MAROCAINS de PARIS, AMANDES, VINS DE CHAMPAGNE et autres, &c., &c.,

Montréal, Juillet 1853.

ETABLISSEMENTS DE CINQ MARS ET FRÈRE.



NO 27 RUE MCGILL, NO 17, RUE ST PAUL.

S'il est à Montréal une maison bien connue, non seulement de tous les Canadiens mais de tous les étrangers qui arrivent dans notre ville, c'est celle de MM. Cinq Mars & frère. Cette maison se compose de deux magasins, l'un situé, on le sait, rue McGill, l'autre établi, personne ne l'ignore, rue St. Paul.

Il serait oiseux de nous étendre sur les mille avantages que le consommateur peut trouver, en se pourvoyant à ce double établissement des objets de toilette qui lui sont nécessaires. La vogue et la renommée ont rendu trop bonne justice à MM. Cinq Mars et frère pour que nous cherchions à capter l'attention du public par les grossières amorces qu'emploie généralement la réclame. Néanmoins nous croirions manquer d'égards envers nos lecteurs, si nous ne leur recommandions les magasins de MM. Cinq Mars & frère, comme ceux où ils pourront se procurer à des prix infiniment modérés tous les vêtements usuels et tous les habillements de bon ton et de bon goût recherchés par les amis des modes.

Messieurs Cinq Mars & frère possèdent en outre, un assortiment de draps noirs rayés, de couleur simples et fins, de la meilleure qualité, ainsi que toutes sortes d'étoffes propres à la toilette, telles que soies, cachemires, satins, &c.

D'excellents coupeurs sont attachés à leurs établissements; enfin, on trouvera chez eux cette exquise politesse qui assure d'ordinaire la prospérité aux magnifiques établissements de ce genre.

CINQ MARS ET FRÈRE.

Montréal, juillet 1853.

MAISON DU PEUPLE,



JOSEPH BEAUDRY,

MARQUAND TAILLEUR,

31¹/₂

RUE D'ORLÉANS

MONTREAL.

31¹/₂

Prend la liberté d'informer ses amis et le public, qu'il a transporté sa boutique de tailleur à l'adresse ci-dessus.

Il a reçu par les derniers arrivages un large assortiment de DRAPS, CASIMIRES, DOESKINS, ETOFFES POUR VESTES, &c. ; aussi, un assortiment général de :

—HADES FAITES,—

dans le dernier goût, à des prix réduits, pour argent comptant.

En annonçant qu'il vient de recevoir un nouvel et splendide assortiment de tout ce que le goût le plus raffiné et le plus fashionable peut désirer en draps, casimires, soies ou étoffes de fantaisie, &c., le soussigné croirait manquer au devoir de la plus simple urbanité, s'il n'offrait au public connaisseur et élégant du Canada, ses remerciemens, pour la faveur inouïe qu'on lui a témoignée jusqu'à ce jour. Il espère en même temps que toutes ses honorables pratiques sont satisfaites de la ponctualité qu'il a apportée dans l'exécution de leurs commandes.

Le nombre croissant de ses clients lui prouve constamment que la courtoisie et l'exactitude sont de première nécessité dans un établissement de la nature de celui qu'il dirige à Montréal; enfin le soussigné, en rappelant que son magnifique magasin est ouvert à toute heure du jour, aux visites du public, engage les personnes qui aiment les vêtements à la mode et à bon marché, à lui accorder leur confiance. Elles se convaincront ainsi par elles-mêmes, que sa maison, une des plus achalandées de Montréal, est aussi remarquable par la modicité de ses prix, que par la variété et la solidité de ses étoffes et l'élégance vraiment rare de la coupe des habillemens qu'elle confectionne.

Montréal, juillet 1853.

JOSEPH BEAUDRY.



MERCURY DE QUEBEC,

FONDÉ A. D. 1805.

Publié au siège du gouvernement les mardis, jeudis et samedis soir, avant le départ des steamers, contient les dernières nouvelles de toutes les parties du monde reçues par le télégraphe et les malles.

Outre toutes les nouvelles du jour, il embrasse dans son cadre la politique, la littérature, le commerce, l'agriculture, la musique, le drame, &c., en un mot tout ce qui peut intéresser les lecteurs en général. De plus il a une correspondance de Londres régulière, écrite avec soin, qui lui fournit un rendu-compte complet de tous les évènements européens survenus chaque semaine. Cette correspondance est écrite et rédigée expressément pour le Mercury. Nul journal dans la province ne le surpasse par la relation des procédés parlementaires.

Conditions d'abonnement, QUATRE DOLLARS par an, payables d'avance. On peut s'abonner pour trois ou six mois à volonté.

Les maîtres de poste qui deviendront nos agents auront droit à une copie gratuite, en envoyant quatre abonnements ou plus payés à l'éditeur.

S'adresser à T. CARY, escaliers de la rue Buade, vis-à-vis des bâtimens du Parlement, à Québec.

Québec, juillet 1853.

ATTENTION!!

Le plus grand Journal Français du Canada.

POUR UNE PIASTRE PAR ANNÉE!

LE MONITEUR CANADIEN,

Politique Littéraire JOURNAL DU PEUPLE, Commercial et Agricole

Nous sommes les premiers en Canada, qui aient fourni à toutes les classes du peuple, le moyen de lire et de s'instruire à aussi bon marché. On conçoit aisément qu'il n'y a qu'une grande circulation, que le grand nombre de souscripteurs qui pourrout nous rémunérer suffisamment. Nous prions donc instamment tous ceux qui ont à cœur l'éducation du peuple—éducation qui devient de plus en plus indispensable—de recommander le Journal à leurs amis.

Le **Moniteur Canadien** est publié comme par le passé, dans l'intérêt de toutes les classes de la société. Politique locale et étrangère, littérature, sciences, commerce, agriculture, etc., nous ferons en sorte de ne rien négliger, afin que tous les goûts soient satisfaits. Quand à ce qui regarde l'étranger, nous vous offrirons des extraits tirés des meilleures publications de l'Europe et des Etats-Unis. Nous vous prions de remarquer que le **Moniteur** publie chaque fois CINQ grandes colonnes de littérature; jusqu'à présent aucun Journal n'en a autant donné. Notre littérature est toujours de la plume des meilleurs écrivains européens et très souvent canadienne.

Nous consacrons toujours une ample part de notre feuille à l'agriculture. Les cultivateurs ont toujours leur feuilleton où ils peuvent puiser foule de connaissances.

PRIME: Celui qui nous enverra six abonnements à la fois, payés d'avance, recevra cinq chelins en argent, ou une copie du **Moniteur** pour un an.

Toute lettre pour abonnement doit être adressée (franche de port), à

C. J. N. De Montigny & Cie.,
79½ Rue St.-Paul, Montréal.



IMPRIMERIE DE MONTIGNY & C^{IE}.

No. 79½, Rue St. Paul, Montreal.

LES Soussignés ont monté leur IMPRIMERIE sur un pied, tel qu'ils sont à même d'accepter tous les **JOBS** possibles, en Français et en Anglais, tels que :

Circulaires, Cheques, Pamphlets, Affiches, Factures, Brochures, Placards, Livres, Journaux, Catalogues, Etiquettes, Lettres de change, Lettres Funeraires, Cartes de commerce, Cartes de visites.

La netteté des caractères, l'élégance des entourages, assurent aux ouvrages qui sortent de cette imprimerie, une grande supériorité sur les autres ouvrages du même genre.

Les soussignés appellent l'attention des Marchands sur leur établissement; ils verront quels avantages résulteront pour eux, d'avoir leurs *Cartes et Annonces* en deux langues.

De Montigny & Cie., Imprimeurs, 79½, Rue St.-Paul.

Cartes de Visites, etc., de Paris,

Glacées, à bords illuminés, en Or, en Argent et autres couleurs unies, etc., à vendre à ce bureau, et imprimées à ordre dans le plus bref délai.

BUREAU DE TRADUCTION

En Français, Anglais, Allemand et Italien.

Les personnes qui désireraient avoir des traductions de lettres, manuscrits, romans, circulaires, affiches, annonces, etc., etc., en Français, Anglais, Allemand, ou Italien, peuvent s'adresser, en toute confiance au Bureau de la *Ruche Littéraire*, Rue Ste. Thérèse, à Montréal. On leur fournira les traductions qu'elles désireront à des prix fort raisonnables.

Montréal, juillet 1855.



LE CANADIEN,

Journal Politique, Littéraire, Scientifique, Commercial, Industriel et Agricole.

IMPRIME ET PUBLIE PAR

E. R. FRECHETTE,

NO 13, RUE LA MONTAGNE, BASSE-VILLE, QUEBEC.



ABONNEMENTS.

Le Canadien paraît les Lundi, Mercredi et Vendredi de chaque semaine. Le prix de l'abonnement est de \$4 par année, outre les frais de poste. Ceux qui veulent discontinuer sont obligés d'en donner avis un mois avant l'expiration du terme de l'abonnement, qui ne peut être moindre que six mois, et payer leurs arréages, autrement ils seront censés continuer un autre semestre. Les lettres, correspondances, etc., doivent être adressées, franchises de port, au bureau du journal.

ANNONCES.

Pour les annonces, avis et réclames, les conditions sont comme suit: Six lignes et au-dessous, 2s. 6d., et 7½d. pour chaque insertion suivante.—Dix lignes et au-dessus de six, 5s. 4d.; pour chaque insertion suivante, 10d.—Au-dessus de dix lignes, 4d. par ligne, pour la première insertion et 1d. par ligne, pour chaque suivante. On traite aussi de gré à gré pour les annonces à l'année, celles d'une certaine étendue, et celles des encanteurs et marchands. Les annonces, écrites correctement, doivent être envoyées la veille de chaque publication, ou avant midi les lundi, mercredi et vendredi, et toujours accompagnées d'un ordre: autrement elles seront publiées jusqu'à ce qu'il soit dit de les discontinuer.

Québec, Juillet, 1853.

On peut s'adresser au Bureau de la *Ruche Littéraire*, rue Ste. Thérèse, pour les annonces et abonnements que MM. les marchands désirent envoyer au *Canadien* pour être insérées dans ses colonnes, l'Editeur-proprétaire de ce journal (*La Ruche*) étant seul autorisé à traiter avec les hommes d'affaires pour l'insertion des annonces susdites.